XXV. 4. 53 a

WITHDRAWN FROM CHRIST CHURCH LIBRARY
OX1 1DP

Christ Church
T021795

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/conversationsdis0001chev

Les

Conversations

DE LA JUSTESSE

Il a été tiré de cet ouvrage : 200 exemplaires sur papier de chiffe d'Auvergne, au filigrane

numérotés de 1 à 200 ; 300 exemplaires sur papier Biblio-Pelure India, numérotés de 201 à 500.

Il a été tiré, en outre, sur papier de chiffe d'Auvergne 16 exemplaires hors commerce numérotés de A à P.

Le dépôt général de la Collection LES TEXTES FRANÇAIS *est confié à la* SOCIÉTÉ LES BELLES LETTRES, 95, *Boulevard Raspail, Paris, VI*e, *qui en assure le service aux libraires.*

LES TEXTES FRANÇAIS
COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DE L'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

(A.G.)

Chevalier de MÉRÉ

Tome I

Les Conversations

DISCOURS DE LA JUSTESSE

Texte établi et présenté par
CHARLES-H. BOUDHORS

ÉDITIONS FERNAND ROCHES
150, Boulevard Saint-Germain, 150
PARIS
1930

Conformément aux principes de la Collection LES TEXTES FRANÇAIS, *ce volume a été soumis à l'approbation du Comité de Publication, qui a chargé* M. DÉSIRÉ ROUSTAN *d'en faire la revision en collaboration avec* M. CHARLES-H. BOUDHORS.

WITHDRAWN FROM CHRIST CHURCH LIBRARY
OX1 1DP

Tous droits réservés pour tous pays.
Copyright by Éditions Fernand Roches, Paris, 1930.

INTRODUCTION

ABRÉVIATIONS

Arch.	:	*Archives.*
— Aff. Etr.	:	— *du Ministère des Affaires Étrangères.*
— D[x]-S.	:	— *départementales des Deux-Sèvres.*
— Guerre	:	— *du Ministère de la Guerre.*
— Hist. P.	:	— *Historiques du Poitou.*
— Vienne	:	— *départementales de la Vienne.*
— *ou* Bull. A-S.	:	— *Bulletin de la Société des Archives Historiques d'Aunis et de Saintonge.*
Doss. Guilb.	:	*Dossier Guilbard (Archives départementales des Deux-Sèvres).*
— Pal.	:	— *Palustre (id.).*
O. P.	:	*Œuvres Posthumes de Méré.*
R. H. L.	:	*Revue d'Histoire Littéraire de la France.*
R. S. A.-P.	:	*Revue de Saintonge, Aunis et Poitou.*

INTRODUCTION[1]

L'HOMME AVANT LES ŒUVRES[2]

Le rôle de l' « éditeur » se borne à présenter des textes, à renseigner, à propos, les lecteurs, à éclairer, au besoin, leur curiosité. Ce devoir, défini, restreint ses droits. Il n'y a place, ici, ni pour une Vie, *documentée ou « romancée », du Chevalier de Méré ; ni pour une dissertation sur « l'Honnêteté ».*

Toutefois, une circonstance singulière marque l'Œuvre *de Méré. Il ne se révèle auteur, qu'à soixante-et-un ans. A cet âge, l'esprit d'un homme est — comme il aime à dire — « fait ».*

Il se peut que ses écrits, au cours d'une vingtaine d'années, tracent le progrès d'une pensée qui gagne du terrain, et des

---

1. *Pour les* Notes *bibliographiques et les documents employés, v.* Appendice I.

2. *Le premier, M. Revillout a donné une étude biographique, très-diligente et judicieuse, sur Méré* (1887). — *M. Chamaillard a consacré un livre au* Chevalier de Méré (1921), *et l'a retrouvé dans son ouvrage sur* Pascal mondain et amoureux (1923). — *Les recherches que j'ai commencées en* 1910 *et essayé de faire connaître en* 1913 *et* 1914 *ne m'autorisent qu'à citer à l'occasion,* mes sources. *Mais on me permettra de dire que la vie du Chevalier de Méré a donné lieu à des confusions, et laissé place à l'incertitude. Et je ne me crois pas obligé de m'en tenir à ce que j'ai pu penser il y a quinze ans.*

idées. Chacun, en les lisant, formera, à cet égard, son opinion. Mais, si tardivement conçus, ou du moins publiés, ils exposent, avant tout, un bilan d'expériences, un aménagement de biens acquis. L'Œuvre reçoit en dépôt, prend en charge, la succession de la Vie. Elle est une suite.

Ces considérations ont déterminé, pour nous, la tâche essentielle d'une Introduction *aux* Œuvres complètes *du Chevalier de Méré.*

LA FAMILLE

Antoine Gombaud, chevalier de Méré[1], *est né à la fin de mars ou dans les premiers jours d'avril* 1607[2]. *Il est mort le* 29 *décembre* 1684, *dans sa soixante-quinzième année.*

1. *Des documents d'archives, les* Lettres *de Balzac et de Jozias Gombaud,* Sr. *de Plassac, écrivent :* Mairé, Mayré (*et* Mesre). *Le chevalier écrit :* Meré. *Mais la prononciation du mot ne peut laisser de doute : il nous faut écrire :* Méré. — *D'autre part, Antoine, comme ses frères Charles et Jozias, signent toujours :* Gombaud ; *et non* Gombauld, Gombault, Gombaux, *qu'on lit dans des actes notariés ou administratifs.*

2. *Ad. Mondon* (Bull. Société Aunis et Saintonge, *XIV*, p. 34-37, 1894) *: I. Antoine Gombaud fut baptisé « à sept ans et sept mois », le* 9 *novembre* 1614 (*acte de baptême produit*) ; *II. « Aujourd'huy,* 30e *decembre* 1684, *a esté enterré en cette église de Baussay, au devant le grand hostel* (sic) *Messire Antoine Gombaud, chevalier seigneur de Meré, après avoir receu tous les saintz sacremens de l'Eglise. Il mourut sur les* 8 *heures du soir, le* 29 *dudit mois de Decembre, en presence des soubsignés : Charlotte du Plantis de Lanneau, Comenge, M. Devallee, prieur de Baussay. » — On voudrait bien que tout, dans la vie de Méré, fût aussi clairement établi que les dates de sa naissance et de sa mort ! — Charlotte du Plantis, c'est l'épouse* (1673) *de Charles Yongues (ou : Yonques). Sgr de Sevret, frère utérin des Gombaud. — Comenge, ne peut être que Louis de Comenge, Sgr de la Ferrière et de Biron* (1658-1695), *dont le père est mort en* 1669, *et dont la mère, Françoise Yongues, sœur de Charles, demi-sœur de Méré, était morte dès* 1659. *(Bibl. Nationale,* Cabinet des Titres, Doss. Bleus 683 *(Yongues)*, pièce 7).

Il était le dernier fils de Benoît Gombaud, seigneur de Méré, Monbreulle, Lesguille, Lescaille, Plassac, et Boissay[1] *(Baussay), et de Françoise de la Tour-Landry, fille unique de Paul, seigneur de la Mothe de Baussay, et de Françoise de Coustance, laquelle, en* 1597, *lors du mariage de Françoise, était déjà remariée avec François de Barbezières, comte de Chémerault.*

Angoumoisins de naissance, le chevalier et ses frères[2] *ont émigré en Poitou, dans le fief de Baussay, près de Melle : le Poitou les adopta, et les garda, déracinés et transplantés. Le domaine maternel de Baussay est le seul dont les fils du seigneur de Méré demeurèrent possesseurs, à partir de* 1637 *environ, à la suite de ventes, de donations matrimoniales, — de « désordres » aussi, à demi avoués.*

On a renoncé à douter de la confession religieuse à laquelle se rattachait le Chevalier. Les actes de baptême et de décès sont là : ils tranchent la question de fait. Au reste, il fut « peu dévot » ; mais son père, « serviteur particulier et nourri dans la maison du duc de Guise », était resté « gentilhomme... de la suite » du duc. C'est en Ligueur, en Guisard, qu'il employa, en 1588, *son dévouement énergique et son humeur turbulente à entreprendre un coup de main contre la personne du duc d'Epernon, gouverneur d'Angoulême pour le roi*[3]. *En* 1593,

---

1. *Le « lieu » de Méré en Bouex est sur la paroisse de Bouex (commune du canton actuel d'Angoulême). — Plassac (il ne faut pas confondre), canton de Cozes (Charente-Inférieure) ; — L'Eguille ; canton de Royan (Charente-Inférieure) ; — Monbreulle, commune de Bouex ; — Baussay, canton de Celles-sur-Belle, arrondissement de Melle (Deux-Sèvres). — Baussay fut apporté en dot à Benoît Gombaud par Françoise de la Tour-Landry.*

2. *Charles, l'aîné, seigneur de Méré ; Jozias, sieur de Plassac (ou Méré-Plassac). — Un autre frère, Benoît, mourut sans doute avant* 1620. *— Leurs sœurs s'appelaient Françoise, Jehanne, Catherine, Charlotte, et Anne.*

3. *Agrippa d'Aubigné,* Histoire Universelle, éd. *de Ruble, VII, p.* 307, *sqq. ; — Girard,* Vie de Mgr d'Epernon, éd. 1730, *p.* 88-93 ;

il était « cappitaine d'une compaignie de gens de pied et mestre de camp dung regiment de gens de pied pour le service de la Saincte Unyon des catholiques en poictou[1] *», sous les ordres du comte de Brissac, gouverneur et Lieutenant-général de Poitou. Jozias (M. de Plassac) resta fidèle à ces attaches que lui léguait son père : il a servi le duc Charles de Guise, jusqu'au temps de sa disgrâce et de son exil* (1636)[2] *; et seize ans plus tard il fut menacé, ou frappé, de prison pour avoir remué la noblesse du Poitou contre l'autorité du roi* (1652)[3]. *Jamais le Chevalier de Méré n'a laissé paraître qu'il ait servi, suivi, la fortune et les intérêts des Guise. Il n'a guère retenu de l'héritage politique de Benoît Gombaud que l'aversion, simplement dédaigneuse, dont il fait preuve à l'égard d'Epernon.*

Une fois seulement, dans ses Œuvres, *il parle clairement de son père; de sa mère, jamais. Vers* 1678-1680, *sommé par le Procureur du Roi à Saint-Maixent — son ami Hilaire Gogué — de rendre au duc Mazarin son « Hommage » trop longtemps retardé pour le fief de Baussay, il écrit : « Les désordres de notre famille ont été si grands, que si l'on me demandoit d'où vient que je me croy le Maistre de la maison où je suis, je ne sçaurois que répondre, si ce n'est que je sçay par tradition que mon père l'estoit, ou du moins qu'il feignoit de l'estre, et qu'on le laissoit faire*[4]*. » Je veux bien qu'un*

— *cf. Palma Cayet (*coll. *Petitot, XXXVIII, p.* 414 *; — Fornier,* Histoire de la maison de Guise, *T. II, f°* 85 *(Bibl. Nationale* mss f. fr. 5802-5803*).*

1. *Bibl. Nationale,* Cabinet des Titres, Pièc. orig. 1350 *(Gombaud), f°* 12 *: reçu, signé « Benoist Gombault, sieur de Méré », d'une somme de soixante « solz » ou « equs ». — En* 1604, *Benoît est qualifié « gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy », Henri IV.*

2. Lettres *de M. de Plassac* (1648) *:* lettre LXXXII, *à M. de Mizeré.*

3. *Je le sais par une dépêche d'un des recueils Le Tellier (Bib. Nationale* mss fr. 4184, *f*[os] 366-371*).*

4. Lettre XXXVII, *de Méré ,au duc Mazarin.*

mouvement d'humeur contre ces formalités périodiques, cette coûteuse paperasserie, d'« Hommages », d'« Aveux », et — surtout — de « Dénombrements », l'emporte à une hautaine ironie de fausse humilité : elle ne s'embarrasse pas de respect filial.

Sur sa mère, son silence est ininterrompu ; doit-on dire : implacable ?[1]

Benoît Gombaud est mort vers l'automne de 1619[2]. *Le* 29 *mars* 1620, *sa veuve cédait ses droits sur la communauté à ses enfants*[3] *: elle se remariait, en effet. Le* 11 *juin, elle signait son contrat de mariage avec François Yongues, dans la maison d'un fermier ou d'un chirurgien, en présence de deux témoins*[4]. *La cérémonie religieuse, le* 13 *octobre, fut aussi simple : les deux témoins ne sont plus même ni des parents, ni des gentilshommes. Mais ce qui caractérise le mariage, c'est qu'il est célébré « par ordre de l'official et grand vicaire de M. l'Evesque de Poitiers*[5] *». Est-ce seulement parce qu'une veuve se remarie? Est-ce la réparation d'un scandale? L'année suivante, sa fille aînée épouse un gentilhomme du*

---

1. *Une seule fois, par le hasard d'un carnet manuscrit parvenu jusqu'à la Bibl. Mazarine* (ms. 4556), *nous l'entendons protester qu'il ne se souvient pas d'avoir jamais fait une visite (dans le voisinage de Baussay) avec sa mère.*

2. *Cela ressort d'un acte du* 5 *novembre* 1620 (Arch. D[x]-S., Doss. Guilb., 2[e] *Liasse, f*[os] 184 *et* 197) ; v. Le Pays d'Ouest, 1914.

3. *Sauzé,* Le Chevalier de Méré, *etc. Niort,* 1869, p. 10. — *Cet acte ne nomme pas Anne, la dernière des enfants Gombaud.* Elle n'est pas née encore.

4. *Bib. Nat.,* Cabinet d'Hozier, 646 *(Yongues), f*[os] 206-207. — *Est-ce pour la naissance d'Anne, qu'elle s'est transportée « au Bourg de la Barre-Clairain » ?*

5. Ib. — Cf. *Boileau,* Lutrin, Ch. I, v. 220-222 *(mariage du perruquier l'Amour) ; et Berriat Saint-Prix* (Œuvres *de Boileau, T. IV, p.* 277) : *mariage « en vertu d'une ordonnance de l'official,....rendue sous condition qu'il n'y aura pas de solennité », fait « avant l'office de matines, conformément à ladite ordonnance ».*

Poitou, dans l'église de Bouex[1]. *Ce n'est ni avec sa mère, à Sevret, ni dans la demeure maternelle de Baussay, qu'elle habite. Enfin, en* 1635 *et* 1636, *on voit intervenir, entre Françoise Gombaud et ses fils, le Lieutenant-Criminel de Saint-Maixent*[2].

Le mauvais ménage... des affaires domestiques, les « désordres » matériels d'une maison à la dérive, ne donnent pas tout leur sens au silence ou aux allusions de Méré, ni à tous ces « petits faits vrais ». Un orphelin de douze ans, un enfant déconcerté et humilié de ne pas comprendre, ou d'avoir à juger, une mère, à quelles aventures sera-t-il abandonné, s'il est fantasque et fanfaron, comme Jozias? de quel désenchantement, de quelle sécheresse, peut se flétrir la fraîche éclosion de sa sensibilité, s'il est rêveur et réfléchi, comme Antoine?

Cet enfant, pouvons-nous l'apercevoir? « J'ay esté à la Cour dès mon enfance » ; et puis, au maréchal de Clérambault, il dit qu'il savait « tout ce qu'on apprend au collège, que cela n'estoit pas grand chose[3] *». Enfin, on affirme qu'en* 1620, *à*

---

1. Bull. A. S. *T. XIV, p.* 34-37 *(Mondon).*

2. *Je le sais par les* Arch. Dˣ-S., Doss. Guilb., 2ᵉ *Liasse, f°* 189 ; v. Le Pays d'Ouest, cit.

3. *Ch.-H. Boudhors :* Divers propos *du Chevalier de Méré en* 1674-1675 *: manuscrit* 4556 *de la Bibliothèque Mazarine, publié et annoté dans la* Revue d'Histoire Littéraire de la France, *de* 1922 *à* 1925. — *L'authenticité de ce petit cahier nous paraît résister à toutes les objections ; encore mieux à tous les doutes arbitraires. Il est rédigé, en notes abrégées ou tronquées, par un auditeur-élève de Méré ; écrit parfois sous la dictée du Maître, souvent au cours de la conversation, quand une saillie, un souvenir, sont à recueillir ; ou au sortir d'un entretien, au retour d'une promenade. Et ce cahier est resté aux mains de Méré, qui, à notre avis, y a fait quelques corrections ; il l'a conservé — ainsi que d'autres qui ne sont point parvenus jusqu'à nous — comme un répertoire, d'où, selon un procédé de travail que des contemporains nous certifient, il tire les matériaux de ses* Discours *et de ses* Lettres. *(V. sur ce point, R. H. L. janv.-mars* 1922 *; — et, ici, les* Notes. — *On désignera par :* Propos, *R. H. L., les emprunts faits à ce manuscrit.)*

treize ans, il fut reçu chevalier dans l'Ordre de Malte. Peut-on retenir — et ajuster l'un à l'autre — ces débris, ou ces semblants, de vérité?

Il est des épisodes d'enfance dont l'effet est durable, ou, beaucoup plus tard, se révèle dans l'homme fait. Méré se rappelle, un jour, les paroles d'un gentilhomme à qui il fut présenté, en 1618 *ou* 1619, *à onze ou douze ans.* « *J'avois, dit-il, une grande inclination à railler, mais innocemment, pour réjouir et sans déplaire.* » *Quelle saillie lui échappa? Le gentilhomme saisit l'occasion d'un conseil :* « *Je tâche d'être habile ; et j'entens par là, de bien employer tout ce qui dépend de moy pour vivre tranquillement* » *; et continuant par un avertissement direct :* « *Mon enfant, vous aimez à rire d'un air honnête ;... mais il faut mettre du sens et de la conduite en cette jeune tête, et n'avoir devant les yeux que le véritable honneur.* » *Méré ajoute que de tels avis* « *donnèrent bien de l'exercice à ses jeunes pensées*[1]. »

Cette visite, cette leçon, c'est, entre toutes les graines que la vie éparpille sur le tendre cerveau d'un enfant, et que le vent emporte, celle qui s'enfonce, et germe. Ce jeune Antoine, s'il aimait à railler doucement, c'est qu'il aimait d'abord à observer, et à juger, sans modestie ; c'est qu'il était plus enclin à se mettre à part qu'à se mêler, à se réserver qu'à s'abandonner. Il n'eût pas compris, il n'eût pas médité, le conseil du gentilhomme, si ses inconscientes dispositions, ses obscures volontés, n'y avaient pas entendu l'expression claire de leurs instinctives tendances. Il sentit, ce jour-là, qu'on venait de le définir. Il n'en dut être que plus attentif à composer curieusement son petit personnage, à le conduire, sans rien livrer au hasard, ou à autrui, de ce qu'il en pouvait gouverner, possé-

1. Lettre IV, *à la duchesse de Lesdiguières (vers* 1644*)*.

der, lui-même, pour lui seul. « Le véritable honneur », c'est de ne dépendre de rien, ni de personne ; c'est de se prêter, à l'occasion, mais sans jamais se livrer ; c'est de mettre son équilibre à l'abri du caprice des hommes, des cahots de la vie, des rancunes, des vengeances, des jalousies, des passions ; c'est de se sauvegarder, par la politesse, qui n'attaque pas, mais ne s'attache pas.

Se garder à soi-même : cette préoccupation dominante ne caractérise pas. Elle convient au sceptique dilettante, comme au stoïcien austère, à l'égoïste oisif, comme à l'hypocrite. A douze ans, Antoine Gombaud n'est pas achevé ! Sera-t-il un penseur, ou un rêveur? Un spectateur, ou un acteur? A-t-il plus de cœur ou plus d'esprit? Plus de critique, ou plus de volonté?

Or, entre les premières impressions, les leçons diffuses des rencontres et des contacts, et l'heure de la décision, du départ sur la route qui s'offre, ou qu'on choisit, intervient le Collège.

LE COLLÈGE

« J'ayme des lieux sincères. » Le rédacteur des Propos *recueille ce mot de Méré, « parlant de La Renaudie et de sa maison », c'est-à-dire du premier Recteur* (1608-1612) *du collège fondé à Poitiers par les Jésuites. « Je lus cette sottise du P. Binet dès l'âge de seize ans » — en* 1623. *Qu'il s'agisse, ou non, de l'*Essai sur les merveilles de la nature, *qui parut, à Rouen, en* 1621, *un page des Guise, ou du Grand-Maître de Malte, ne va pas chercher, pour ses récréations, l'in-folio ou l'in-quarto d'un Jésuite. C'est dans une bibliothèque de monastère ou de collège, ou sous la direction d'un régent, qu'un garçon de seize ans rencontre, et « rebute » le P. Binet.*

« *A l'âge de dix-sept ans* (1624) *j'entendis que des gens disoient :* « *Voilà un jeune homme qui est honneste homme : je voudrois bien que mon fils luy ressemblast*[1]. » *Ce n'est pas au Louvre qu'il a entendu ce concert d'élogieux regrets paternels. Où donc, sinon dans une de ces séances solennelles, — distributions de prix et représentations scolaires — dont les élèves des Jésuites font les frais et recueillent la gloire? Antoine Gombaud a mérité les compliments de « gens » qui, instinctivement, faisaient un retour mélancolique sur leur progéniture, plus rustique ou plus niaise. Dans les* Conversations, *il plaint les dix ou douze années que l'on perd dans les collèges. Dans la* Lettre VI, *à la duchesse de Lesdiguières, il imagine, — à moins qu'il ne se rappelle — un cas singulier :* « *Autrefois, fait-il dire à un gentilhomme, j'étudiay plus que je n'eusse voulu, parce que j'avois un pere qui, n'ayant pas étudié, rapportoit à l'ignorance des Lettres tout ce qui lui avoit mal réussi. Cela l'obligea de me laisser jusqu'à l'âge de vingt-deux ans au Collège, et lors que j'en fus sorty, je connus par experience qu'excepté le Latin que j'étois bien-aise de sçavoir, tout ce qu'on m'avoit appris m'étoit non seulement inutile, mais encore nuisible, à cause que je m'étois accoutumé à parler dans les disputes sans entendre ny ce qu'on me disoit, ny ce que je repondois, comme c'est l'ordinaire.* »

Il brode? Soit ; car c'est là un de ses caractères les plus inaltérables. Mais ce père ignorant et humilié, et cet écolier vétéran, c'est l'illettré Benoît, et c'est Antoine, victime scolaire des repentirs paternels.

S'il est entré aux Jésuites de Poitiers dans sa dixième ou onzième année, et n'en est sorti qu'aux environs de la vingtième, il a dépassé la durée moyenne des études. Il a fait

---

1. Propos : *R. H. L. juill.-sept.* 1925, *p.* 449 ; — *oct.-déc.* 1925, *p.* 596 ; — *janv.-mars* 1922, *p.* 88. — *Sur le Collège des Jésuites à Poitiers,* v. *Abbé Delfour,* Les Jésuites à Poitiers, 1901, *p.* 64.

ses classes ; il n'a point passé par une Académie, *pour se préparer au métier des armes. Il aurait plutôt été destiné par sa famille à être abbé, ou prieur. Assurément, la justesse de son orthographe, et la régularité appliquée de sa ferme écriture, n'ont rien à envier à la correcte netteté des clercs.*

Ce qu'il apprit au collège? Le latin d'abord, et surtout : et c'est le seul souvenir reconnaissant qu'il en ait emporté. L'art de « disputer », dont il critique la vanité présomptueuse, ne croyons pas pourtant qu'il l'ait oublié ! Mais ce qu'il ne nous dit pas, c'est d'abord qu'il a tenu, et gardé, des cahiers de citations, des répertoires d'apophthegmes, de sentences, de règles littéraires et morales, où se condensaient et s'entassaient les lectures et les commentaires de Cicéron, de Virgile, de Tite-Live. Ce qu'il ne nous dit pas, c'est, ensuite, tout ce qu'il doit au collège d'avantages qu'il cultive, et d'habitudes dont il veut s'être débarrassé, dont il se flatte, et affecte, de s'être évadé.

Seule, l'éducation scolaire peut rendre compte, non pas de ce goût ou de cette vocation, mais de cette compétence, assurément téméraire et même outrecuidante, mais non feinte ni vaine, qui, dès le début, le soutient dans les curiosités de l'esprit, dans les conversations lettrées. Ce gentilhomme, sans doute, ne se destine pas au métier d'écrire ; il ne se refuse pas, de parti pris, à chercher accès aux emplois. Mais ni le service des armées, ni celui de la Cour, ne plaisent à son caractère, ne déterminent son ambition. Le collège l'a conquis, et instruit, à la vie intellectuelle. Est-ce déroger? Il juge qu'il s'ennoblit. Nous devons lui donner acte, et lui faire honneur, d'un choix que son éducation lui permet, quand sa naissance pouvait l'en dissuader. Non qu'il soit le seul de sa caste, même en 1630, à se distinguer ainsi : mais il est du très-petit nombre de ces « aventuriers » que la noblesse détache dans la province des lettres.

Néanmoins, s'il se sait bon gré d'en savoir plus que ceux de

son monde, il est trop de son monde pour le faire paraître. Il va s'appliquer à masquer son érudition ; sa Chevalerie cachera son pédantisme.

Illusoire précaution, et vaine ingratitude. Jusque dans ses attitudes d'affranchi, se marque l'empreinte de la discipline dont il a secoué au loin les odeurs moisies de poussières livresques. Dans une combinaison instable où se gênent entre elles, sans se fondre en harmonie, sa nature, ses études, et sa race, le jeune Chevalier de Méré présente aux belles compagnies le personnage hybride d'un Régent Cavalier[1]. *Vers le « grand monde », il va, d'un pas rythmé par la gymnastique scolaire. L'allure est étudiée, le maintien surveillé : il parle nettement et purement, — comme un livre. Il recherche la société des honnêtes gens : car elle existe, et on ne l'a pas attendu. Avec eux, il s'entretient des qualités qui « seyent » le mieux. Mais ils causent : lui, « propose ». Qu'il prenne assurance, plus tard, ou qu'il ait à répondre à l'objection, à la critique : celui qui ne supporte dans le monde rien qui sente le métier, sera, sans effort, et — presque — sans le savoir, le pédagogue de l'Honnêteté.*

Qu'on ne s'y trompe pas. Il brise les compartiments abstraits qui séparent les « facultés de l'âme », et attribuent à chacune une vie théorique, à part des autres. Il démolit la hiérarchie qui, des sens à la Raison, superpose l'un à l'autre des empires, inégalement légitimes, nécessairement inconciliables. Il est libre. Mais comme un libéré. Il met en pièces le moule, mais qui l'a modelé[2].

Et je vois — déjà ! je m'en excuse — Blaise Pascal, élève

---

1. « *Pédant à la Cavalière* » ; *ce mot de Malebranche est injuste à l'égard de Montaigne.*

2. *Montaigne, certainement très-lu, et mis à profit, par Méré, fut peut-être le libérateur. Des contemporains assurent (vers* 1672*) que le Chevalier « travaille sur le fonds de Montaigne ». Sur la scolastique, sur les collèges, sur Aristote, les* Essais *ont devancé, et guidé, les* Discours.

de son père seul, original disciple d'un maître indépendant ; l'enfant de douze ans qui « saute », d'un bond, loin au-delà du programme fixé à ses études ; autonome, dès l'adolescence ; autodidacte, en vérité. De Pascal et de Méré, qui fut occupé des livres et des règles, avant de l'être des « choses » ? Qui est parti des formulaires ? Et qui, de la nature, directement observée, de la conscience, librement écoutée ?

DANS LE MONDE

De si loin — de si haut — revenons. Comment ce collégien de vingt ans peut-il être chevalier de Malte ?

Les Archives de la maison d'Ars attestent que Méré fut reçu dans l'Ordre à treize ans, en 1620. Le témoignage d'un très-érudit descendant de cette famille a droit au respect. Mais je ne crois pas qu'aucune autre preuve le soutienne.

L'âge normal de la réception, c'est vingt ans. Donc l'exception est recherchée ; et il arrive souvent qu'on soit admis, « de majorité », à seize ans. On peut, à douze ans, être « page du Grand-Maître », en attendant l'âge de seize ans. — Mais, chevalier, à treize ans ? — Peut-être en 1619, et non en 1620, Antoine Gombaud obtint-il d'être page. Je n'en sais rien. J'avoue mes doutes : nulle part ne m'apparaît la preuve que Méré ait le droit de se qualifier chevalier de Malte ; nulle part il ne s'est donné ce titre[1].

1. *Indices pour : 1° la déclaration de M. A. de Brémond d'Ars ; 2° une allusion de Méré* (Lettre LXXIV, *à M. de Vieux-Fourneaux, juin-août* 1674), *à une navigation « de six mois » : 3° la lettre CXV de Plassac (10 mai 1626) à un « chevalier de Malte », Cléomède, qui navigue « aux Antipodes ». Mais je ne crois pas du tout que Cléomède soit Meré, surtout en 1626. — Indices contre : 1° Les règlements de l'ordre (Vertot,* Histoire de Malte, *T. V) ; 2° La liste des Chevaliers de la Langue de*

Quant aux expéditions navales, aux campagnes sur mer, il est vrai que l'abbé Nadal, en 1700, *dans la Préface de son édition des* Œuvres Posthumes *de Méré, en illustre la jeunesse de son auteur. L'amour-propre de la belle-sœur et de l'héritière du Chevalier, la « marquise » de Sevret, qui a renseigné Nadal, pourrait bien, selon une expression de Méré, « faire les choses plus grandes qu'elles ne sont » ; et l'emphase de l'éditeur, renchérir. Mais qu'il ait dit la stricte vérité : on ne peut trouver la place des quatre caravanes, de six mois chacune, auxquelles, à partir de vingt ans, un chevalier de Malte est astreint.*

Ce qui est certain, c'est qu'à la fin de 1628, *Méré s'offre au Cardinal de Richelieu. Initiative notable, chez le fils du serviteur et capitaine des Guise, chez le frère de Plassac.*

« De ce qui luy arriva en suivant M. le Cardinal jusques à Saint-Mathurin, lorsqu'il alla en Italie. « Ce que vous me dites de ce jeune homme est bon ; mais les jeunes gens me sont suspects. » M. le Cardinal dit cela à M. de Nogean (le comte de Nogent, frère de l'Académicien Bautru) et au Chevalier de Messignac. M. le Cardinal avoit vû bien des gens. Il manque toujours à un jeune homme quelque chose, ou de l'experience, ou du goust, etc. » Ainsi, en 1674, *Méré donne raison, en principe, à la défiance prudente de Richelieu. Mais le Cardinal aurait dû demander à voir le candidat : et*

France (ib. T. VII), où Méré n'est pas inscrit ; 3° Balzac, recommandant à Chapelain « Messieurs de Mairé », précise : « Celui des deux qu'on nomme le Chevalier, est poëte. » Des deux frères Clérambault, on ne songerait pas à distinguer « celui qu'on nomme le Maréchal » et « celui qu'on nomme l'Evêque ». Il est possible, et probable, que la famille Gombaud souhaitât cette réception ; que les « désordres » de la maison n'aient pas permis de faire, dans les conditions requises, les preuves de noblesse devant le « Prieur » ; et que Méré ait pris un titre qui, au reste, ne compromettait pas la Confrérie de Malte, et qui, sans autre précision, le mettait seulement « au-dessus des Escuiers ». (cf. Ménage, Observations sur la Langue Française (1672), *au mot :* Chevalier).

les principes auraient fléchi. « (Le Cardinal) avoit l'esprit juste et net ; mais il ne se connoissoit pas en la pluspart des choses. S'il fust venu d'Italie, comme le Cardinal Mazarin, il eust demandé qui estoient les beaux esprits ! Ce fut une faute qu'il fit de ne vouloir pas me mettre auprès de luy parce que j'estois jeune[1]. »

Ici, l'imagination n'invente pas : nous voyons la démarche de Nogent, favori du Cardinal, introduisant Messignac, ami et patron du chevalier de Méré. Quels sont les titres du protégé? Civils, bien plutôt que militaires: une instruction, rare chez un gentilhomme, et qui le désigne pour les emplois discrets et confidentiels, la correspondance, les dépêches, les rapports, les missions. N'en a-t-il pas d'autres, plus accommodés à sa naissance? Je remarque que le chevalier de Messignac, en 1627, *a été chargé de « ramasser tous les flins, barques et bateaux à rames des rivières de Garonne et de Dordogne, et les emmener pour servir à porter en Ré le secours des vivres qui étoient préparés à cette fin*[2]. » *Il se peut que Méré se soit fait apprécier, comme « volontaire », du chef de cette expédition, et qu'il ait fait connaissance avec le bœuf salé dans cette « campagne sur mer » mitigée d'eau douce.*

Voilà le premier pas de l'ambition : c'est un faux pas[3]. *Voilà le premier essai d'« établissement » ; c'est un échec. Un violent serait rejeté, d'un élan, dans les cabales des grands seigneurs ; encore serait-il difficile à Méré de se rapprocher*

---

1. Propos, *R. H. L. janv.-mars, p.* 69 et juillet-septembre, p. 449; 1925. — *Il n'y a pas contradiction entre les deux réflexions, puisque toute règle comporte des exceptions, et que Méré ne se tient pas pour un exemple de la règle.*

2. Mémoires *de Richelieu, Société de l'Histoire de France, T. VII, p.* 114-115.

3. *L'époque : entre la prise de la Rochelle* (28 *octobre* 1628) *et le retour de Richelieu à Paris, d'où, en janvier* 1629, *il part pour diriger les opérations contre les Espagnols qui assiégent Cazal.*

des Guise, après cette démarche infidèle. Je crois qu'il se résigne à se revancher à la façon des rêveurs, ou des nonchalants[1] *: comme Balzac écarté de l'évêché, il boude le Cardinal ; il n'écrit pas contre le Tyran ; mais il parlera, avec un beau dédain, du « pédant » et du « buffle ».*

Est-il désabusé de l'ambition? guéri du soin de « l'établissement »? C'est un mal dont on ne guérit pas, en ce temps-là, lorsque naissance oblige. Longtemps après, en 1642, *le regret s'échappe en allusion ; plus longtemps après, en* 1664, *l'espoir renaîtra. Il sera toujours plus écarté que détaché.*

Déçu par les politiques, Méré se livre aux loisirs de l'esprit et de la conversation mondaine. En 1627, *son frère de Plassac avait été associé, par Nicolas Faret, à d'illustres auteurs, Balzac, Malherbe, Racan, Boisrobert, dans un* Recueil *épistolaire qui fut bien reçu. C'est une occasion, pour MM. de Méré, de connaître leur voisin d'Angoumois. Car ils virent Balzac, chez lui*[2]*, avant son séjour parisien de* 1630-1631 *: et c'est Balzac qui, dans les premiers entretiens qu'il eut avec Ménage, nouveau venu à Paris, lui fit l'éloge du Chevalier, et le mit en rapport avec « un des hommes le plus à la mode*[3] *» dans la société galante et précieuse.*

Il me semble, à juger sur ces coïncidences, que Méré avait — si j'ose user d'une image que ses goûts me proposent — bien des atouts dans son jeu. L'amitié glorieuse et expérimentée de Balzac, la déférente et studieuse amitié de Ménage,

---

1. *Il n'a pas fait, comme nous disons, de la politique. Mais voyons ses attaches : M^me^ de Sablé, M^me^ de Maure ; — M^me^ de Lesdiguières, toute dévouée à Retz, son cousin ; — Clérambault, en « disponibilité »...*

2. Lettre III *de Méré à Balzac* (1646).

3. V. Epitre *dédicatoire au Chevalier de Méré, dans les* Observations sur la langue française, *de Ménage* (*T. I*, 1672).

l'exemple et l'autorité du succès fraternel, tout s'offrait à servir et guider ses débuts dans le rôle où il ne s'est essayé, pour s'y établir, que trente-cinq ans plus tard. A cet appel des circonstances, est-ce lui, seul, qui manqua?

Ce qui redouble l'attrait décevant d'une curiosité d'ailleurs hésitante, c'est que la même question se pose, quand nous passons, pour chercher Méré, dans les cercles mondains. Où le rencontre-t-on, cet homme à la mode? Ménage, en 1672, a, sans doute, exagéré : il n'a pas menti. Méré, en 1674, n'a pas inventé l'éloge que lui décerna François V, duc de la Rochefoucauld, le plus « honneste homme » des « grands seigneurs »[1]. *« Il disoit de moy que j'estois le plus accompli jeune homme de France, que personne n'avoit plus d'esprit que moy, et que le plus brave homme de France couroit autant de risque que moy si nous tirions l'espée l'un contre l'autre*[2]. *» Pourtant, nulle part on ne le* voit. *Nulle part, il ne laisse ni trace ni souvenir. Il est, tout de même, certain qu'il fut admis dans les appartements de M^me^ de Rambouillet, qu'il fut reçu chez la marquise de Sablé et la comtesse de Maure, attaché à la duchesse de Lesdiguières. Il est certain qu'il rencontra Voiture — son antipathie ; vraisemblable, que Ménage l'introduisit auprès de ses amies, M^mes^ de La Fayette et de Sévigné*[3]. *On peut s'assurer que de malencontreuses circonstances sont*

1. *Le père de l'auteur des* Maximes.

2. Propos, *R. H. L., janv.-mars* 1922, *p.* 86.

3. *Rien dans toute la série des pièces, registres domestiques, correspondance, des Lesdiguières* (*Bibl. de Grenoble,* mss) *; rien dans les* Recueils *de Conrart ; rien dans toute la littérature de Rambouillet. Quelques mots de M^me^ de Maure, pour un service rendu (mal) dont elle ne le remercie que tardivement, et par l'intermédiaire de Serizay* (*V. Cousin,* M^me^ de Sablé, Appendices) *; — deux lignes de M^me^ de Sévigné, en* 1679 *; et de quel ton ! — Dans les* Portefeuilles *de Vallant, une note sur une confidence qui n'intéresse que le médecin* (*publiée par M. Jovy*), *et la recette, autographe, d'un collyre pour les ophthalmies.*

venues à la traverse. Mais on doit s'inquiéter, à certains témoignages, dont le sien, qui n'est pas le moins instructif.

« Ce qu'il pratiquoit à l'esgard de M. de Ch..., qui eust voulu qu'on l'eust jetté par les fenestres, qui estoit chagrin de ses maladies, et jaloux de luy ; il luy parloit de remèdes, et de bonne chère, parce qu'il estoit gourmand ; qu'il (M. de Ch...) eust mieux aymé voir le diable que luy, et que cependant il (Méré) l'adoucissoit ; qu'il a fait la mesme chose en beaucoup d'occasions ; il faut un front d'airain pour cela[1]*. » Voilà où le talent naturel trouve emploi, et se perfectionne par la pratique et l'exercice : connaître les gens, deviner leur inconscient, tâter leur faible, et les conduire où l'on veut par un jeu souple et savant de ressorts cachés. Talent secret, où prétend exceller un physionomiste, un psychologue, qui se donne le plaisir intime, selon son langage même, et son orgueilleuse arrière-pensée, de passer pour « sorcier ». Ainsi met-il en œuvre un « Art de Persuader », où Pascal, je pense, ne reconnaîtrait pas l'instrument d'une haute entreprise.*

Nous ne forçons pas le sens de ces souvenirs qu'en 1674, Méré retraçait devant son auditeur : c'est bien un principe et une méthode de savoir-vivre, et de savoir-faire, dont, sans s'excuser ni s'étonner, il développait le mécanisme compliqué, minutieux, et victorieux.

« Ce qui rend agréable, ce qui fait qu'on est bien-aise d'écouter un homme, c'est quand il nous rend heureux, ou qu'il nous empesche d'estre aussi malheureux que nous estions.

---

1 Propos, *R. H. L., janv.-mars 1922, p. 91. — Qui est ce* Ch.? *Un Chémerault, peut-être, père ou frère, de M^lle de Chémerault (M^me de la Bazinière) ; — peut-être Jean de la Tour-Landry comte de Châteauroux, cousin de Françoise Gombaud, marié à une parente des Montausier, gentilhomme du parti de la Reine-Mère, et qui en profite, en 1631, pour transmettre à Richelieu ce que la confiance de Marie de Médicis peut lui apprendre. Il fut tué au siége de Negrepelisse, en 1635. Si Méré prit part à une chasse de Louis XIII* (V. Œuv. Posth.), *Châteauroux pouvait l'y emmener.*

Un homme qui fait croire à une femme, ou qui la veut persuader, que la petite verole n'empeschera pas qu'elle ait le teint agréable ; à un général d'Armée qui a perdu une bataille, que cela ne luy fera point de tort, que cela est arrivé aux plus grands hommes... Qu'il falloit penser aux choses qui nous rendoient les autres agréables ou désagréables, se mettre dans la place de ceux à qui on veut plaire ; qu'il falloit remuer ciel et terre, pour trouver des choses agréables ; qu'il ne falloit pas attendre qu'on nous priast de parler ; qu'il falloit forcer les gens à nous escouter ; qu'il y avoit des voyes pour cela ; et que, si on ne réussissoit pas en deux mois, on pouvoit réussir en deux ans[1]. »

C'était bien le moment de se révéler à lui-même l'erreur fondamentale de ce laborieux talent où s'est exercé, avant d'entreprendre de l'enseigner, le trop docile élève de certaines méthodes d'éducation, et de direction. Car enfin, en trente ou quarante ans, a-t-il « réussi »? C'est que la science de plaire est vaine, sans le don ; et l'art de persuader, inefficace, sans la sincérité ouverte, ou — ce qui, par le contraire, revient au même — sans une hermétique hypocrisie. Méré lui-même dira que, sur le théâtre du monde, le meilleur « Acteur » ne peut plaire que s'il joue, au naturel, le personnage pour lequel il est né ; et qu'on ne joue jamais agréablement le personnage d'un autre, si habile et savant « comédien » que l'on soit. Au fond, c'est dire que le véritable honnête homme l'est sans y travailler, sans y penser. Mais lui, il y pense toujours ; il se compose et recompose assidument. Il n'est pas hypocrite, mais risque de le paraître. Sa naïve application à suivre des « voyes » savantes lui ôte l'air de sincérité.

---

1. Ib. — *Que ce talent de plaire, de persuader, de conquérir, de duper soit dirigé vers (ou contre) une femme, il s'appellera le talent du séducteur. Méré ne dira pas non.* V. Les Conversations *I, à la fin :* « *On ne leur donne pas le loisir de pouvoir souhaiter qu'on les aime* (etc.) », — *et les* notes, *qui citent des* propos *plus directement clairs.*

Son enfance n'a pu se confier : et le collège formaliste l'a encore raidi et guindé. A force de surveiller, et de craindre, l'imprudence des mouvements spontanés, il a construit un Méré artificiel, dont l'originalité, factice et fragile, a sans cesse besoin d'être réparée, restaurée, remise à neuf. Comme elle ne se nourrit pas de la sève naturelle, que son art comprime, elle ne se soutient et ne s'entretient que d'une attention précautionnée à se sauvegarder contre les influences extérieures : et il se trouve qu'elle en dépend, précisément dans la mesure où elle s'en défend. Ses aversions poussent à l'excès ses inclinations ; pour se sauver de l'ascendant d'un esprit, il se jette à l'opposé. Il ne voit pas que lui échapper ainsi, c'est le subir d'abord. L'originalité qui ne croit pouvoir s'assurer que par le contraste, c'est, quand même, une copie. Vous ne vous affirmez qu'en contredisant? Vous ne subsistez donc que d'emprunts. Et votre illusion d'indépendance n'est qu'une ingratitude.

Une personnalité ainsi préoccupée de réaction ou de contremarche n'a pas d'existence propre et constante. Elle est inquiète et ombrageuse, parce qu'elle doute de soi-même. Et par la même raison, elle force le ton de l'assurance jusqu'à la jactance et au défi. C'est le caractère singulier qui marque le train, et les effets, des rencontres de cet esprit industrieux avec Balzac, avec Voiture ; — avec Pascal ; — avec Cicéron ; — et, tout d'abord, avec son frère Plassac[1].

---

1. *L'auteur des* Lettres *de* 1648, *dont je ne sais personne, excepté Guy Patin* (*Ed. Reveillé-Parise, T. III, p.* 129) *qui ait parlé alors, est un jeune fou, qui ruina sa réputation et sa santé, qui gaspilla un cœur généreux et un talent tumultueux, dans toutes sortes d'incartades. Deux de ses lettres sont adressées au Chevalier, son « très-cher frère » ; charmantes, de tendre et déférente affection. Le nom de Plassac manque, dans les* Lettres *de Méré : c'est à lui pourtant que sont adressées les lettres* 99 *et* 134, *à M. de P** ; et, je crois, la lettre* 52. *Quant à ses* Propos *de* 1674, *ils témoignent d'une particulière insistance à opposer, aux succès burlesques d'un frère, excellent bouffon dans les « goinfreries »,*

Soit, dira-t-on : il a fait ce qu'il pouvait. Mais je crois qu'il pouvait autre chose, et mieux : il s'est méconnu, déformé, altéré, studieusement. Ses Discours *sont parsemés de traits qui dénoncent des yeux aigus, prompts à saisir, à isoler, le signe menu ou fugitif, révélateur d'une physionomie. Ses* Lettres *laissent passer la confidence évasive de rêveries sentimentales ; elles transmettent les impressions dont les effluves des bois, le silence agreste des soirs d'automne, la paix des solitudes, baignent et bercent une âme touchée de ce qu'on est convenu d'appeler le « sentiment de la nature ». Et ses* Propos *nous donnent la preuve, et la surprise, d'une verve pittoresque qui, d'une image brusque et colorée, campe une figure. Il est né « artiste[1] ». Sa vie et son œuvre ne seraient-elles qu'un lent et opiniâtre suicide ?*

Du moins, c'est trop de combinaisons et d'apprêts pour que la nature se développe et se déploye. Et c'est plus qu'il n'en faut pour que Méré, dans le monde, surprenne et déconcerte. Est-il un « honnête homme », comme le voit Balzac ? ou un « pédant », comme l'appelle sa cousine, M^me^ de la Bazinière ? Un « pur esprit », comme le pense la belle M^me^ de Saint-Simon ? ou un « satyre », comme l'affirme Roquelaure ? Il se penche avec un compliment, et se redresse par une insolence : sous sa caresse, la griffe guette. Il y a, dans le Chevalier de Méré, du « je ne sais quoi ».

Il y eut aussi, je ne sais quoi. A peine Balzac venait-il de recommander à Chapelain « Messieurs de Mairé » : le vieil ami fidèle répond[2] :

---

ceux que méritent la délicatesse, le tact, et le goût. Plassac, pour Méré, c'est l'ilote ivre, qui fait un buveur d'eau.

1. *Le mot est de M. F. Strowski* (Histoire de Pascal, *T. II*).

2. *Balzac*, Œuvres, éd. 1665, f°, *T. I*, Liv. XXII, lett. 27, 20 *octobre*

« *M. Ménage, avec sa liberté ordinaire, m'a dit plus de nouvelles de luy* (Méré) *et de M. son frère que je n'en desirois ; et il m'eust bien suffi de sçavoir par vous qu'ils estoient fort honnestes gens sans apprendre de luy qu'ils s'estoient faits riches par d'estranges voyes. Il est vray que selon le temps qui court, ces deux choses peuvent être compatibles ; et en effet, nous voyons des princes et des principaux officiers de la maison du Roy qui ne s'en trouvent pas moins gens d'honneur pour estre convaincus de cela.* »

La réponse de Balzac nous manque, malheureusement. Il a dû mettre Méré hors de cause, et plaider pour Plassac, à en juger par la nouvelle lettre de Chapelain, qui veut bien consentir à excuser « pareil crime » par la « contagion générale » et « la multitude des criminels[1]*. » L'ironie gronde : Chapelain ne revient pas sur le jugement qu'il a prononcé. La preuve en est que son amitié vigilante et dévouée avertit Balzac de se dégager d'une imprudente promesse. Dans sa première lettre, il disait : « Le mesme M. Ménage est la sarbatane par laquelle j'ay fait tenir vos beaux vers au Chevalier. A la première veue je sçauray comment il aura receu cette grace, et selon cela je verray s'il merite le titre d'honneste homme que vous luy donnés à la teste de vostre* Barbon. » *Dans la seconde, il insiste : « Au reste, ç'a esté M. de la Thibaudiere qui, en presence de ce mesme M. de Plassac, m'a appris que c'estoit au Chevalier, à qui vous addressiés vostre* Barbon ; *et je veux croire qu'il est digne du titre que vous luy avés donné dans vostre dédicace.* »

Balzac comprit la leçon, et s'inclina devant le conseil : dès 1644, *il informe Chapelain qu'il a rayé Méré de sa*

1640 ; — *Chapelain* (Lettres, *T. I*, éd. *T. de Larroque*, 23 *novembre* 1640). — *M. Revillout a bien vu que la lettre de Balzac ne peut être de* 1641.

1. *A ce moment, Chapelain n'a aucune raison personnelle d'en vouloir aux deux frères. La querelle des* Odes *est venue après, en* 1646 ; *elle est peut-être un essai de revanche de Méré : il ne pouvait que lui faire tort.*

Dédicace[1]. *En* 1648, *le* Barbon *parut, dédié... à Ménage. Le dénonciateur reçut la confiscation du banni, — son ami.*

L'aventure est piquante : Chapelain refuse à Méré le nom d'honnête homme ; et Balzac n'ose le lui laisser. Etrange succès d'une vocation ! L'austérité de Chapelain exagère, dira-t-on; et aussi la versatilité timorée de Balzac. En tout cas, Plassac et Méré, dans le monde où les gens de lettres sont reçus, ne pourront réussir malgré ou contre Chapelain. Son autorité grandit chaque jour : poète, critique, homme d'honneur, homme de bien, il est le Maître, et le Juge, de la société précieuse. Pour qu'on doute de son génie, il ne faudra rien de moins que sa propre initiative : la Pucelle. *Pour que sa magistrature tombe en discrédit, il ne faudra rien de moins que la scandaleuse audace du petit Boileau. La mésaventure de Messieurs de Mairé est grave : est-elle méritée? Car enfin, qu'est « cela », ce crime lucratif? Il y a deux vices de cette espèce, qui ont cours dans le « beau monde » : on se fait... subventionner par une femme ; ou, — plus aisément — on triche au jeu*[2].

Méré est joueur. Il ne s'en cache pas. Il aime, et sait, jouer.

---

1. Mélanges Historiques (Lettres *de Balzac*), éd. *T. de Larroque ; 8 septembre* 1644.

2. *Richelet* (Recueil des plus belles lettres françaises), *dans sa médisance, n'autorise pas l'hypothèse de la galanterie profitable. C'est parce qu'* « *il parlait noblement, et savait à fond sa langue* », *que M^me de Lesdiguières lui aurait fourni* « *de quoi subsister en honnête gentilhomme* ». (*Ce ne serait, en tous cas, que trois ans après le jugement de Chapelain*). *Méré dit, en* 1674, *que la duchesse lui envoyait parfois* « *quelques fruits, une bouteille de vin* ». *D'elle, et de la Maréchale de Clérambault ensuite, il reçut des cadeaux, et des* « *honoraires* », *en qualité de secrétaire, épistolier et grammairien. C'est plutôt de Damien Mitton qu'on voudrait savoir si sa vanité de* « *Bourgeois Gentilhomme* », *flattée de l'amitié, reconnaissante des leçons de français, du Chevalier, et plus encore glorieuse de voir ses lettres insérées dans l'Œuvre de l'auteur, n'a pas coûté quelque chose à sa bourse. Du moins Méré s'amuse-t-il de lui avoir fait acheter les* Œuvres *de Balzac, pour pouvoir lire l'Aristippe.* (Propos, *R. H. L., juill.-sept.*1925, *p.* 443).

« *Je n'ay voulu instruire que dans le jeu de l'hombre.* » *Trop modeste, pour une fois, c'est, quand même, une maîtrise qu'il revendique. C'est parce qu'il a* « *raisonné* » *sur le jeu, que Pascal a traité les problèmes des* « *partis* ». *Plassac dit (*Lettre CVIII) *que le joueur est nécessairement, ou dupe, ou* « *pipeur* ». *Ce n'est qu'un dilemme. Méré, sûrement, ne fut pas dupe. Il a tenu à protester qu'il ne fut jamais* « *ny emprunteur, ny escroc, ny pipeur*[1] » *; et pas davantage* « *frippon* », *c'est-à-dire pipeur au jeu de l'amour. Mais il suffit bien qu'il ait eu, pour lui, la chance, outre le sang-froid et l'art. Il a dû être soupçonné : ceux qui perdaient contre lui n'ont pu manquer d'accuser les dieux, les démons, et le sort, — et le tour de main. Au reste, Méré ne s'est pas fait riche. Plutôt, il a fait le riche. A ce train, on n'est pas longtemps à la mode.*

Quoi qu'il en soit, et « *qu'on nomme crime ou non ce qui fait* » *le mystère, c'est bien l'éclat d'un météore qui, en* 1631, *éblouissait la candeur angevine de Ménage ; et l'éclipse suivit de près l'apparition. Juste ou excessive, l'hostilité de Chapelain donna, à elle seule, le mot d'ordre qui met, dans l'accueil, une politesse gênée, ou un sourire gênant. Mais des circonstances, qui n'engagent pas la responsabilité d'un coupable ou d'un juge, contribuèrent à démoder Méré.*

De tous les torts qu'on peut se faire dans l'estime ou la faveur du monde, l'absence est le plus grand. Il oublie vite ceux qu'il ne voit plus. Et quand, longtemps après, ils reparaissent, il a tellement changé, qu'il ne les reconnaît pas.

Or, de 1634 *à* 1637, *Méré est loin de Paris ; en* 1639, *il est encore dans sa province. Les* Grands Jours *de Poitiers s'ouvrirent le* 11 *septembre* 1634[2] *: la clôture en fut prononcée*

1. Propos, *R. H. L., janv.-mars* 1922, *p.* 89.

2. *Le* 14 *Juillet* 1634, *Méré signe* « *chr. Antoine Gombaud* » *au contrat de mariage de* « *Jaques Thibault, s^r de Nuzé* ». (*Bib. Nat.,* Carrés d'Hozier, 597, *Thibault*). *M. Chamaillard, d'après l'abbé Leriche*

le 2 janvier 1635. Fêtes et bals, visites et chevauchées, rassemblent ou rapprochent tout ce qui, dans le Haut et le Bas Poitou, n'est pas tracassé par les querelles, les procès, et les poursuites, qui relèvent de la justice royale. Et, dès le printemps de la même année, le ban et l'arrière-ban de la noblesse provinciale sont, dans tout le royaume, convoqués, pour se tenir prêts à l'appel « au front ». Période d'attente, veillée des armes, qui retiennent encore Méré loin des galants et lettrés loisirs. Pour nous, l'occasion s'offre de définir, — sans hypothèse — les « états de services » militaires d'Antoine Gombaud, l'un des Chevaliers de Méré[1].

Le 5 août 1636, Jozias, ayant la procuration de son frère, réclame de ses métayers, devant le tribunal de Saint-Maixent, le paiement de leurs fermes, « d'autant que le sieur chevallier de Mayré a besoing et nécessité » dudit payement pour estre (parce qu'il est) *a presant employé à la guerre pour le service du Roy*[2] ».

1636, c'est l'année où Corbie tomba, le 16 août, aux mains des Espagnols ; et leur fut repris, le 11 novembre. La Meilleraye, Grand-Maître de l'Artillerie, entra, ce jour-là, dans Corbie, à la tête du régiment des Gardes, comme « mareschal

---

(Études sur les possessions, 1859), *dit qu'avec le marquis de Parabère il assista à un exorcisme, aux Ursulines de Loudun* (Le Chevalier de Méré, *etc.*, *p.* 46, note). — *C'est aussi en* 1634 *ou* 1635 *qu'il fut admis à voir M^me^ d'Anguitard, qu'une lettre de Balzac venait de consacrer Déesse et Muse de l'Angoumois.*

1. *Pour la discussion sur les confusions, qui persistent, au sujet d'Antoine Gombaud et de Georges Brossin, chevaliers de Méré,* voir Appendice II.

2. Arch. D^x^-S., Doss. Guilb. *Liasse* 3, f° 110 : *signalé pour la première fois dans* Le Pays d'Ouest, 1914 (*Ch. H. Boudhors et S. Canal :* Le Chevalier de Méré). *Cette pièce rappelle aussi un acte passé à Baussay entre Charles et Antoine, le 1^er^ mai* 1636. *Depuis, Méré a rejoint l'armée. Une autre pièce* (*Liasse* 2, f° 187), *du* 10 *septembre, montre que Charles Gombaud va « se mettre en équipage pour aller servir le Roy en son Armée de picardie contre les ennemis ».*

de camp qui étoit en jour[1] ». *Voilà une campagne authentique du Chevalier. Mais voilà aussi le moment de rendre à Brossin ce qu'on a prêté à Gombaud. Méré n'a pas conquis de grade à l'armée. Il n'a pas suivi la carrière des armes*[2]. *Au reste, sa vaillance n'est pas en cause. Balzac honore d'une allusion un fait certain, bien qu'inconnu : « Quelle audace seroit-ce de contredire un brave et un Philosophe tout ensemble*[3] *! »*

BALZAC

Mais c'est le « philosophe », et non « le brave », qui a recherché Balzac, et à qui Balzac s'est attaché. Tantôt plus étroit

---

1. *Saint-Lazare* (*Claude Malingre*), Remarques d'Histoire, 1638, *p.* 804-836. — *La* Lettre XXXVII, *de Méré au duc Mazarin, rappelle qu'il a souvent servi, comme « avanturier ou volontaire », sous les ordres de son père le Maréchal, qui l'embrassait en chaque rencontre...*

2. *Le convoi naval de 1627 ; — le « ban » de 1636 ; — des opérations de police régionale contre des émeutes de paysans ; une indistincte participation aux mouvements de l'armée royale autour de Bordeaux, en 1650 ; en 1674, une courte apparition « sur le rivage de la mer », où le gouverneur, duc de la Vieuville, organise la défense des côtes du Poitou contre le débarquement éventuel d'une flotte hollando-espagnole : tels sont les services militaires de Méré les plus probables.*

3. *Balzac*, Œuvres, *T. I*, Liv. XVI, Lettre 36, (24 *août* 1646). *J'incline à penser que Méré a eu querelle, s'il ne s'est pas battu, avec quelque gentilhomme trop prompt à prendre parti contre l'honneur de la duchesse de Lesdiguières, lors du scandale que souleva l'effrontée vengeance de Roquelaure, en 1644-1645. Richelet, en 1721, affirme que Méré eut de nombreux duels : c'est parler bien étourdiment. On n'avait pas de nombreux duels aussi aisément, même avant les édits, et Richelieu ; et après, les « accommodements » étaient d'usage. M. Chamaillard* (Pascal mondain et amoureux, *p.* 264) *rapporte une tradition qui s'est perpétuée « dans les anciennes dépendances (ou environs) de la seigneurie de Baussay », et d'après laquelle Méré aurait eu pour adversaire le « Comte d'Artois ». M. Chamaillard doute du « Comte d'Artois », qui, en effet, compromet le crédit de la tradition. On écrivait aussi :* conte.

et confiant, tantôt plus lointain et retenu, parfois embarrassé de malentendus, ce commerce d'esprit a duré vingt-cinq ans, et ne s'est rompu que par la mort de Balzac, en 1654[1].

Méré ne relève de personne en homme-lige. La fidélité que, toute sa vie, il a gardée à la mémoire du grand Epistolier, et dont il a rendu témoignage, est libre. Bien entendu, elle ne s'interdit pas la critique. On ne peut dire qu'il soit son disciple : ici encore, la réaction joue son rôle. Nous le voyons par les lettres de Balzac : c'est la contradiction qui nourrit et anime leurs entretiens et leur correspondance : à ce choc, où l'un s'échauffe et l'autre se trempe, le Chevalier aiguise la fine pointe de son esprit, éclaircit ses idées confuses, rassemble les traits, divers et fuyants, dont se peut composer un caractère, non pas fixe, mais — comment dire? centré : en équilibre, quoique instable.

*Balzac admire les anciens Romains et leurs vertus républicaines : Méré raille le formalisme étroit d'un Scipion, la brutale austérité d'un Caton, le pédantisme d'un Cicéron, et tous ces politiques entêtés de gloire municipale. Balzac aime Virgile : lecteur et admirateur de l'*Astrée, *Méré dédaigne l'ennuyeuse vertu d'un héros qui viole les lois de la galanterie et de la bienséance. Et il mesure, au désarroi du grand homme, la supériorité d'un esprit libre et hardi. Alors, à Rome, il oppose la Grèce. Le témoignage de Balzac nous assure qu'entre 1640 et 1645, Méré, — peut-être conduit par Ménage à Tanneguy Lefèvre — s'est initié aux lettres grecques. Déjà il juge Aristote, et de haut. Balzac sourit. Mais il est bien vrai que Méré s'est pris de goût pour les Grecs. C'est sortir de pair, dans l'élite même : et la raison suffirait. Mais une affinité réelle existe entre sa nature la plus*

1. *Je ne songerais pas à en retracer l'histoire après M. Revillout. Sur les rapports de Balzac et de Méré, — à l'exception du « crime », et des* Lettres latines *de Balzac à Méré — son étude a tout vu, et démêlé.*

secrète et la netteté, la finesse, la grâce et la souplesse helléniques. On l'a déjà dit, et que Méré, en ces tendances, en ces préférences, a prévenu Fénelon.

Il est vrai, Port-Royal, Racine, Fénelon, savent le grec ; non pas Méré. Et la Grèce qu'il aime est une fiction de sa pensée. Hélène, qu'il pare de tous les « agréments » d'une femme du monde accomplie, lui représente les « dames d'Athènes » que courtisait Périclès. Socrate, « citoyen du monde », causeur nonchalant et ironique, ami d'Alcibiade, c'est le convive du Banquet, *et non le philosophe du* Protagoras *ou de la* République. *Ce n'est pas sur les bords de l'Ilissus que Méré l'a rencontré, mais dans la vallée du Lignon, où il a pris les manières du Directeur des consciences du Forez galant, le druide Adamas. La Grèce, c'est le « divin Platon » ; mais c'est Alexandre aussi ; car l'histoire, et la géographie, ne sont pas d'usage dans le monde ! Et c'est aussi l'adorable reine d'Egypte, cette Cleopâtre enchanteresse, que n'a pas comprise la pudibonderie de Plutarque « à la barbe quarrée », et que Méré, hardiment, idéalise, embellie de toute la préciosité raffinée qu'elle a empruntée à l'aimable Diane, à la sensible Galathée, à la divine Astrée. Le sens historique fait défaut : mais autant, à Balzac, qui, par une contraire ignorance et avec une égale témérité, oppose la « seriosité » des Grecs à l'urbanité des Romains.*

La lutte se renouvelle sur les Français. Balzac n'est pas charmé de Montaigne, qui inquiète sa prudence à la fois et son goût : Méré s'en excite à lui prouver qu'il s'en est imprégné. Mais le débat courtois se transformerait en combat violent — sans l'humeur pacifique et la facile humilité de Balzac — lorsque Méré s'unit à Costar pour déchirer le fidèle ami Chapelain, et son Ode au duc d'Enghien. *Il s'en fallut de peu que la rupture ne fût définitive ; on s'en tint à un refroidissement d'amitié, et à mettre de plus longs intervalles entre les visites ou les lettres.*

La contradiction s'étend de la pensée à la parole, du fond à la forme. Diligent ouvrier de mots, le plus sensuel artiste de phrase avant Châteaubriand ; sculpteur qui campe le groupe dans la souple et fixe symétrie de la draperie oratoire ; musicien plus docte qu'inspiré, mais juste compositeur d'éloquence rythmée, Balzac étonne, mais provoque, un esprit vagabond, voltigeant, qui s'anime par saillies brusques, jette de courts éclairs, esquisse à touches légères ; qui laisse à prolonger et achever les traits qu'il pointille. La phrase de Balzac lui rappelle ces « beautés » majestueuses et régulières, qui le lassent et l'ennuient. Il se rend bien compte qu'il n'a ni la force, ni la science, nécessaires à soutenir le mouvement harmonieux de la « période » (il s'y essaiera parfois, plus tard) : ce grand art est incompatible avec son génie. Il importe donc qu'il cultive son génie d'autant plus fièrement que Balzac est amoureux de cet art ; il faut que, de sa négligence, il se fasse un mérite, et qu'il affirme et exagère le prix de la mince élégance et du style coupé.

Méré n'est donc pas le disciple de Balzac. Mais il a fréquenté dans le laboratoire d'un « Auteur de la langue ». Il a fait l'épreuve de ses capacités, au contact et au choc d'un Maître. Quel profit, qu'une si longue et si belle escrime, avec un tel partenaire! Et quelle récolte de souvenirs il en a emportée ! Images brillantes, formules sonores, traits et tours, les carnets de notes dont Méré a déjà la longue habitude ont recueilli tous ces échantillons du docte atelier, témoins et modèles d'un art[1]. *Balzac lui a certainement, par la théorie et par l'exemple, ouvert les yeux au respect de la langue, et à ce qu'il commande à l'écrivain : le travail. Bien assurément, le jeune amateur en a, sur-le-champ, encouragé sa noncha-*

1. *Les* Notes *ne pourront donner que la moindre partie de ces exemples de réminiscences et d'emprunts, de discussions et de contre-attaques, qui prouvent tout ce que Méré a retenu de sa liaison avec Balzac.*

lance, heureuse en inventions dont le Maître était surpris. Mais un jour viendra où, troublé par un accident qu'il dédaignait de prévoir[1], *il comprendra. Alors, il recueillera ses souvenirs ; il relira ses carnets de Balzac ; et il se découvrira, même, grammairien.*

L'HONNÊTETÉ

Ce long commerce d'esprit s'est renfermé dans l'art et le métier d'écrire, dans l'examen des moyens et du talent de plaire[2]. *Tout naturellement, ils sont d'accord sur le caractère du public dont l'écrivain doit chercher l'approbation : c'est la société des honnêtes gens. Il est intéressant de constater qu'ils en parlent sans songer même à discuter du mot ou de la chose, sans souci de définir, ou d'inventer.*

Chapelain ne sépare pas de l'Honnêteté la probité et la vertu. Mais quand Balzac honore le Chevalier du nom d'honnête homme, ce n'est pas par aveuglement d'amitié, ou flatterie d'auteur. C'est que l'idée qu'il y enferme ne se distingue pas à ses yeux de celle qui peut se présenter tour-à-tour, pour épargner des répétitions à une oreille délicate, en bienséance, en politesse, en savoir-vivre, et, grâce à Chape-

---

1. V. Les Conversations, *et les deux éditions de* 1668 *et de* 1669.

2. *Ils parlaient de tout, bien entendu : et de politique. Quand Méré se dit « citoyen du monde, à peu près comme Socrate », ce n'est pas, il me semble, qu'il considère l'Humanité au sens philosophique ou mystique. Il s'évade des luttes de village, des cabales de cour, des guerres religieuses et civiles, des rivalités entre nations. Il donne ce titre de noblesse à la neutralité, à la tolérance, à l'indépendance de l'esprit. Mais quand « la Cour » lui paraîtra le « lieu » même de l'honnêteté, le « monde », pour lui, sera figuré par « la Cour »*.....

lain[1], *en « urbanité ». Galant homme, homme d'honneur, honnête homme : c'est la même « chose ».*

Mais tout cela n'est pas l'homme de bien.

Qu'en pense Méré? C'est en 1630 *que Faret a publié* l'Honneste Homme, *dont les promptes rééditions prouvent le succès. Le dessein de l'auteur est de diriger le courtisan dans les voies de la sagesse et de la vertu ; de former, dans la Cour même, et pour l'Etat, un mondain ou un politique qui ne puisse se croire dispensé, par les grandes affaires, ou par les exercices et les amusements de sa condition, de se régler sur les principes de la morale ; et c'est d'apprivoiser, d'acclimater, de gagner au service du Prince, aux intérêts du Public, à la politesse du Monde, le sage ou le philosophe qu'une fausse dignité isole dans une sauvage intégrité, dans une stérile indépendance*[2].

L'idée méritait d'être examinée, discutée, combattue même, par un homme qui, dès cette époque, eût étudié, ou pressenti, le rôle où, plus tard, il pensera s'établir. Il faut constater qu'il n'y songe pas. Sur le sujet de l'honnête homme, il en est au point même où Balzac se tient ; c'est le contraire du « professionnel »[3]. *Mais voulons-nous mesurer plus exactement la distance qu'il devra franchir avant d'atteindre l'étape des* Conversations, *et poursuivre, ensuite, son progrès jusqu'aux*

---

1. *C'est Chapelain qui inventa le mot.* (V. Œuv. Posth., Disc. IV, *et* note I).

2. *Sur l'Honnêteté au XVII^e siècle, comme sur Faret, il faut se reporter, et s'en rapporter, à M. Magendie* (La Politesse Mondaine et les théories de l'honnêteté en France au XVII^e siècle avant 1660 ; *et* L'Honneste Homme, *de Nicolas Faret, édition critique ;* — 1925.

3. Lettre X, *à Balzac :* « *Il me semble que tout ce que l'éloquence a de plus aimable, vient d'observer toute sorte de* bienséance, *et que pour estre parfaitement éloquent, on ne sçauroit estre assez* honneste-homme. » *Le mot n'a pas besoin de nouvel examen.* Lettre XXII, *à Costar :* « (*Virgile*) *écrivoit plus en Poëte qu'en* galant-homme, *et... il ne connoissoit pas les* bien-seances. » *Deux quantités égales à une troisième...*

Discours *de* 1677, *puis jusqu'aux* Œuvres Posthumes? *Voulons-nous apprécier le rapport de la distance, et du temps qu'il met au parcours? Ce n'est pas des définitions, des principes, ou des mots, qui nous éclaireront : mais des « exemples vivants ».*

Un gentilhomme, une noble dame, tous deux de la région de Saintonge et d'Angoumois, tous deux chers à Balzac, sont les modèles achevés de l'Honnêteté, aux yeux du jeune Méré. L'un, dont Balzac déplore la perte en 1632, *c'est Henri de la Mothe-Fouqué, baron de Tonnay-Boutonne et de Saint-Surin. L'autre, qu'il glorifie en* 1634, *c'est Anne Arnoul de Saint-Simon, femme de Jean Poussard de Fors, marquis d'Anguitard et de Moings ; belle-sœur du marquis et de la marquise du Vigean ; tante de Marthe du Vigean, la célèbre Carmélite.*

Or, c'est en 1650, *et en* 1674 *et en* 1677 *aussi, que Méré cite en exemple Saint-Surin. Il était, dit-il, « le plus honnête homme de son temps », en faveur auprès « des plus belles Dames et de la plus haute volée*[1] *». — C'est bien sa pensée ; chez lui, sans soupçon de complaisance ou d'intérêt, il dit : « Les plus honnestes hommes de France, c'estoit Monsieur de Saint-Surin, pour un gentilhomme, et Monsieur de la Rochefoucauld pour un grand seigneur*[2]*. » Et dans le* Discours *des* Agrémens *: « Saint-Surin estoit fort honneste homme ; et tout le monde recherchoit son amitié. »*

Renseignons-nous. Voici une retouche au portrait : et c'est Méré lui-même qui nous en fait part — sans le vouloir — dans ces Propos *de* 1674 *où il ne parle qu'à son secrétaire,*

---

1. Lettre CIII, *au Comte de Blénac ;* cf. Lettre XCV, *à M. de la Mésangère.*

2. Propos, *R. H. L., janv.-mars* 1922, *p.* 85. *La Rochefoucauld, ici, c'est François V ; l'auteur des* Maximes, *son fils, est, au contraire, jugé rudement.*

et pour ses « tablettes ». « M^me^ Cornuel me disoit : « Je vois bien que vous voulez dire ce Saint-Surin, qui estoit si façonnier. » La plus spirituelle des Dames du Marais met le doigt, exactement, sur le point sensible ; et Méré se connaît assez pour éprouver le besoin d'ajouter que, de ces « façons », il n'a « pris que ce qu'elles avoient de bon », et non « ce qu'elles avoient de mauvais[1] ». Soit ! Mais le jugement reste ; et aussi dans les Agrémens, *l'hommage de Méré, après le coup d'épingle de M^me^ Cornuel, qui, au fait ! n'est qu'une bourgeoise.*

Saint-Surin, honnête homme par excellence dans la vie du monde, a donc pu déplaire à force de s'étudier à plaire : c'est le défaut par excès. Mais quel est le fonds moral de ce gentilhomme, dont les « dehors civils » sont discutés[2] ? Il n'est, pour le savoir, que d'interroger ses coreligionnaires protestants ; et même les autres, ceux qui n'ont pas les mêmes raisons d'être implacables ou sévères, ceux qui l'excusent ou le justifient, ceux dont l'amitié, probe et compatissante, se tait. Ce gentilhomme semble avoir été possédé de la manie de jouer double jeu dans les luttes religieuses et politiques ; en 1622, gouverneur de Royan pour les huguenots, il négocia avec l'assiégeant, le duc d'Epernon, la reddition de la place. En 1627, il s'entremit entre Buckingham et la Cour de façon à se faire inviter par Richelieu à se hâter de reprendre le chemin de Saintonge[3]. Il paraît bien qu'il ne lui resta plus, comme le dit naïvement un de ses apologistes, qu'à s'en aller « chercher

1. Ib. *janv.-mars* 1923, *p.* 82.

2. V. Lettres *de Plassac* (LXVII, *à M. de Saint-Surin*) *: une mystification assez déplaisante, dont Saint-Surin s'est donné le malin plaisir aux dépens de Jozias Gombaud.*

3. Mémoires *de Richelieu, cit.* (*T. VII, p.* 143-149) *: « Des entretiens qu'on avoit eus avec Saint-Surin, on avoit reconnu,* bien qu'il ne se fût pas ouvert, *que lui, qui* avoit fait les allées et venues (*entre Buckingham et Toiras*) *avoit mis... les parties d'accord. » Et les conditions de cet accord, c'est cela que déjoua Richelieu.*

la mort en Hollande », où périt, à Maestricht, « un des plus accomplis gentilshommes en tout ce qui pouvoit rendre remarquable une personne de sa condition, qu'il y en eût de son temps[1]*. » En tout? « Fors l'honneur ».*

Saint-Surin lui-même, on le comprend bien, ne m'intéresse pas. Mais il s'agit de Méré, de ses héros, de ses théories, et de son caractère.

Les Œuvres *de Méré ne nomment pas M^me^ d'Anguitard. Mais les* Propos *de* 1674 *expriment son admiration persévérante. Elle est la seule femme qu'il égale aux deux merveilles, les duchesses de Lesdiguières et de Longueville*[2]*.*

Balzac chantait la « Déesse sédentaire » ; moins respectueux pour les divinités, Tallemant la traite de « Fée ». Plus que l'honnêteté, l'agrément dépend des goûts. Le secret et la pénombre où elle s'enfermait, sans jamais se laisser visiter que sur demande d'audience, excitaient l'admiration élogieuse de Balzac, mais l'admirative indignation de Plassac. Ils s'accordèrent peut-être à rabattre quelque chose de leur enthousiasme, quand ils apprirent ce que l'oncle de Françoise d'Aubigné, Villette, raconte, en 1647, *au banquier de Mazarin, Cantarini. M^me^ d'Anguitard, dit-il, vient de dénoncer publiquement un gentilhomme, du nom de Gibaud*[3]*, pour avoir séduit sa fille, et « la lui veut faire espouser parce qu'il*

---

1. *Girard,* Vie de Mgr d'Epernon, *p.* 372-374. — cf. *Rohan,* Mémoires (coll. *Petitot, 2^e^ série, T. XVIII, p.* 336 *;* — *Griffet,* Histoire de Louis XIII, 1758, *T. I, p.* 339-340. — *Sur Saint-Surin, galant homme, ou galant et amoureux, V. Balzac* (Œuvres, 1665, T. I, Liv. I, *lettre* 16 *;* — Liv. V, *lettres* 8 *et* 18 *;* — Liv. IX, lett. 9 *;* — Liv. XVII, lett. 17 *;* — Mélanges Historiques, éd. T. *de Larroque,* Lettre 133) *; et Tallemant (M^me^ Desloges et M^me^ de Beringhen).*

2. Propos, *R. H. L., juill.-sept.* 1925, *p.* 437. — cf. : *avril-juin* 1922, *p.* 216 *; janv.-mars* 1925, *p.* 78.

3. *Henri de Beaumont, sgr de Gibaud, né en* 1616, *aide-de-camp de Gaston d'Orléans, maréchal-de-camp en* 1652 (Arch. Hist. *S. A. T. II, p.* 99 *et* 101 *;* — *Beauchet-Filleau,* Dict. Hist. du Poitou, 2^e^ *éd.* (*Beaumont-Gibaud.*)

est riche. La grossesse est fausse, ou se pouvoit cacher, mais préférant l'utile à l'honneur, ceste mere fait une querelle d'importance à son mary, et un scandale inouy à sa fille[1]. »

A vingt-cinq ans, ou à trente-cinq, Méré peut se former une belle idée — quand même — de Saint-Surin et de M^me^ d'Anguitard. Soit : on en conclura que sa conception de l'Honnêteté est en retard sur les préceptes de Faret ; à moins qu'elle n'y résiste, ce qui serait plus grave. Il est plus étonnant que la connaissance de M^me^ de Lesdiguières et du maréchal de Clérambault ne l'aient pas désabusé. Mais il l'est plus encore, qu'à l'époque même où il se décide à se faire devant le public une originalité de philosophe et de moraliste pour qui l'Honnêteté, comme la Piété pour Bossuet, est « le tout de l'homme », il ne paraisse pas voir tout ce qui manque aux héros de sa jeunesse. Et enfin, il faut remarquer que les Œuvres Posthumes, *suprême et important effort de démonstration, ne parlent plus de Saint-Surin.*

Sans doute, il est des lettres de Méré que l'on doit — selon l'apparence, et sous réserve d'un contrôle nécessaire — dater de l'époque où il voyait Balzac, et la « Reine des Alpes » et des agréments. Et il est entendu que l'honnête homme est au-dessus de tous, et même du grand homme. Mais une seule de ces Lettres (Lettre VI) *entreprend de définir l'Honnêteté : c'est une liste confuse, et comme improvisée, qui énumère, en un désordre précipité, plutôt les défauts inacceptables que les indispensables qualités : un brouillon de programme pour une œuvre dont le titre serait déjà choisi, avant que soient clairement conçus l'ordre et la matière même des chapitres.*

Or, c'est la même accumulation de remarques qui s'étale dans les Conversations *de* 1669, *sans marquer une réflexion plus mûre. Au contraire, le pêle-mêle indigeste est avoué par*

1. Arch. Aff. Etr. 1697, *France :* Lettres de Villette à Cantarini, 1647, f° 169.

les remaniements, les interversions, les bouleversements, qui, d'une année à l'autre, du texte de 1668 *à celui de* 1669, *le renouvellent en le réformant. Il serait étrange que la lettre VI fût réellement de* 1646[1] *; en vingt-deux ans, le progrès serait faible ! Il est plus logique de penser qu'en* 1668, *Méré se mettait en devoir de rassembler, sous l'enseigne enfin déployée de l'Honnêteté, des idées éparses, des souvenirs d'observateur et d'acteur, — et des extraits de lectures anciennes, et des notes plus récemment prises sur des auteurs longtemps indifférents.*

C'est, enfin, une thèse qu'il pose. Alors, il a lu Faret. Alors, apparaît la tardive entreprise d'un travail novice, qui ne sera dangereux pour Saint-Surin qu'après dix années encore de réflexion.

L'ami de Balzac nous semble bien loin, non seulement de ce travail, mais encore de la curiosité d'esprit qui l'y acheminera. Et quand le service de la duchesse de Lesdiguières l'appelle, il est prêt, pour la former et « l'achever », à être Directeur du goût, et Conseiller de la conversation, en honnête homme. En honnête homme aussi, pour divertir et caresser la délicate sensibilité de l'aimable jeune femme, il se fera Lecteur de pages choisies, et Auteur de contes galants.

LA DUCHESSE DE LESDIGUIÈRES

« *Ce fut moi, dit Ménage, qui introduisis le chevalier de Méré chez feuë Madame de Lesdiguières... Elle voulut bien souffrir qu'il l'allât voir. Il la vit jusqu'à sa mort*[2]. »

1. *Adressée à M^me^ de Lesdiguières, une lettre authentique se placerait nécessairement entre* 1643 *et* 1656.

2. Menagiana, 1715, *T. II, p.* 363.

Anne de la Magdelaine de Ragny, fille du marquis de Ragny et d'Hippolyte de Gondi, était cousine-germaine du Coadjuteur, futur Cardinal de Retz. C'est en 1643 que Chapelain fit agréer à Paul de Gondi les services de Ménage, alors son ami[1]. *Ainsi pouvons-nous dater de 1644 l'entrée de Méré, présenté par le Secrétaire du Coadjuteur, dans l'Hôtel de la rue de la Cerisaie. Après une longue absence, la duchesse monte sa maison. Un guide, habile à connaître les gens, éclairera sa marche inexpérimentée dans le va-et-vient des ruelles et le cheminement des cabales. Un homme d'esprit lui choisira les livres qu'elle doit, au moins, faire croire qu'elle a lus, l'informera des auteurs qu'il convient de louer, ou de « rebuter » et railler ; et à l'occasion, corrigera, non pas son insouciance de l'orthographe, mais les écarts et les chûtes d'un style primesautier. Ne rêvons pas un Roman de jeune homme pauvre.*

Sans doute, un « précepteur libertin », un directeur chevaleresque, peut faire oublier à une grande dame la distance qui le sépare d'elle, surtout si elle mesure aussi la distance qui la sépare de son mari, quand il réside à Grenoble. Il a trente-six ans ; elle en a vingt-sept. Mais c'est donc qu'elle n'est plus assez jeune pour oublier qu'il n'est pas assez né. Et puis, il faut calculer aussi sur d'autres données. De 1643 à 1656, ce n'est guère plus de deux ans en tout que, par périodes séparées, ils se sont vus[2]. *Le souvenir charmé, reconnaissant, de Méré*

---

1. *Longtemps absent de Paris, retenu en Anjou par les premières attaques de la sciatique qui le persécuta toute sa vie, Ménage revient en 1640. Méré est là. Mais, de l'automne de 1640 aux derniers jours de 1642, la duchesse est, ou bien en Dauphiné dans le Gouvernement de son mari, ou à Lyon, dans sa famille, ou aux eaux de Bourbon. C'est en 1643 qu'elle s'installe, pour un long séjour, dans l'Hôtel Lesdiguières.*

2. *Soit parce que la duchesse est en Dauphiné, à Lyon, à Bourbon, ou se déplace, avec la Cour, à Fontainebleau ou à Saint-Germain ; soit parce que Méré est absent de Paris alors qu'elle y séjourne.*

s'explique assez par les avantages qu'il trouva dans une protection si haute. Il pénétra au-delà des banales et cérémonieuses assemblées du grand monde, jusque dans les réunions plus secrètes où ne se rencontraient que les plus nobles seigneurs et les dames « de la plus haute volée ». Il savait ne parler qu'à sa place, et à propos : mais on l'écoutait, et l'esprit, qui se perd dans la foule, le distinguait dans ces réduits de la Cour. A la ville, on le recevait avec le respect et les égards dûs à un familier de la duchesse. Entre deux affaires d'importance qui le retenaient ou l'appelaient auprès d'elle, il passait chez d'Elbène, s'égayait avec Ninon, dinait chez Potel ; il parlait de peinture avec Du Fresnoy : il apportait chez Mitton les nouvelles de la Cour, il en rapportait celles de l'armée. C'est la période de sa vie la plus favorable à ses goûts d'observateur et de collectionneur, puisqu'elle lui donne en spectacle les grands Acteurs de ce monde brillant. C'est aussi la plus encourageante à ses prétentions, ou à ses illusions, de gentilhomme lettré : les professionnels lui savent gré de s'intéresser à eux, et leur intérêt profite à son prestige.

Lui-même ose enfin, non pas encore pour le public, mais pour la duchesse, faire figure d'auteur. Ces premières « productions de son esprit », auxquelles la Préface *de Nadal fait une brève et vague allusion, nous sont, je crois, parvenues par ses propres soins, au moins en partie, dans le cadre et sous le trompe-l'œil du genre épistolaire.*

*L'occasion était belle, de ne devoir rien qu'à soi-même : ce n'était pas à des érudits, à des poètes, ce n'était pas même à une savante, à une précieuse, qu'il s'adressait. Mais il a recours à ses livres et à ses cahiers : non pas à Cicéron ! Mais à Pétrone : et aux pastorales de l'*Astrée, *aux contes italiens, aux féeries de l'Arioste, aux chevaleries du Tasse ; il se travaille, pour chatouiller l'imagination ou provoquer un sourire scandalisé, à insinuer dans de lestes récits les délicates mollesses de ce que Boileau appellera la « Morale lubrique ».*

Et c'est l'histoire de la Matrone d'Ephese[1], *encadrée de fragments empruntés aussi au* Satyricon *de Pétrone, introduite dans une lettre, ou « préfacée » d'une contre-façon de lettre, à la duchesse.* (Lettre XXXIV). *C'est l'aventure, inachevée, — ou tronquée — du romantique amoureux qui se fait agréer comme précepteur des enfants de la Dame soudainement adorée, et commence sa conquête par cette conférence sur l'Honnêteté.* (Lettre VI). *C'est la* lettre CXCV, *à Madame de ***, apologie insidieuse des caprices souverains et des droits paradoxaux de l'Amour, illustrée de l'exemple d'un ménage à trois, où chacun consent, avec une égale sérénité ; — la* lettre CXXII, *à la Maréchale de ***, où l'on voit un galant qui, pour vaincre, n'a, comme César, qu'à venir, et passe pour un voleur d'hôtellerie aux yeux du mari. C'est enfin, peut-être déjà, une première esquisse de la traduction libre qui ne coud l'une à l'autre des scènes détachées de la* Jérusalem délivrée, *que pour envelopper, des Amours de Renaud et d'Armide, un épisode original, confidence déguisée d'une personnelle expérience sentimentale*[2].

Ajoutons[3] *des traductions de fragments grecs ou latins ; deux lettres, la* XXXIII^e^, *au duc de Lesdiguières (vers* 1644*), la* XXVI^e^, *à la Maréchale de ****[4] *(vers* 1651 *ou* 1652*),*

---

1. *Ce Conte prend place, dans les* Lettres *de M. de Plassac* (1648), *entre les* Lettres LXXXVI *et* LXXXVII. *La ressemblance est si grande, quelques variantes exceptées, que l'un ou l'autre des deux frères dut être le prêteur.*

2. V. Appendice III, I. ; *et les* Avantures (*etc.*).

3. *Le recueil de Conrart* 5132 (*Bibl. Arsenal*) *contient une* Historiette *anonyme, qui met en scène une Matrone, non d'Ephèse, mais de Poitou, dont la vertu, d'abord indignée, se convertit assez vite à l'éloquence étudiée d'un habile séducteur : « ... et ainsi cet homme,... comme Cesar autrefois estoit venu, avoit vû et avoit vaincu, vit sa Maistresse, la vint trouver, et la reduisit ».* (f^os^ 763-766).

4. *La Maréchale à qui sont adressées ces lettres badines n'est pas, à mon sens,* M^me^ *de Clerambault. La personne, ni les temps, ne conviendraient. On songerait plutôt à la Maréchale de Villeroy.*

qui laissent entrevoir des scènes de « débauche », l'une plus « honnête » que, probablement, ne le fut l'autre.

En ce temps-là, le Chevalier de Méré est honnête homme, comme tous ceux qui ne sont ni des reîtres, ni des moines, ni des régents ; ni des brutaux, des dévots, et des pédants ; ni des « buffles », ni des « sots », ni des « maçons ». Assurément, il « fait », peu à peu, son esprit ; plutôt, ses idées se font, en lui. Il ne les expose pas à la lumière de la réflexion ; il ne les distribue pas dans les casiers de sa pensée. Il n'a d'ambition que de plaire, et d'en choisir à propos les moyens variés et changeants.

PASCAL

En 1652, il est à Paris. Un jour d'avril, M^me^ de Lesdiguières se rend à l'invitation de la duchesse d'Aiguillon : un jeune savant doit présenter, et expliquer, une machine merveilleuse, puis, avec des vases et des pistons, faire des démonstrations et des expériences de Physique. Nous aimons à supposer que le Chevalier est dans l'assemblée. Ce jour-là, Blaise Pascal ne vit pas Méré. Mais Méré regarda Pascal[1]*. Ce n'est qu'un « grand mathématicien » : mais un physionomiste demeure occupé de cette parole saccadée, presque violente, de ce regard qui attaque, frappe, et attache.*

---

1. *La date de 1649 domine tout le chapitre où les* Mémoires *du P. Rapin associent Pascal à Méré, Mitton, Thévenot, dans la recherche « des esprits. » L'année du blocus de Paris ! La preuve est facile du désordre et des confusions de ces récits, pour ce qui concerne les premières relations de Pascal avec Roannez, et l'intervention du comte de Caravas, le fieffé hâbleur. Et il y a encore d'autres difficultés.*

L'année suivante, le carrosse du duc de Roannez les réunit[1]. *Ils se revoient, à Poitiers, à Fontenay-le-Comte, peut-être, où Méré présente à Barnabé Brisson, le Sénéchal, son ami Damien Mitton ; où Roannez loge dans le château du gouvernement, et, avec Brisson, entreprend le dessèchement des marais poitevins. Ils se revirent encore à Paris, en* 1655, « *trois mois* » *avant la composition de la première* Provinciale ; *quelquefois encore, peut-être, avant* 1658 *ou* 1659.

Voici, en présence, le génie sincère, et le bel esprit façonné. D'un côté, le « géomètre », mais aussi le constructeur de machines et d'appareils, l'observateur des faits et des phénomènes, déploie une raison passionnée à la recherche de la Vérité, — qui est ; et qu'on peut connaître, et qu'il faut connaître, et qu'il veut connaître. De l'autre, le spectateur « aux yeux de lynx », amuse son intelligence sceptique à butiner les mille aspects nuancés d'un petit monde — le « grand monde » — à part d'un univers dont le secret lui reste indifférent. Le contraste est plus profond, plus essentiel, qu'entre Balzac et Méré ! Il vaudrait mieux, sans doute, n'en rien dire, que de passer dès l'abord, faute d'espace et de temps, — ou d'autre faculté — à des conclusions sommaires. Je m'en tiendrai donc à des impressions et à des sentiments[2].

Je ne crois pas, et je ne vois vraiment pas, que Pascal ait eu besoin de Méré pour découvrir qu'avant, et afin, d'instruire ou de gouverner les hommes, de les convaincre et de les persuader, il fallait étudier leurs raisons de croire et d'agir, et

1. V. Discours de l'Esprit, où est le récit du Voyage en Poitou. *La date de* 1652 *me paraissant toujours inacceptable, celle de* 1653 *me semble, aujourd'hui, plus probable que celle de* 1651, *que j'ai autrefois proposée, et qui reste possible.*

2. *On sait que, le premier, M. Brunschvicg a définitivement introduit Méré dans l'Histoire de l'œuvre pascalienne* (Pensées et Opuscules, 1897) ; *avec une très-fine attention à peser et à doser, à définir et limiter, les traces et les conséquences.*

discerner les divers caractères des personnes. Au contraire, il me semble évident, et nécessaire, que Pascal ait trouvé en Méré le sujet d'expérience psychologique le plus déconcertant, d'abord, pour son diagnostic, le plus intolérable, ensuite, pour sa conscience, le plus excitant, enfin, pour sa volonté de vaincre.

Et je vois fort bien Pascal, dans le carrosse du duc de Roannez, sur le chemin du Poitou, avidement attentif aux propos de Méré, prenant des notes sur ses tablettes, recueillant des mots, des faits, des symptômes. Le don de Méré à Pascal, c'est sa personne même, qu'il expose ou prête à l'enquête d'un savant, pleinement maître de sa méthode expérimentale.

Je conçois encore que plus tard, décidé à « remuer » l'indifférence des sceptiques, des libertins, à les engager irrésistiblement dans la nécessité de croire[1]*, il ait vu, revu, cet adversaire que sa foi et sa charité veulent conquérir, sous les traits de Méré.*

Mais que la pensée de Pascal, que sa méthode, aient été confondues et bouleversées, puis reconstruites et renouvelées, par l'ascendant, ou l'influence, ou l'art[2]*, de Méré, je ne le vois pas. Il n'est pas moins géomètre : il ne donne, ni moins, ni plus, à la finesse. Que doit à l'esprit de Méré cet esprit où le spectacle de l'homme s'inscrit par antithèses et par antinomies, par contrastes et par renversements ; qui ne veut de synthèse que celle des contraires, des incompatibles et des*

---

1. *Ce serait compter trop strictement que de dire, d'après un mot du chanoine Bridieu, que Pascal entreprit l'Apologie contre « huit » esprits forts du Poitou. Mais il a clairement confié au P. Beurrier qu'il voulait s'en prendre aux athées et aux incrédules, qu'il les avait autrefois rencontrés, et qu'il savait comment il fallait leur parler, par où on pouvait les atteindre, les toucher.*

2. *Les* Notes *trouveront mainte occasion de confronter, à cet égard, les idées de Pascal et de Méré (par exemple,* Conversations, IV, *à la fin*). Cf. Vie *de Pascal, par M^me^ Perier ; « Il avait une éloquence naturelle... ; mais il avait ajouté à cela des règles dont on ne s'était pas encore avisé. »* (etc.)

incommensurables? Ce que Pascal doit à Méré, c'est le document-type. C'est beaucoup, sans doute, pour un savant et un penseur : mais rien de plus.

Mais que doit Méré à Pascal? Ne répondons pas trop vite. Assurément, dans sa position intellectuelle, Méré semble être resté invincible, inébranlable, à Pascal. Il est du moins décidé à demeurer, après l'avoir vu, le même qu'avant. Il refusera toujours de rien concéder ni devoir à ce géomètre, dont la science est, en elle-même, fallacieuse et inutile à la vie ; dont la méthode est « désagréable » et « lassante ». Il sera toujours préoccupé de garder sa hauteur et sa distance à l'égard de Pascal : au point que, assez content de lui-même pour affirmer que Louis de Montalte n'aurait « jamais rien sceu » sans lui, et « fit bien de le voir » avant d'écrire ses Lettres, *il n'en protestera pas moins que les* Provinciales *ne sont que des « rhapsodies ». Plutôt que de louer franchement une œuvre de l'élève, il préférera laisser entendre que le maître a échoué.*

Alors, pourquoi, à la même époque, le comparant à Goibaud du Bois, dit-il : « Monsieur Pascal avoit un plus grand fonds d'esprit : mais celuy-cy est un esprit plus propre pour le monde[1] *» ? Et pourquoi, dans le* Cinquième Discours *des* Œuvres Posthumes, *un épisode, qui ne semble pas avoir été remarqué, témoigne-t-il d'une admiration inavouée, d'un respect involontaire ou contraint, qui transparaît dans la désapprobation même? « Il avoit de grandes vertus ; mais il n'étoit ni prudent ni habile. » Quel hommage !*

C'est qu'à ce bel esprit, si même il en fait mystère, si même il se le cache à soi-même, s'est révélée la grandeur de l'esprit. C'est qu'il a entendu, pour la première fois, la parole où rayonne l'originalité vraie d'une âme profonde, pour qui il n'est de grand monde que celui qu'elle contemple, médite,

1. Propos, *R. H. L. oct.-déc.* 1923, p. 527.

conçoit, crée en elle-même ; et de qui l'essor secret embrasse l'infini.

Le penseur qui ne se communique que par la massive immobilité du livre, ce n'est plus qu'un auteur, sujet passif de l'esprit critique. Méré jamais n'avait vu vivre sous ses yeux, — et de quelle intensité, et avec quelle effervescence ! — la Pensée en action. « Il y a une vertu, a dit Châteaubriand, dans le regard d'un grand homme. » Qu'importe que Pascal ne l'ait pas persuadé de la science, persuadé de la Religion? Méré demeure tout occupé de Pascal lui-même.

« Remuer, chercher, inventer » : ce qu'il se redira maintenant, ce qu'il répétera, en 1674, à son écolier, qui donc le lui a révélé, par la seule présence? L'inquiétude intellectuelle ne serait-elle pas un meilleur signe, un présage plus sûr, d'excellence, que l'indolente ironie?

A Balzac, il jetait les décisions hâtives de ses sentiments et de ses intuitions. Alors, sans effort et sans dessein, il trouvait : mais quoi? De quoi garnir un cabinet de curiosités. Pourquoi se mettra-t-il en tête désormais de fixer un but à ses pas, qu'il promenait à travers le monde, comme dans les salles d'un musée? Pourquoi se détermine-t-il, se règle-t-il, à « inventer » un principe d'où se développe un art de bien vivre, et de faire bien? Depuis quand songe-t-il à donner un sens à la vie? C'est loin de Pascal, et contre lui peut-être, qu'il va chercher : mais sans Pascal, il n'eût pas cherché. La méthode, la doctrine de Pascal, ne l'ont pas convaincu ; Pascal l'a converti.

CONCLUSIONS

Balzac meurt en 1654 ; *M^me^ de Lesdiguières en* 1656 ; *et dès avant* 1658, *Pascal n'est plus qu'un souvenir, inou-*

bliable. Méré atteint la cinquantième année de sa vie, dépossédé, presque coup sur coup, de ses amitiés les plus hautes. La protection des Clérambault l'engage, sans l'enchaîner, à des habitudes calmes, lentes, à demi bourgeoises, qui ne peuvent que l'attacher davantage à ce qu'il a perdu. La maréchale passe presque toute sa vie dans les terres de son mari ou de sa famille ; elle ne parut à la Cour qu'en 1669, après quinze ans de mariage. L'ambition de Clérambault chemine par les voies confidentielles de la faveur, dans le silence des combinaisons. On ne voit guère Méré, jusqu'en 1661, que comme un passant, et qui ne tient pas à s'arrêter, ne cherche plus où se poser. A Fontainebleau, il va saluer la reine de Suède ; à Poitiers, il voit passer les nièces de Mazarin, au retour de Brouage, et la jeune Tonnay-Charente, désignée pour être fille d'honneur de la nouvelle reine de France, — et qui sera M^me^ de Montespan. Il semble qu'il tue le temps. Après la mort de son frère Jozias (1661), il est de plus en plus amené, et retenu, dans son « désert » de Baussay. C'est aux Œuvres de Méré, désormais, qu'il est réservé de le faire connaître. Et le lecteur jugera.

Il jugera aussi, en quelle mesure l'effet a rempli, ou trahi, notre intention. Nous avons souhaité, assurément, de le munir de ces renseignements qui dispensent le voyageur des incertitudes ou des méprises. Sans ces précautions, le visiteur des ruines énigmatiques, des demeures abandonnées, risque d'être déçu par la vaine clarté des pièces vides, dont les murs nus n'encadrent que le silence du passé. Au reste, nous n'avons pas à conduire sa visite.

Il n'est pas probable que le moraliste de l'Honnêteté redevienne « l'homme le plus à la mode », en un temps qui ne laisse guère de place au loisir, et où le loisir est détourné, par tant d'attraits, du calme et discret exercice de l'esprit.

On dira même qu'il n'est pas « d'actualité ». Mais le fut-il jamais ? On a dit justement qu'il écrivait pour une élite. Mais

cette élite même, il l'a bien plutôt rêvée et imaginée, qu'il ne l'a rencontrée et observée. Aussi bien, quel que fût son souhait, ou son regret, c'est bien une Morale qu'il a conçue, sinon construite : sentie, sinon conçue. Il ne l'a pas trouvée? Mais tout n'est pas perdu, de ce que sa recherche a recueilli : et nous ne parlons pas seulement de vues fines, de sentiments nuancés, de traits de mœurs passagères ou d'humanité permanente. Une égalité d'humeur est répandue dans son œuvre, un sens doux et libéral de la vie, dont pourrait bien, pour chacun, et à toute époque, se former une espèce de vertu, non pas mondaine, mais sociale. Se contrôler et se maîtriser ; savoir iuger, et vouloir tolérer ; se donner, à bon escient, sans s'abandonner à l'étourdie ; ne rien faire dont on ait à rougir devant soi-même : tout cela, pour Méré, n'est pas toute l'honnêteté. Mais plaindrons-nous la Société humaine où chacun aura, pour le moins, ces parties de l'honnête homme? Il se pourrait même qu'une élégance de Chevalier fût une vertu de citoyen.

CHARLES-H. BOUDHORS.

NOTICE SUR CETTE ÉDITION[1]

Pour la première fois, sont rassemblées les Œuvres Complètes *du Chevalier de Méré*[2] *:*

Les Conversations D. M. D. C. E. D. C. D. M. (1668-1669) *; — Le Discours* de la Justesse (1671) *; — les Discours :* Des Agrémens (1676), De l'Esprit (1677), De la Conversation (1677) ; — *Les* Avantures de Renaud et d'Armide (1678) ; — *les* Œuvres Posthumes (1700) ; — *les* Poésies (*insérées sous le nom de Méré dans divers* Recueils *poétiques*).

Les Lettres (1682) *peuvent constituer une seconde partie de cette réédition.*

L'abbé Nadal, dans la Préface *des* Œuvres Posthumes, *parle de « productions » de jeunesse. Aucune n'est discernable dans aucun recueil imprimé : Conrart en a pu recueillir quelqu'une, mais anonyme. Pour la plupart, nous avons dit, dans l'*Introduction, *notre opinion.*

Les bibliographes mentionnent : Maximes, Sentences et Réflexions morales et politiques, *Paris, Cavelier, ou Ducastin,* 1687. *L'édition de La Rochefoucauld* (*Collection des Grands Ecrivains*) *en a extrait plusieurs pensées.*

Pour écarter toute hésitation, il suffit de ce concours de preuves :

1° *Le* Privilége *est octroyé le* 10 *janvier* 1687 *: Méré est mort en* 1684 *; — au « chevalier Méré » : jamais ni lui ni ses héritiers n'eussent supporté cette déformation.*

---

1. V. *Brunet,* Manuel du Libraire ; — *La Beuralière,* Bibliographie Poitevine, *publiée par Alf. Richard,* 1908 ; — *R. Toinet, Les* Ecrivains Moralistes au XVII[e] siècle (*R. H. L. juill.-déc.* 1916, *avr.-juin* 1917, *avr.-juin et oct.-déc.* 1918).

2. *Aucune édition des* Œuvres Complètes *ne donne les* Avantures *ni les* poésies.

2° *Méré a toujours fait peu de cas du genre* maximes, *ou* sentences.

3° *Le système constant de l'auteur, c'est l'antithèse. C'est le moule où il modèle ses pensées. Rien ne répugne davantage à l'esprit de Méré ; rien n'est plus régulièrement absent de toute son œuvre.*

Notre méthode se conforme aux directives de la Collection, *pour l'établissement du texte. Nous avons dû, pour les* Notes, *être moins strictement fidèle au principe.*

I. Le texte. — *Méré a-t-il revu les éditions? A-t-il vu, d'abord? Nous n'en savons rien. Elles attestent successivement, et diversement, une négligence qui peut aller jusqu'à brouiller le sens. L'égalité d'incorrection n'a pris d'autre soin que de varier les fautes. Si Méré a revu, il revoyait mal. Nous partons donc de la dernière édition publiée en France du vivant de l'auteur : mais sans superstition.*

Nous maintiendrons l'orthographe ancienne, y compris l'accentuation : mais nous ne respecterons pas les caprices de la typographie[3].

Nous remplacerons, sans avertir, le texte de base, quand il s'agit de lapsus *incontestable :* J'appréhendre. — *Nous remplacerons, en avertissant, si l'erreur, incontestable, corrompt un mot entier, ou plus encore :* Sciences *prendra la place de* siennes, *qui passera aux* Notes : rugir, *de* rougir. — *Nous maintenons le texte, au contraire, toutes les fois qu'il n'est pas évidemment inintelligible, alors même que nous le corrigerions volontiers. En ce cas, nous proposons, dans les* Notes, *notre doute, ou notre conviction.*

3. *D'une édition à l'autre ; d'une page à l'autre de la même édition; d'une ligne à l'autre de la même page, on trouve :* mestier *et* mêtier ; je *et* ie ; voient *et* voiēt ; *(etc.).*

Pour la ponctuation, il nous a fallu prendre un parti. Les guillemets sont inconnus de Méré, — sauf dans les Œuvres Posthumes. *Nous les avons introduits, et complétés, parfois, par des* tirets. *Les points d'exclamation manquent presque partout. Nous les avons employés.*

*Il était plus malaisé de décider aussi vite, dans les nombreux cas où la ponctuation des éditeurs du XVII*e *siècle étonne, contrarie nos coutumes. Nous avons écarté tout esprit de système, ou, si l'on veut, de routine. Et notre respect des caprices, ou des habitudes, de l'auteur, ne cédera qu'à la nécessité d'éviter l'équivoque ou l'obscurité. Par exemple, une phrase se termine par un* point et virgule ; *et la suivante commence par une majuscule. Qu'il en soit ainsi! Le sens est clair. Bien des virgules nous semblent superflues ; nous en remplacerions d'autres par des signaux d'arrêt plus impératifs. Si le sens reste clair, pourquoi intervenir? Nous risquerions — et c'est là « le nœud de l'affaire » — de défigurer ou de travestir le caractère même du mouvement intérieur qui anime le style de l'auteur, et pousse ou suspend sa plume. Multipliée ou atténuée, cette ponctuation correspond aux détours, aux remous, aux soubresauts, d'un esprit.*

Nous n'avons donc corrigé que si cette ponctuation brouille le sens. Et nous avertissons, toutes les fois qu'une hésitation, même fugitive, est possible. Il peut, d'ailleurs, arriver qu'en maintenant le texte ancien, nous prenions, dans les Notes, *la liberté d'exprimer nos réserves, ou nos objections.*

II. Les Notes.

Elles présentent :

1° *Les conjectures et discussions de texte ; et les* variantes. *(Nous avons, de propos délibéré, laissé de côté tout ce qui n'est que défaillance ou incartade typographique.)*

2° *Les explications et commentaires.*

*Nous cherchons à éclairer l'*œuvre, *et l'*homme. *Les remarques sur le vocabulaire et la syntaxe, sont donc exclues,*

à moins qu'il ne soit indispensable de caractériser un terme, un tour, singuliers, uniquement ou spécialement adoptés par Méré.

A constater, en parfaite certitude, ce que l'auteur retient et tire de ses lectures et de ses entretiens lettrés, nous sommes bien assuré que nous n'avons pu deviner ou reconnaître toutes ses dettes. Il y aura des lacunes dans l'indication des sources, nous le craignons.

*Nous avons fait une grande place au manuscrit dont nous avons déjà extrait quelques renseignements dans l'*Introduction. *Méré y parle. S'il eût écrit ce cahier de sa propre main, nous devrions l'imprimer dans la série des* Œuvres, *entre le* Discours *de* la Justesse, *et celui des* Agréments. *Du moins mérite-t-il d'en être l'annexe, et le commentaire. On verra, pensons-nous, comment les* Discours *puisent dans les incidents, les expériences, les souvenirs, de la vie; comment ils les filtrent et les distillent en idées générales; comment, enfin, ils les parent, et les décolorent, en élégance châtiée, en puriste apprêt. Le mécanisme du travail apparaîtra. Des* Propos, *où l'homme se montre en négligé, jusqu'aux* Œuvres, *où il s'habille en auteur, on suit le passage — sinon le progrès — de l'atelier à la vitrine.*

APPENDICES DE L'INTRODUCTION

APPENDICE I

I. DOCUMENTS.

J'ai

1° trouvé : *Aux Archives Départementales de la Vienne, Série* C. 442 : *les Hommages, Aveux, Dénombrements, rendus au roi par les seigneurs de Baussay : Jozias Gombaud, sieur de Plassac* (1644) ; *Charles Gombaud, sgr de Méré et de Baussay* (1669) ; *Antoine Gombaud, chlr de Méré, seigneur de Baussay* (1683). *Je dois un souvenir de gratitude à la mémoire de M. Alfred Richard, Archiviste départemental de la Vienne, dont la science, l'attachement au passé de son Poitou, l'affable obligeance, ont orienté mes premiers pas en* 1910 ;

2° consulté : *A la Bibliothèque Nationale, les Fiches de M. de la Rochebilière ; le Cabinet des Titres ; les Portefeuilles de Vallant ; le fonds Dupuy ; les Mélanges Colbert ; les Recueils de Le Tellier ; — à l'Arsenal, les* Recueils *de Conrart, et les* Archives *de la Bastille ; — au Ministère des Affaires Etrangères, les dossiers* France, Poitou 1476 *et* 1697 ; *— au Ministère de la Guerre, les Archives Historiques ; — à la Chambre des Députés, le* ms. 340 ;

3° découvert : *Aux Archives départementales des Deux-Sèvres, une série de pièces, dont, seul, le dossier :* Rôles des tailles de la paroisse de Baussay à partir de 1640, *était signalé par l'*Inventaire *imprimé* (C. 35), *sans, d'ailleurs, avoir été mis à profit : autrement, on n'eût pas attendu si longtemps pour savoir la date — au moins approximative — de la mort de M. de Plassac.*

On m'excusera d'insister sur la chance qui m'a servi. Je suis arrivé en 1910 *aux Archives de Niort au moment où M. Séverin Canal venait de recevoir, de quelques notaires de la région, des dossiers de l'ancien temps, que son habile insistance avait obtenus.* Ils n'étaient encore, ni classés, ni cotés. *Je fus admis à les feuilleter, à les compulser, — le premier assurément.*

Les deux dossiers que j'ai, donc, ouverts et étudiés, proviennent : l'un, d'un notaire de Gascougnolles, successeur moderne de M^e Palustre,

contemporain de Méré ; — l'autre, d'une étude de Saint-Maixent, que dirigeait, à la même époque, Me Guilbard, le propre notaire des Gombaud.

C'est dans ces dossiers que j'ai trouvé la date exacte de la mort de M. de Plassac, des documents sur les services des frères Gombaud dans les armées du roi, des renseignements sur leurs rapports avec leurs fermiers, sur leurs différends et procès de famille, etc, et ce qui importe peut-être par-dessus tout — sur les séjours et les absences d'Antoine Gombaud, chevalier de Méré[1].

2. BIBLIOGRAPHIE.

I. Sainte-Beuve, *Portraits Littéraires,* Tome III ; — Sauzé (Comte de Brémond d'Ars) : *Le Chevalier de Méré, sa famille,* etc. Niort, 1869 ; — Revillout : *Le Chevalier de Méré,* 1887 (Mémoires de l'Académie de Montpellier, T. VIII) ; — Nourrisson : *Pascal physicien et philosophe,* 1888 ; — Gustave Lanson : *Choix de Lettres* du XVIIe siècle, 1890 ; — L. Brunschvicg : *Opuscules et Pensées de* Pascal, 1897 ; — *Œuvres* de Pascal (T. XIV, ex-III des Pensées, 1904 ; et T. III, 1908) ; — V. Giraud, *Pascal,* troisième édition, 1905 ; — F. Strowski, *Pascal et son temps,* T. II, 1908 ; — Ch.-H. Boudhors, *Pascal et Méré* (R. H. L., janv.-mars et avril-juin 1913) ; — S. Canal et Ch.-H. Boudhors : *Le Chevalier de Méré et sa famille,* dans *Le Pays d'Ouest,* 1914 ; — Mis de Roux : *Pascal en Poitou,* 1919 : — Chamaillard : *Le Chevalier de Méré,* 1921 ; — Ch.-H. Boudhors : *Divers Propos du Chevalier de Méré* en 1674-1675 : ms. 4556 Bibl. Mazarine, inédit ; (R. H. L., de janv.-mars 1922 à oct.-déc. 1925) ; — Viguié : *Le Chevalier de Méré ;* — et : *Pascal et les Mondains,* 1923 ; — Chamaillard : *Pascal mondain et amoureux,* 1923 ; — V. Giraud : *La Vie héroïque de Blaise Pascal,* s. d.

II. *On ne peut énumérer, mais on citera, dans l'occasion, et on doit hautement estimer, les nombreuses études des érudits d'Angoumois, de Poitou, et de Saintonge. Ce sont leurs recherches et découvertes qui, dans les* Bulletins *et les* Archives *des Sociétés Savantes, ont retrouvé Méré, ont construit, pièce à pièce, la vérité sur la famille, les parentés et les alliances, l'identité enfin, des Gombaud. Tout ce que nous savons là-dessus — à l'exception des documents dont il nous a fallu parler — est dû à MM. Audiat, A. de Brémond d'Ars (sous les pseudonymes alternés de Maltouche, mis de Rochave, Sauzé), Eutrope Jouan, Mondon ; —*

1. M. Béguin, Archiviste départemental des Deux-Sèvres, a l'obligeance, dont je le remercie, de m'indiquer le classement actuel : 1° *Série* E, notaires, Palustre ; 2° *Série* E, notaires, Guilbard. Dans chaque dossier, les années sont distinguées et séparées. (J'avais lu : *Palastre.*)

à MM. de la Bouralière, Alfred Richard ; — au Bulletin *de la Société des Archives Historiques de Saintonge et d'Aunis, aux* Archives Historiques *du Poitou, à la* Revue *de Saintonge, Aunis et Poitou.*

APPENDICE II

Les deux chevaliers de Méré.

Rendons à Brossin ce qui appartient à Brossin. Il y a chevalier et chevalier. Il y a des Ménechmes, qui s'appellent Méré. Puisque la confusion n'est pas encore dissipée, nous produirons les pièces dont, il y a quinze ans, nous avions signalé l'existence, défini le caractère, et mentionné la provenance[1].

I. *D'abord, le document-clef. C'est une lettre*[2], *adressée à « Monseiseigneur le Cardinal Mazarin », signée : Meré, sur le bord droit de laquelle on lit : « M. le chlier de Meré », tandis qu'au-dessus de la suscription est noté : « Le chevalier de Meré 1652. » Les événements dont elle traite se rattachent à la Fronde, à la guerre des Princes, et, plus particulièrement, à la rébellion du Lieutenant de Roi en Haut-Poitou, Chasteigner, marquis de La Roche-Pozay, seigneur de la Roche-Pozay. Il importe de savoir que ce fief, comme aussi la seigneurie de Méré-le-Gaullier, ressortit au gouvernement de Touraine, et non pas au Poitou, comme on serait tenté de le croire en concluant du département à la province.*

Monseigneur,

Sy iay esté assez malheureux pour navoir point ressu une responce que vostre eminance me faisoit à la lettre que le chevallier de Meré mon frere Luy presenta de ma part, jespere avoir plus de bonheur à celle sy par les suings que jauré que celle dont je ceré honoré me soit rendue avec plus de suite, je me perssüade, Monseigneur, que vostre eminance ce ressouviendra des protestations que je luy faisois de ma fidelitté pour le servisse du Roy et du zelle particullier à celuy de vostre eminance ; ce sont des santimants que mon debvoir et mon inclination produisent en mon asme et quy minspire à tout momants une passion extresme de les faire cognoistre ; mon procedé en doit servir en quelque façon de preuve, en vous disant, monseigneur, que sur les ordres que Msr. le marquis daulmontz gouverneur de toüraine a ressu du Roy pour sassurer de La roche

1. Ch. H. Boudhors, *Pascal et Méré* (R.H.L., janvier-mars et avril-juin 1913).
2. *Arch. Aff. Etr.*, ms. 1697 France, Poitou, 274, f^os^ 28-29.

pozay apartenante aux sr marquis du dit lieu, et ayant mis des soldats commandés par un homme peu considerable et peu consideré, lesquels ayants faits quelques insollances à des gentishommes voisins ils sen treuverent choquez et pour ce vanger predendoient leurs assembler pour les charger, surquoy le dit sieur daulmontz treuvant que cestoit faire iniure à sa perssonne et a l'authorité de sa charge estoit resollu de s'oposer à leurs dessains et mander sa compagnie de gensdarmes et tous ceux dont il pourvoit sasister pour cet efait ; les gentilshomes dun aultre costé s'assuroyent chacun de leurs amys et encore dune parthie de La noblesse de poictou quy cestoit desia engagée de ce ioindre à eux et ce declarer entieremant du party de monsieur le prince, et en fin cette ettincelle menassant La province dun general embrasemant et particullieremant dans La conionctüre presente des affaires ; monsieur le marquis dhervault Lieutenant de Roy dans La ditte province estant allé à la cour ie crü rendre quelque servisse aux Roy et le tesmoigner à vostre eminance, sy par mon entremise ie pouvois passifier cette affaire et dens cette resollution ie fust treuver monsieur daulmonts à quy ie representé Linportance de La chose et La prudence avec Laquelle il en debvoit üser où certeinemt il tesmoigna beaucoup de bonne vollonté aux servisse du roy, oültre Lengagement que sa charge luy donne. Ie parllé aussy aux gentilshommes intheresses et leurs dits touttes les raisons dont La nature ma rendu capable pour les faire tomber dens mon sens et enfin ieus assés de bon heur pour les perssüader de faire ce que ie souhaitté deux quy fut de voir monsieur daulmonts les assurant qu'ils en recepvroient touttes sortes de satisfactions et de sivillitez comme il mavoit donné parolle, ce quy fut excecutté ; et ce separerent fort satisfaits les uns des aultres en sorte que tout est demeuré calme comme auparavant. Les choses estant en cet estat et sens plus aulcune inportance, iay mieux aymé differer à les faire savoir à vre eminance par cette voye sure que de le hasarder par un aultre moings certeine ; sy le mal ust continüé et que iüsse vü ny pouvoir aporter de remede ie nusse point manqué de luy en donner advits par un courier expres ; ce que ie ne manqueré iamais de faire Lors que ie cogneitteré quelque chose quil ce fera dens La province contre le servisse du Roy ; et nay point encore de passion plus extresme que de tesmoigner à vostre eminance que touttes les ocasions quy ce presenteront pour son service particullier iy employeré avec ioye mon bien ma vie et mes amys en calitté de vre eminance

Monseigneur,
Le tres humble tres-obeissant et fidelle serviteur,
MERÉ.

Le chevalier écrivain signe, soit : Antoine Gombaud, soit : Le chevalier de Méré. Ses frères signent : Charles Gombaud, et : Jozias Gombaud. En outre, l'auteur de la lettre parle du Gouverneur de Touraine, le marquis d'Aumont, et de son Lieutenant, le marquis d'Ysoré d'Hervaut, et non du Gouverneur du Poitou, Artus Gouffier, duc de Roannez. C'est

vers la fin de Mai 1652 que d'Aumont reçut l'ordre de procéder à la démolition des défenses de La Roche-Pozay, après une erreur des bureaux du Ministère, qui avaient confondu, en la personne du marquis de La Roche-Pozay, le Lieutenant de Roi en Poitou, et le seigneur tourangeau, et, par suite, adressé à Roannez l'ordre de répression[1]. *C'est un Tourangeau, c'est César-Alexandre Brossin, seigneur de Méré-le-Gaullier ou Aliaux, de la Généralité de Tours (Election de Loches et de Chinon) qui écrit à Mazarin*[2]. « *Chef du nom et des armes de cette maison* », *il se recommande pourtant de son frère cadet, Georges Brossin, chevalier de Méré, que d'Hozier qualifie, tantôt :* « *premier chambellan de Monsieur, enseigne au régiment des Gardes, et capitaine de cavalerie dans le régiment de Mancini* », *tantôt :* « *cy devant chambellan de Monsieur, frere unique du Roy, de present capitaine aux gardes* ».

Cette clef est un passe-partout.

C'est évidemment à l'établissement de Georges Brossin que veille Mazarin, lorsque, le 21 septembre 1652, il écrit, de Bouillon, à Ondedei, d'intervenir de sa part auprès de M. de Guenegaud, pour qu'il expédie à « *di Meré* » *l'ordonnance de* « *chambellan* » *de M. le duc d'Anjou, frère de Louis XIV. — Le 8 février 1661, une concession de glacières* « *pour en tout temps faire vendre et débiter de la glace et neige à ceux qui en voudront achepter soit en gros ou en destail a raison de trois solz la livre* » *est accordée par le roi,* « *en tous les lieux et endroicts* » *de Paris, fauxbourgs et banlieues à* « *nre cher et bien amé le sieur chlier de Meré, enseigne des gardes de nre tres cher et bien amé cousin le Cardinal Mazarin* », *pour* « *les bons et fidèles services* » *qu'il a rendus et rend* « *journellement* ». *Ce chevalier n'est pas Antoine Gombaud ; c'est Georges Brossin.*

Ces services, la Correspondance *de Mazarin nous les fait entrevoir. En 1658 et 1659, le chevalier Brossin de Méré est le courrier du Cardinal. C'est lui qui porte, de sa part, mille louis d'or à Guitaut, le 10 août 1658 ; lui qui, le 14 août, est envoyé, de Calais, vers la reine-mère ; qui, le 21 et le 23, est revenu, porteur d'une lettre d'Anne d'Autriche, et de confitures* « *en fort bon estat*[4] » *; lui qui, en juillet 1659, fait la navette entre Paris et Mazarin qui s'achemine vers les Pyrénées*[5] *; qui escorte son maître jusqu'à la rive française de la Bidassoa, le 13 août*[6] *; lui enfin, que Maza-*

1. *Arch. Guerre*, 134, f° 409 ; et *Arch. Aff. Etr.* 1476, f° 347. Roannez certifie que « ledit lieu (de la Roche-Pozay) est en Touraine . La Creuse, à cette époque, sépare le Poitou de la Touraine.

2. Bibliothèque Nationale : Cabinet des Titres, Brossin : *Cabinet d'Hozier*, 68 ; *Dossiers Bleus*, 139. Cf. *Société Archéologique de Touraine*, Tome XXX (1882).

3. Bibl. Chambre des Deputés, ms. 340, Tome III, f°s 70-80. Je dois à l'obligeante indication de M. Albert Maire, l'auteur des précieuses *Bibliographies* des Œuvres de Pascal, d'avoir trouvé cet important document.

4. *Correspondance*, éd. Chéruel, Tomes V, p. 266 ; VIII, p. 584 et 769 ; IX, p. 23 et 30.

5. *Lettres* de Mazarin, 2 tomes en 1 vol., Amsterdam, Z. Chastelain ; Tome I, p. 40, 50-51, 85, 89.

6. Arsenal, *Recueils Conrart*, 5420 f°, p. 123 (*Lettre*, 14 août 1659).

rin mourant envoie au Premier Président Lamoignon pour l'assurer de son dévouement, et qui déclara que ce furent là, à peu près, les dernières paroles du Cardinal[1].

Exemplaire des attachés de cabinet? Oui, si le régiment des Gardes n'était qu'une milice de parade. Mais ses officiers ne montent pas à cheval seulement pour rapporter des confitures. Le 23 juillet 1664, le chevalier de Méré, « capitaine aux gardes », se distingue au combat de Gigeri, et y est blessé[2].

S'il est nécessaire d'ajouter des preuves de fait aux vraisemblances que M. Revillout a judicieusement fait valoir, ce n'est pas seulement parce qu'Antoine Gombaud, en 1664, avait cinquante-sept ans, qu'il faut renoncer à lui faire honneur de cette glorieuse blessure. C'est aussi parce que, le 8 août, il signait, à Baussay, un pacifique résiliement de ferme[3]. *C'est encore parce que deux lettres, l'une signée : Méré, et datée du 27 mars 1664 à Draguignan ; l'autre, signée : Brossin-Méré, de Fréjus, le 10 mai, adressées à Colbert, Surintendant des Finances, attestent la présence, sur les côtes de la Méditerranée, de l'officier qui s'apprête sans doute pour l'expédition d'Afrique, et, en attendant, a je ne sais quelle affaire au Parlement de Provence*[4].

On ne peut plus croire qu'Antoine Gombaud soit l'agent de Mazarin, le chambellan de Philippe d'Orléans, le combattant de Gigeri. Il n'a pu éblouir Pascal, ni de son crédit auprès de Mazarin, ni de ses titres, grades, et services militaires.

II. *D'autres confusions ne peuvent être dissipées par des documents aussi irréfutables, mais, à notre avis, ne doivent pas être maintenues.*

La Gazette de Tendre, *le journal de la société de M^lle^ de Scudéry, annonce, sans date, le prochain retour d'un chevalier « de grand esprit et de grand cœur » qui va revenir « à la fin de la campagne » ; à la marge, est désigné « le chevalier de Meré*[5] *».*

Il est certain que, vers 1670-1672, Méré a écrit à M^lle^ de Scudéry une lettre qu'il a publiée dans son Recueil de 1682. Il est certain qu'il a connu le Raincy, d'Elbène, et Conrart. Mais il n'est pas question de lui dans les Samedis *de Sapho ; il n'est pas sûr qu'il fréquentât ce milieu à l'époque de la* Gazette *et des* Chroniques, *qui ne vécurent guère. Enfin, c'est de l'automne de 1654 que date, croyons-nous, cette nouvelle de la* Gazette. *En même temps que du chevalier, elle parle du « jeune Tracy », et de sa belle conduite aux armées : c'est le « jeune Seigneur », fils du Lieutenant-Général Prouville, s^r^ de Tracy, dont Loret, le 8 août 1654, vante un exploit accompli au camp devant Arras,*

---

1. Aubery, *Histoire de Mazarin*, Tome IV, p. 392.

2. Arsenal, *Recueils Conrart* 5426 f°, p. 401 ; Bibliothèque Nationale, ms. fr. 4151 f^os^ 89-100, 101-115 ; *Gazette de France*, 14 novembre.

3. *Arch. D. S. Doss Pal.* Liasse 1662-1664.

4. Bibliothèque nationale, ms. Mélanges Colbert, 119 *bis*, f° 1165 ; et 120 *bis*, f° 683.

5. Arsenal, *Recueils Conrart*, 5414 f°, p. 147. Cf. Colombey: *La Gazette de Tendre* et les *Chroniques du Samedi*.

Le jeune Tracy-Prouville
Qui commande les étrangers
Et n'appréhende aucuns dangers.

Or le 10 juillet 1655, il annonce sa mort au champ d'honneur :

Hélas ! pour ce jeune Seigneur
Dont la vertu digne d'honneur
N'étoit de personne ignorée,
Sa mort n'est que trop assurée[1].

C'est, vraisemblablement, à la fin de l'été, à l'époque où les officiers nobles et les volontaires laissaient aux troupes la monotone et rude inaction des quartiers d'hiver, — et de l'été de 1654 — que la Gazette de Tendre *salue deux jeunes héros dont la vaillance et le crédit donnent les plus belles espérances. Ajoutons qu'Antoine Gombaud a quarante-six ans : qu'il n'est pas plus en humeur qu'en âge de servir, sans grade, alors que nul danger pressant de l'Etat n'impose de convoquer le ban et l'arrière-ban. Ajoutons qu'un « grand cœur », c'est le signe du courage et de la bravoure au milieu des périls ; qu'un « grand esprit », c'est la marque, non pas du génie littéraire ou de la pensée puissante, mais bien de l'aptitude et de l'ambition à méditer ou à servir les hauts intérêts de l'Etat. Remarquons en outre que la société de M^lle^ de Scudéry, après la défaite de la Fronde, s'incline devant l'autorité royale et ménage la Cour. Il reste à constater que le rédacteur de la* Gazette *s'appelle Pellisson, secrétaire du roi, jeune méridional très-décidé à se faire un nom, à s'assurer une situation ; et qu'il sait bien ce qu'il fait, en citant à l'ordre du jour de la compagnie de « Tendre » le brillant enseigne des Gardes, attaché depuis 1652, au moins, à la personne de Mazarin.*

*Depuis 1649, peut-être. Car c'est lui encore, ce Brossin favori des puissants, qu'il faut reconnaître dans l'*Historiette *que Tallemant consacre à Saint-Germain Beaupré. Se reportant à l'époque du « blocus de Paris », il dit : « Ce garçon faisait entrer les jeunes gens de la cour tous les jours à Paris. Meret, une fois, pour avoir mal contenté ses porteurs, fut en danger, car ils crièrent : « Au Mazarin! » Là encore, l'âge, à défaut d'autre raison, exclurait les quarante-et-un ans d'Antoine Gombaud. Mais il se rencontre, en outre, que le galant ami et précepteur de la duchesse de Lesdiguières était resté dans Paris, tandis qu'elle avait rejoint la cour à Saint-Germain*[2]. *Autre remarque. Georges Brossin n'est pas « chevalier » dès ses débuts : l'ordre de Saint-Michel lui a été décerné, je ne sais quand, mais pour ses services, je pense. Au contraire, dès qu'il paraît dans le monde, Antoine Gombaud se fait appeler — avec*

---

1. Loret, *Muze historique*, éd. Livet, Tome I, p. 527 et II, p. 70.

2. *Lettres*, 144, de Méré : « J'iray à Saint-Germain si vous n'en revenez dans deux ou trois jours » (pendant la trêve qui précéda la paix de Rueil) ; 137, de la duchesse : « Je vous commande... de m'écrire... de la sorte que vous m'écriviez quand j'étais à Saint-Germain. »

ou sans droit — « le chevalier de Méré ». Et c'est ainsi que Tallemant, plus jeune que lui de douze ans, le nomme, lorsqu'il parle de la visite qu'il fit à Balzac, en juillet 1650, en compagnie du comte de Palluau, futur maréchal de Clérambault[1]. *« Meret » — tout court, c'est le « Mazarin » Georges Brossin, familièrement nommé par un contemporain, par un compagnon de divertissements, et non pas Antoine Gombaud, frère du frondeur Plassac, et, sans être lui-même un militant, spectateur du moins sympathique à « l'opposition ».*

III. *De là vient que nous ne sommes pas disposé à reconnaître encore Antoine Gombaud dans ce « Méré » dont, d'après Tallemant, Ninon de Lanclos a eu un fils. Mais cela, c'est une autre histoire. Je crois pourtant que cette jeune personne, qui ne recherchait pas particulièrement les beaux-esprits, ou du moins savait « diversifier » sa collection d'expériences, n'avait aucune raison de dédaigner, sous prétexte qu'il ne serait pas plus tard un personnage historique, un jeune officier fringant et vaillant, attaché à la personne du Cardinal, au reste pourvu de finance, et bien placé pour obtenir de profitables concessions de glacières*[2]. *L'étonnement qui persiste en nous, c'est qu'un Méré se soit assez longtemps arrêté, ou ait été assez longtemps gardé, pour qu'on puisse — même quand on sait tout, comme Tallemant — donner son nom à un enfant de Ninon. Villarceaux, le seul qu'elle ait aimé, retenu, et regretté, est aussi le seul dont la paternité soit discernable avec le maximum de vraisemblance*[3].

---

1. « Quand le chevalier de Méré mena le maréchal de Clérembault voir Balzac à la campagne » (*Historiette* de Balzac). Cf. *Lettres* de Balzac (*Œuvres*, 1665, I *Liv.* XXVII, *Lettres* 35-37, 5 et 6 juillet) et *Entretiens* du même (1657, *Entretien* II). Cf. aussi Revillout, *op. cit.*

2. Nous n'oublions pas la lettre LXXXVIII, de Méré à Ninon (1670-1672) ; mais pas davantage la lettre LII, à M. de *** (à notre avis : à M. de Plassac, vers 1646), ni la lettre CXL, à M. *** (à notre avis : à Filleau de la Chaise, entre le 10 octobre et le 10 novembre 1657). Dans la première de ces deux lettres, il semble que Méré ne connaisse pas personnellement M^lle de Lanclos ; dans la seconde, il la voit avec une calme politesse et c'est d'Elbène qui la « gouverne » — au sens de ce temps. — Sur Ninon, *v.* Emile Magne, *Ninon de Lanclos*.

3. A titre de document, voici une des lettres tirées des *Mélanges Colbert* et signées : Meré. On ne doutera pas qu'Antoine Gombaud sache mieux sa langue. — Draguignan, le 27 mars [1664] : Monseigneur, La confiance que jay en vostre bonté par la maniere obligent don vous en navés uzé pour moy en toute rau contre me fet esperer que vous ne me denirez pas la tres humble priere que je vous fais da voir la bonté de crire en mafaveur catre ligne de vostre mein à mr le president daupede pour qu'il me rende toute la iustice quil poura dans laffeire que iay au parlement dax [*Aix*] ie ioindray sette obligasion monseigneur avec tout les autre que ie vouay [*vous ai*] en vous protestant que personne aumonde nest avec plus de passion de zelle ni de respesque que ie suis,—monseigneur—vostre tres hu—mble et tres—obeisant serviteur—Meré. (*Au dos* : Monseigneur Colbert surintendant des finance En cour.)

APPENDICE III.

I. LÉGENDES ET CONJECTURES SUR LA VIE SENTIMENTALE DE MÉRÉ.

L'œuvre de Méré atteste qu'il s'est intéressé à la femme. Pour mieux dire, son Honnête Homme ne se forme, ne s'étudie, ne « s'achève », que pour elle. Lui-même a goûté, en voluptueux, le plaisir studieux de l'observer. Mais aucune femme n'a pris possession de sa pensée. Il a, sans doute, conçu des espérances qu'elles ont déçues, ressenti des désirs qu'elles ont contentés : il a connu les victoires et les échecs, le bonheur et la souffrance. Mais sa vie intérieure n'en a retiré que des expériences utiles à l'instruire sans en recevoir ces secousses qui tantôt illuminent l'esprit, tantôt ruinent l'âme. Et c'est pourquoi nous n'avons pas compté la vie amoureuse de Méré parmi les influences diverses dont la résultante a pu agir sur sa nature même, déterminer ses dispositions propres.

Il n'est pas un pur esprit. Il a aimé, ou souhaité d'aimer. A lire ses Lettres, *on le tiendrait pour un perpétuel amoureux, qui serait un perpétuel inconstant. Mais ce ton de tendresse dont s'alanguit sa courtoisie caressante n'est qu'une attitude épistolaire. Pour n'être pas dupes, apprenons qu'il « est un mois à faire une lettre ».*

Je croirais volontiers qu'il espéra, une fois, dans sa jeunesse, se marier. Je crois plus assurément que beaucoup plus tard, à soixante-cinq ans, il y songea. Mais c'est d'amour que nous parlions. Laissons donc M^lle de la Douze (?), et laissons Madame Meugron. Nous renoncerons résolument à imaginer les «Amours de Françoise d'Aubigné et du Chevalier de Méré». Nous ne rechercherons pas si, sur ses terres de Baussay, il n'a pas joué quelque pastorale avec des « bergères ». Du moins s'en défend-il, lorsqu'il en est soupçonné par la jalousie, ou la malice, de ses amies parisiennes. Enfin, nous ne ferons pas difficulté, quelque raison que nous ayons d'en douter, d'accepter que Ninon ne lui ait pas été plus particulièrement cruelle qu'à tant d'autres.

Mais il y a une femme dont la vie agitée et l'âme tumultueuse, dont la

---

1. M^lle d'Aubigné est née en 1635. Méré a pu voir l'enfant à Paris, de 1641 à 1644. En 1645, elle part pour l'Amérique. (Méré n'est jamais allé aux Antilles.) Elle revient en 1647. Presque aussitôt, elle est mise aux Ursulines de Niort, puis de Paris (1648-1649). En 1650, elle rejoint à Niort son frère Charles, page de M^me de Neuillant. Au printemps de 1652, elle épouse Scarron. Elle n'a pu être «l'écolière » du Chevalier qu'au temps où la Cour était à Poitiers (Octobre 1651-février 1652). V. Revillout, *cit.* ; Boislisle : *Paul Scarron et Françoise d'Aubigné*, 1894 ; E. Magne, *Scarron et son milieu*, 1924 ; Ch. H. Boudhors, *Pascal et Méré*, R.H.L., 1913.

beauté et l'esprit, ont occupé le cœur de Méré, sans gouverner sa pensée : c'est Françoise de Barbezières, demoiselle de Chémerault, épouse, en 1644, *de Macé Bertrand de la Bazinière, Trésorier de l'Epargne*[1].

C'est en 1632 *que M*[lle] *de Chémerault parut, « fort jeune », à la Cour, pour être fille d'honneur. La Rochefoucauld, qui se lia d'amitié tendre et d'intérêt ambitieux avec elle et son amie, Marie de Hautefort, fait l'éloge de sa beauté brillante et de son esprit vif et railleur. En* 1639, *elle fut reléguée en Poitou*[2], *quand la maîtresse de Louis XIII fut chassée.*

Qu'espéra, ou rêva, Antoine Gombaud, quand il vit sa jeune cousine en si prompte et dangereuse faveur ? Les circonstances ne se prêtèrent pas à de charmants et utiles projets : de 1634 *à* 1637, *il fut loin de la Cour : il n'y revint que pour assister à la chûte. Celle qu'on appelait « la belle Gueuse » n'aurait pas voulu d'un Chevalier presque aussi gueux qu'elle-même. A défaut de la puissance, elle conquit la finance. Autorisée à reparaître à Paris, mais non à la Cour, elle se vengea de la Cour en épousant La Bazinière. Et c'est pour ce mariage que Méré la « hait », comme il le déclare, vers* 1646. *Mais il la hait, parce qu'il l'aime.*

Les Propos *de* 1674 *laissent entendre clairement qu'un jour vint où l'amour triompha. Une liaison s'établit, que secouent des orages. Le mari semble avoir montré autant de philosophie que de clairvoyance. Le conte épistolaire du ménage à trois est-il une imitation, embellie, d'une réalité ? Mais surtout, n'est-ce pas en souvenir de cet amour qui n'avait conclu à l'accord qu'après de longues hostilités, que Méré enchâssa, dans une traduction libre des « Avantures » de Renaud et d'Armide, un épisode qui ne doit rien au Tasse ?*

Cousine, amie, ennemie et plus qu'amie, M[me] *de la Bazinière n'est pas le « modèle des agrémens » : mais elle n'a rien à envier à Mme d'Anguitard, et aux deux duchesses : car seule et sans rivale, elle a fait ressentir à Méré toutes les « passions de l'amour ».*

2. QUELQUES RENSEIGNEMENTS SUR LA VIE DE MÉRÉ, DE 1660 A 1684.

Le 28 *octobre* 1661, *Plassac meurt. Charles et Antoine se partagent la seigneurie de Baussay. De plus en plus, Méré prolonge ses séjours en*

1. Dans une édition des *Lettres* de Méré, toutes les discussions, tous les éclaircissements seraient aussi justifiés que nécessaires, au sujet de ses relations féminines, de leur caractère, de leurs vicissitudes.

2. Il est avéré aujourd'hui qu'elle fut bien, pour Richelieu, une ennemie, et non une espionne à son service. Ainsi tombent les explications raffinées qu'on donnait de son exil. La correspondance secrète insérée dans le *Journal* de Richelieu, et qui renseigne le Cardinal sur la cabale de la Reine, que servait M[lle] de Chémerault, est de M[me] d'Amalby (ou : Amalvy) : M. le comte Begouen l'a prouvé (*Journal des Débats*, 7 avril 1926).

Poitou. On l'y voit en février 1662, *en août* 1664[1], *dans cet été où, à Poitiers, il s'engage envers Clérambault à travailler aux* Conversations. *Le* 8 *avril* 1663, *La Bazinière est arrêté ; il reste en prison jusqu'au* 24 *mai* 1667, *et est alors relégué à Limoges jusqu'à la fin de* 1668. *Méré travaille, à Baussay, jusqu'en* 1667, *ou* 1668.

Les Conversations *paraissent en* 1669. *De* 1668 *à l'été de* 1672, *Méré vit à Paris. Entre autres milieux où il fréquente — tels que Saint-Cloud — il faut remarquer une société d'ecclésiastiques et de gens de lettres, où il est considéré avec égards, comme un gentilhomme ami des auteurs*[2], *et compte pour un des « Pascalins ». Il voit Conrart, Ménage, Sorbière, Gallois, le directeur du* Journal des Savants, *Bourdelot ; et, bien entendu, Filleau de la Chaise, Goibaud du Bois. — Mais il reste à part de l'édition des* Pensées. — Discours de la Justesse, 1671.

La mort de Charles Gombaud, en 1672, *le rappelle à Baussay. Il y passe quatre ans de suite* (1673-1677). *C'est à cette période, — plus exactement, à l'hiver de* 1674-1675 — *qu'appartient le cahier des* Propos. *Méré revoit, ou élabore, les* Discours *des* Agrémens, *de l'*Esprit, *de la* Conversation (1676-1677).

Sa famille prend beaucoup de son temps. Son demi-frère, Charles Yongues, épouse, le 16 *janvier* 1673, *Charlotte du Plantis du Landreau, d'une maison très-catholique du Bas-Poitou : il a beau la tenir pour « une sotte », elle exerce sur lui une influence qui le rapproche d'une adhésion correcte aux lois de l'Eglise. Il est parrain du premier fils issu de cette union, le* 7 *janvier* 1676. *Des procès, qui datent de la mort de Plassac, entre les Gombaud et leur beau-frère, François de Cauvigny, sgr de Boutonvilliers, aboutissent à un règlement, le* 6 *avril* 1672, *un mois après la mort de M^me^ de Cauvigny, née Catherine Gombaud.* (V. *Sauzé*). *Méré a aussi affaire aux fils naturels de Jozias, que m'a fait découvrir le* Dossier Palustre, *aux Arch.* D^x^-S. — *En* 1674, *il s'emploie en faveur d'un ami, M. de Vieuxfourneaux, et lui-même se déplace, à l'occasion des opérations sur l'île de Bouin. Ses relations avec l'intendant nommé en octobre* 1673 *semblent être devenues assez vite plus familières, grâce à l'amitié des Marillac pour une veuve que Méré a rencontrée à Paris, dans la société des La Bazinière, Bitton et Ferrand, et qui s'appelle Madame Meugron*[3]. *Cette dame, dont le nom figure dans la* Lettre LXXXII, *à Mitton, se remaria en* 1678 *au plus tôt, non avec Méré. mais avec René Poisson, sgr du Mesnil, Lieutenant des Gardes du roi. C'est elle que, dans sa* Lettre LIII, *à M^me^ Ferrand, Méré appelle « Madame du Mesnis ».*

Il est à croire qu'il vint à Paris pour assister à la publication des Discours. *L'année suivante, il donna au public les* Avantures de

1. *Arch. D. S. Doss. Pal.*

2. Ce « petit monde » se présente dans le ms. n. acq. fr. 4333, révélé, étudié, par le P. Eugène Griselle.

3. Plusieurs lettres « à Mme *** » lui sont adressées.

Renaud et d'Armide. *Il était à Paris le 19 juin 1678 ; une transaction, — à la suite de nouveaux différends — est passée, ce jour-là, entre Cauvigny et lui.* (Doss. Pal., 7e Liasse, 1677-1679). *Mais, le 11 octobre, il est à Baussay, et règle ses comptes avec le dernier bâtard de M. de Plassac, René de Baussay, sieur des Chaumes.*

C'est alors qu'il s'occupe d'une édition nouvelle de ses Œuvres *dont les* Lettres *feront partie.*

Et puis il vieillit, et voit mourir, successivement, sa sœur célibataire, Anne, avant mai 1676 ; Jehanne Gombaud (entre 1676 et le 29 octobre 1678), femme d'Antoine Tizon, sr de la Bedaudière ; Madame de la Bazinière, en janvier 1679. C'est peut-être à Paris qu'il apprend la disgrâce de la Maréchale de Clérambault ; il semblerait, — à le lire — qu'il ait personnellement reçu l'ordre de rester — ou de retourner — à Baussay : mais je pense qu'il exagère.

La « Marquise » de Sevret, seule, veille sur ses dernières années. Elle n'en fait pas un dévot. Il n'est pas apôtre, ni militant ; même il voit et juge avec impatience les mesures de rigueur dont les protestants sont menacés, et atteints. Il s'affirme, toutefois, croyant[1].

En 1682, il publie, en deux Tomes, ses Lettres ; *on pourrait dire : ses* Mémoires, *ou ses* Confessions, *en désordre volontaire, par énigmatiques et précises allusions. En 1683, le 3 septembre, il rend son* Hommage *au Roi, — en retard de onze ans*[2] *; le 22 mai 1684, son* Aveu *et son* Dénombrement[3].

Il est mort le 29 décembre 1684[4].

---

1. Il est remarquable que, en 1683, on ait « commencé à presché (*sic*) en nostre nouveau temple basty à Baussay » ; sur l'initiative, sans doute, de Philippes Tagault, sieur de Villermat, dont le nom est pour la première fois inscrit sur le *Role des tailles* de la paroisse de Baussay, en 1682. Aujourd'hui, le village de Baussay est protestant.

2. Ou de sept, si la mort de sa sœur Anne l'oblige, comme héritier, à renouveler cette formalité, — qui rapporte au trésor public.

3. *Arch.* Vienne C. 442.

4. « En jouant au piquet avec sa nièce », écrivait, le 27 juin 1868, M. E. d'Auriac à M. de Brémond d'Ars (Sauzé, *cit.*). L'acte mortuaire démentirait cette tradition, si M. Chamaillard ne nous avertissait qu'en Poitou, on donne le titre de « nièce » à la femme d'un demi-frère.

LES CONVERSATIONS

D. M. D. C. E. D. C. D. M.

Preface[a]

Il y avoit long-temps que j'estois connu du Marescha de C[1]. comme on se connoist dans la foule, sans avoir rien de particulier avecque luy. Mais s'estant éloigné de la Cour à cause de son peu de santé, il fut environ six mois à P[trs], où d'abord il ne songeoit qu'à se remettre et à se divertir. J'estois en ce païs-la quand il y vint, et je ne cherchois qu'à passer les jours le plus doucement que je pourrois. Le Mareschal avoit l'esprit si agreable qu'on ne se lassoit point de l'entendre : Cela m'engageoit à le voir souvent, et je fus assez heureux pour avoir quelque part en son amitié.

Il apprit de la Cour que ses amis pensoient à luy pour un employ d'autant plus glorieux, que c'est principalement le merite qu'on y regarde. Et parce que l'on ne sçauroit apporter trop de soin pour s'acquitter dignement d'une affaire de cette consequence, il y songeoit souvent, et m'en parloit quelquefois sous divers prétextes. Ce n'est pas qu'il n'eust assez de confiance en moy pour me découvrir ses plus secrettes pensées ; mais comme il estoit encore incertain de ce qui en arriveroit, il n'eust pas esté bien aise que l'on se fust imaginé qu'il s'y estoit attendu, si

(a) Sauf exceptions motivées, on suit le texte de l'*éd.* 1671.

la chose n'eût pas réüssi. Je sçavois à peu prés son dessein, et mesme il s'en estoit apperceu. Il ne laissoit pas néantmoins de prendre quelque détour quand il m'en parloit : car le moindre voile est d'un grand secours pour les personnes modestes.

Il faisoit des refléxions sur les Conquerans, et me demandoit ce que j'en croyois, et par quelle voie ils estoient devenus de si grands hommes. Si c'estoit la naissance, ou l'éducation, ou l'une et l'autre tout ensemble, ou mesme si la fortune n'y avoit point contribué ? Il aimoit Alexandre, mais il admiroit Cesar ; et de deux hommes qui avoient gouverné de nos jours, et qu'il avoit fort connus, il estimoit la hauteur du premier, et l'adresse de l'autre[1].

Comme il s'entretenoit volontiers des personnes rares, il disoit aisément ce qu'il en jugeoit, et je remarquois par tous ses discours que le Roy tenoit la premiere place dans son esprit. Il estoit si charmé de ce Prince, qu'il n'en parloit jamais qu'avecque transport, et le seul souvenir de son air et de sa bonne mine luy donnoit de l'admiration. Il me disoit qu'il ne faloit que le voir pour l'aimer ; car on s'entretient de la sorte en particulier ; que c'estoit la plus heureuse naissance, et le meilleur cœur du monde : Que tout jeune qu'il estoit, il se connoissoit mieux que luy aux bonnes choses ; et que par un discernement naturel, il avoit de l'aversion pour l'honnesteté contrefaite ; et qu'il ne pouvoit souffrir les faux agrémens, ny la mauvaise raillerie. C'est bien là le moyen, ce me semble, de faire une Cour d'honnestes gens, et de voir naistre un beau siecle. Le Mareschal estoit un bon juge de tout ce que je viens de dire, et je connoissois à sa mine, et au ton de sa voix, qu'il estoit bien persuadé de ce qu'il disoit. Aussi, quelle apparence qu'il m'eust voulu déguiser ses sentimens pour en estre mieux à la Cour? On ne s'avise guére pour cela d'en faire accroire à des gens qui n'y vont point.

A force de considerer les Conquerans, et mesme les Héros ; de chercher et d'examiner ce qui peut faire un grand homme, ou plûtost ce qui peut achever un honneste homme, car c'estoit-là son dessein, il arrivoit que nous parlions de tout, et comme la parfaite honnesteté paroist à dire, et à faire[1], nous disions nos avis de l'un et de l'autre : et ce commerce dura jusqu'à son départ.

Aprés une certaine tendresse qu'inspire l'amitié quand on se separe, et mesme ensuite de tant de jours qui s'estoient écoulez agreablement, du moins à mon égard, il me conjura de repenser à nos entretiens, et me dit qu'il auroit bien envie d'en écrire quelque chose, mais que si de ma part j'y voulois aussi mettre la main, cela nous donneroit du plaisir à nostre premiere veüe. J'en fis cinq ou six Conversations ; et comme j'allois continüer, j'appris que son mal empiroit de jour en jour, et sçûs presque en mesme temps ce qui en estoit arrivé.

Du reste on voit bien dans le monde quelques personnes qui tâchent d'apprendre, et de se perfectionner par la lecture, mais la pluspart n'y cherchent que le plaisir, et je ne les en blâme point, je suis à peu prés de ce nombre. Je voudrois seulement que l'on fist justice à tout, et qu'on sçust discerner ce qui se peut en chaque matiere, et ce qu'on en doit esperer. Car il ne faut pas s'imaginer, que l'on puisse extremément plaire sur des sujets qui sentent l'instruction, quelque adresse qu'on pût avoir. En effet, discourir long temps du vrai et du faux, du bien et du mal ; c'est une sorte d'entretien qui agite l'esprit sans émouvoir le cœur ; et ce qui plaist ordinairement vient du contraire : il faut pour cela remuer le cœur, et laisser l'esprit tranquille, ou du moins ne le pas tourmenter. Et puis, quoy qu'on n'aime pas à estre trompé, on aime beaucoup moins à estre desabusé, et c'est peut-estre une des principales raisons pourquoy le monde en sçait encore si peu.

Quant au profit que l'on pourroit tirer de ces Entretiens, peu de gens croiront avoir besoin de ces choses-là, pour se rendre plus intelligens et plus habiles. Mais il est vrai que plus on a d'esprit plus on les aime, et qu'il ne faut que du bon sens pour les comprendre : Ce qu'on appelle estre sçavant n'y sert que bien peu. Il est encore vrai que le plus honneste homme en y faisant des refléxions deviendra sans doute plus honneste et de plus haut prix : et que la Dame la plus accomplie n'y sçauroit employer si peu de temps qu'elle n'en soit plus agréable, et par consequent plus aimée. Il est si aisé de s'éclaircir de cela, qu'il y auroit bien de l'imprudence à le dire à moins que d'en estre asseuré. J'éleve mon sujet d'un costé aprés l'avoir abaissé d'un autre, pour remarquer en tout le bien et le mal, car je ne pretends pas me loüer.

Enfin je ne me serois pas avisé d'écrire ces Conversations, si je n'avois crû faire plaisir à celuy dont je viens de parler. Car outre que je ne m'attache presque à rien, et que je ne songe guére à me produire[1], je connois assez les divers sentimens du monde pour ne m'y pas tromper. Le petit nombre, qui d'ordinaire est le meilleur, se trouve rarement le plus fort, et si je me fusse mêlé d'écrire c'eust esté sur d'autres sujets.

LES CONVERSATIONS
D. M. D. C. E. D. C. D. M.

Premiere Conversation

Le Mareschal de C. est ce qu'on appelle un galant homme, qui sçait parfaitement le monde. Il a passé sa vie à la Cour, ou à l'armée, et peu de gens ont eu plus que luy de cet esprit naturel, qui fait que l'on est habile, et agreable. Avec sa langue embarrassée[1], il ne laisse pas de s'expliquer de bonne grace. Il aime mieux parler qu'écouter, soit qu'il trouve rarement son compte aux choses qu'il entend dire, ou qu'il se plaise, comme on croit, à se faire admirer[2].

Il y a plus de deux ans qu'il est malade[3], et tant de Medecins qui l'ont vû ne l'ont pû guérir, non plus que les eaux de Bourbon. C'est une langueur dont son esprit ne se sent point ; il ne l'a jamais eu plus vif, ni plus net, ni mesme plus enjoüé. Il fut quelque temps avecque Madame la Mareschale à respirer, comme on dit, l'air natal. Mais il arrive peu qu'un Courtisan malade à la Cour se trouve mieux dans sa maison de campagne. Madame la Mareschale se mit en chemin pour retourner à Paris, et le Mareschal vint à P^trs^, où il a esté six ou sept mois.

En quelque lieu qu'il soit, il cherche à se divertir, et plus encore à donner de la joie. Et comme il n'y a point de si petit bien, qui ne vaille quelque chose entre les mains d'un habile homme; le Mareschal sçait si bien faire valoir les moindres occasions de plaisir, qu'il trouve par tout à s'occuper agréablement.

Un jour se sentant beaucoup mieux qu'il n'avoit accoûtumé, il pria quelques Dames de venir disner chez luy. Ce disné ne fut pas de ces festins, où le plus souvent on ne trouve rien à son goust, mais une chére délicate, et telle qu'on la pouvoit souhaiter. Les repas des Dames ne sont pas ordinairement fort longs, soit qu'elles n'aiment pas ces sortes d'excés, ou qu'elles se défient d'y pouvoir conserver je ne sçai quoy de modeste, qui fait naistre le respect. Si tost que l'on fut hors de table, tout le monde prit parti, les uns à joüer, les autres à regarder. Le Mareschal qui n'estoit que des Spectateurs, disoit à son ordinaire de ces choses qui réjoüissent. Mais comme le jeu occupe assez de soy-mesme, et que d'ailleurs ceux qui perdent ne goustent pas bien les bons mots, il n'en voulut pas trop dire, et craignant que l'occasion ne s'en presentast, car elle tente les plus retenus, il tira le Chevalier à part, et passant dans une autre[1] chambre ; « Vous jugez bien, luy dit-il, que je suis fort aise de vous voir ; mais je vous apprens que je m'en porte un peu mieux. Aussi pour dire le vrai, aprés avoir essayé tant de remedes pour me guérir d'un mal que le chagrin n'adouciroit pas, je n'ai plus à chercher que de la joie. »

Le Chevalier qui ne pensoit qu'à le divertir, luy demanda ce qu'il vouloit faire. « J'ai mieux aimé vous entretenir, rêpondit le Mareschal, que de joüer avec ces Dames. Nous discourons de certaines choses, qui ne s'apprennent point dans le commerce du monde. Je n'ai jamais rien tant souhaité que d'avoir un peu moins d'ignorance ; et

quand je vous tiens en particulier, il me semble que je m'en défais sans étude et sans instruction. Je mets bien avant dans mon cœur les moindres choses que vous me rapportez de Socrate, et j'espere qu'un de ces jours on m'entendra citer le divin Platon[1], à l'exemple d'une Dame qui a bien de l'esprit, et qui se plaist à parler de tout. »

« L'esprit est toûjours de bon commerce, dit le Chevalier, et mesme les femmes selon mon sens n'en sçauroient trop avoir ; mais la pluspart du monde n'approuve pas qu'elles soient si sçavantes, ou du moins que cela paroisse. Et ne seroit-ce point cette Dame qui vous avoit donné l'idée de celles que vous contrefaisiez l'autre jour si agréablement? Je n'ay jamais rien vû de mieux peint, ni de plus à mon gré. Sans mentir ce n'est pas assez que d'avoir de l'esprit, il faut estre encore extremément honneste homme pour estre plaisant de cet air-là[2]. »

« Je demeure d'accord, dit le Mareschal, que parmi les personnes qui jugent bien, on ne sçauroit estre trop honneste homme pour estre plaisant de la maniere qu'on le doit souhaiter. Mais parce que la pluspart des gens n'ont pas le sentiment délicat, il arrive souvent qu'ils sont touchez, et mesme charmez de certains roolles qu'on leur joüe ; mais les honnestes gens n'en sont pas volontiers les acteurs[3]. Vous comprenez bien qu'il se trouve assez de personnes qui donnent du plaisir, et que neanmoins cela ne fait pas qu'on les aime, ni qu'on s'intéresse en ce qui les regarde. Il me semble qu'on ne doit pas envier de pareils agrémens. Mais quand on plaist en honneste homme, on gagne assurément le cœur, et c'est de la sorte que je serois bien aise de plaire.

On ne sçauroit avoir trop d'esprit dans une conversation enjoüée ; il se faut pourtant bien garder de paroître toûjours prest à dire de bons mots[4], ou de jolies choses[5]. Je ne sçay quoy de libre ou d'aisé fait de bien meilleurs

effets. Je ne voudrois pas non plus estre trop reservé, ni tant chercher le petit nombre. Quand on est d'un certain merite, la maniere ouverte et commode a de grands charmes pour se faire aimer. Quelque avantage que l'on puisse avoir, il se faut plaire avec les gens si l'on veut leur estre agréable.

Je voi que de certaines plaisanteries qui ne laissent pas d'avoir cours, ne font guere d'honneur à ceux qui s'en servent : on s'en moque plûtost qu'on n'en rit ; ou l'on ne s'y connoist point. » — « On en rit, ajoûta le Chevalier, comme cette Reine d'Egypte rioit des bons mots, et des gentillesses d'Antoine. » — « Comment? reprit le Mareschal, de cet Antoine, un des Généraux de Cesar, et qui disputa long temps l'Empire avec Auguste? Mon Dieu, la jolie Egyptienne ! et qu'y trouvoit-elle à redire? »[1]

Comme le Chevalier luy eut fait entendre que c'estoit peut-estre quelque chose de grossier, et d'un homme toûjours armé ; « Je voi bien, reprit le Mareschal, qu'il y avoit dés ce temps-là, des precieuses, et je croyois que ce fust une invention de nos jours. » — « Vous n'approuvez donc pas, luy dit le Chevalier, que cette Princesse fust si difficile, et que pour estre bien reçû auprés d'elle, il falust tant d'adresse, et tant d'esprit? Je m'imagine pourtant que si quelqu'un avoit à le trouver mauvais, ce devroit estre aussi peu vous, que personne du monde ; et je croy qu'il vous seroit avantageux, qu'il y eust de ces Reines si délicates dans toutes les Cours où vous seriez. Il me semble aussi que cela seul devroit vous la faire aimer. Car si l'on dit les choses de mauvaise grace, ou que l'on se prenne mal à les faire, ne trouvez-vous pas qu'un peu de mépris ou d'aversion sied bien aux Dames, quand on ne fait que le[2] deviner ? ».

« Je suis de vostre avis, dit le Mareschal, mais une certaine délicatesse affectée de ne pouvoir souffrir que ce

qu'on est accoûtumé de voir, et de rejetter rigoureusement tout ce qui n'est pas riche, ou qui n'est plus à la mode, me paroist d'un petit esprit et d'un cœur mal fait. Et pour en revenir à cette Reine si difficile, n'y a-t-il pas de l'injustice de vouloir qu'un homme nay dans les armes n'ait rien de soldat, que quand il void les ennemis ? Comment peut-on avoir passé sa vie à l'armée, et que cela ne se sente point? »

« La guerre, luy répondit le Chevalier, est le plus beau mêtier du monde, il en faut demeurer d'accord ; mais à le bien prendre, un honneste homme n'a point de mestier[1]. Quoy qu'il sçache parfaitement une chose, et que mesme il soit obligé d'y passer sa vie, il me semble que sa maniere d'agir, ni son entretien, ne le font point remarquer ; l'étenduë de son esprit le dépaïse[2], et luy découvre en toute rencontre ce qui luy convient. »

« Que vous me donnez une belle idée[3] ! s'écria le Mareschal, et que j'ay de plaisir à me représenter nostre jeune Prince avec cette sorte d'esprit ! Nous ne sçaurions prendre un plus noble sujet pour nous entretenir ; et vous sçavez aussi qu'il se passe peu de jours que je ne vous en parle. Je me souviens où nous en estions lors qu'on nous interrompit. Je vous avois demandé si vous ne seriez pas d'avis qu'il apprist la langue des anciens Romains : cette langue de tant d'honnêtes gens, et d'un si grand nombre d'Empereurs. »

« Outre qu'elle est belle d'elle-mesme, répondit le Chevalier, on tire encore un grand avantage de la sçavoir, pour les bonnes choses que l'on y void, et dans leur naturel. Vous jugez bien que lorsqu'on parle, il vient toûjours de l'esprit et du sentiment je ne sçay quoy de naïf qui s'attache aux paroles, et quelque adresse qu'on ait à le mettre dans une autre langue, ce n'est plus tout-à-fait cela. Je trouve aussi que l'art dont on use à la montrer, donne quelque lumiere pour toutes les autres, et qu'on en parle mieux

la sienne ou du moins plus seurement[1]. D'ailleurs comme c'est aujourd'huy la plus connuë, et la plus universelle, le Prince seroit bien aise, et mesme s'il devenoit un jour l'arbitre du monde, de pouvoir entendre, ce que tant de nations auroient à luy dire, et de s'expliquer sans interprete. »

« Est-ce une affaire bien aisée ? dit le Mareschal; s'y peut-on rendre habile en peu de temps ? » — « Le plus necessaire d'une langue, répondit le Chevalier, ne coûte guere, et c'est toûjours beaucoup quand on le sçait. Mais les délicatesses qui dépendent fort de celuy qui la montre, et des personnes qu'on entend parler, sont plus difficiles. Vous comprenez bien ce que c'est en toutes les choses que de donner la derniére main.

Ce seroit mon sentiment, continua le Chevalier, que les heures de cette premiere enfance fussent partagées, de peur de l'accabler, ou de le dégoûter de ce qu'on voudroit qu'il sçeust, et qu'on luy fist commencer pour l'adresse du corps de petits exercices[2], que son âge et ses forces pourroient soûtenir : il en seroit mieux fait et plus sain. Il faudroit donc diversifier ses occupations, et mesme ses divertissemens, comme on le jugeroit à propos, et je croi qu'il seroit bon que le temps ne fust pas trop reglé. Car le plaisir mesme qui se presente toûjours d'un ordre si égal, lasse aisément, et devient comme une corvée.

Je m'imagine qu'en cet âge si tendre, où l'on imprime ce qu'on veut, mais ensuite on ne l'efface pas de mesme, on devroit songer à faire en sorte que les personnes qui l'approchent, fussent de celles qui portent bon-heur en tout, et dont le procedé ni la veuë n'accoûtume à rien qu'il faille oublier. Je voudrois qu'on eust ces égards jusques dans le choix qu'on fera des Maîtres qui luy viendront montrer les moindres choses. On ne manqueroit pas de dire que c'est une idée : Mais je suis assuré

que pour toutes sortes d'exercices, tant du corps que de l'esprit, il seroit à souhaiter que ceux qui s'en acquittent le plus noblement, ou qui s'y connoissent le mieux, luy donnassent je ne sçay quoy que n'ont point la pluspart des maîtres, et que dans quelque temps M. D. T. et mesme M. L. P.[1] l'entretinssent de la guerre et le missent sur les voyes des Conquerans. Car je suis persuadé que de quelque naissance qu'on pût estre, on se devroit tenir bien honoré d'avoir contribué quelque chose à un ouvrage de cette consequence, et que tout ce qu'apprendra le jeune Prince, ne sçauroit venir de trop bon lieu.

On dit que Cesar à force de combattre et de courre partout, d'Europe en Asie, et de là en Afrique, avoit perdu la pluspart de ses vieux soldats, et qu'il en dressoit de nouveaux à tenir le bouclier, et à se servir de l'épée ou du javelot[2]. Croyez-vous qu'en apprenant cela d'un tel Maître, l'instruction ne s'étendist pas plus loin, et mesme sans y penser ? »

« Ce qu'on dit des belles personnes, répondit le Mareschal, que tout leur sied bien, se peut dire avec plus de raison des honnestes gens, et j'eusse bien voulu voir ce Maître du monde faire le Maître d'armes. Tout ce que j'eusse observé d'un si grand homme, m'eût appris quelque chose dont j'eusse esté bien aise de me souvenir. Et ce que vous disiez tout-à-l'heure, est fort vray ; qu'il y a des gens qu'on ne sçauroit assez pratiquer. Il est certain que si on les voit souvent pour quelque sujet que ce puisse estre, outre le progrez qu'on fait auprés d'eux, on se met encore en bonne odeur ; comme on se parfume sans y prendre garde en se promenant parmi les jasmins et les orangers.[3] »

« On ne peut rien s'imaginer de plus fleuri, dit le Chevalier, et sans mentir vous avez une grande justesse à parler. »

« Je sens bien, repliqua le Mareschal, quand je m'égaye, et je me suis douté que cela vous surprendroit.

« Vous ne m'avez surpris, dit le Chevalier, que pour me donner de la joye ; une chose bien pensée veut estre bien dite, et je ne voi rien de plus agreable. »

« Je suis pourtant l'homme du monde, reprit le Mareschal, qui cherche aussi peu ces maniéres si fleuries. Je n'aime pas non plus toutes ces sortes de justesse ; celle du sens me plaist toûjours, mais celle des paroles me paroist affectée, et si je souhaitois d'étre éloquent, ce seroit du cœur et de l'esprit. On s'explique assez quand on a quelque chose à dire. »

« On parle tant qu'on veut, dit le Chevalier, de ce qui regarde le commerce du monde, on ne trouve que trop de gens qui sçavent ce langage. Mais pour de certaines choses qui sont moins en veuë, et que l'on ne conçoit pas si aisément, on a quelquefois bien de la peine à les dire comme on voudroit. Il est vrai que c'est estre éloquent que de les penser[1], de quelque maniére qu'on les fasse entendre. Ceux qui pensent bien, ne sont jamais trop longs, ny trop étendus ; ils ne cherchent les mots que pour exprimer leurs pensées, et les autres songent plus à parler qu'à s'expliquer[2].

Pour ce qui est des justesses, j'en trouve de deux sortes, qui font toûjours de bons effets. L'une consiste à voir les choses comme elles sont, et sans les confondre : pour peu que l'on y manque en parlant, et mesme en agissant, cela se connoist ; elle dépend de l'esprit et de l'intelligence.

L'autre justesse paroist à juger de la bien-seance, et à connoître en de certaines mesures jusqu'où l'on doit aller, et quand il se faut arrester. Celle-ci qui vient principalement du goust, et du sentiment, me semble plus douteuse, et plus difficile.

La justesse des paroles ne laisse pas de plaire quand

elle est sans affectation, et que l'on ne fait joüer les mots que bien rarement. Mais je vous puis assurer que l'on ne sçauroit trop avoir une certaine justesse de langage, qui consiste à se servir des meilleures façons de parler, pour mettre sa pensée dans l'esprit des gens comme on veut qu'elle y soit, ni plus ni moins.

Ces justesses sont toûjours bien receuës, pourveu que l'on n'y soit ni severe ni rigoureux pour les autres, et que l'on se souvienne de cette Dame Romaine[1], devant laquelle il ne faloit pas broncher ; car comme elle pressoit un galant homme, qui s'estoit embarrassé; il luy dit qu'elle avoit raison, mais qu'elle estoit bien incommode d'oster le plaisir de la négligence. »

« On est aujourd'huy bien plus civil avecque les Dames, dit le Mareschal, qu'on ne l'estoit de ce temps-là, et ce qu'elles disent n'embarrasse point les gens du monde. Elles peuvent tout hazarder, et particulierement lors qu'elles sont belles. Mais un honneste homme, de quelque merite qu'il soit, ne doit pas avoir tant de confiance ; mesme plus il excelle, plus il doit prendre garde, à ne point apporter de contrainte, et à se rendre commode. Car naturellement on craint les Maistres.

J'aime bien les gens qui témoignent toûjours de l'esprit sans choquer personne, et je hai cruellement ceux qui n'en ont que pour déplaire. On fait bien d'éviter le commerce de ceux-ci le plus qu'on peut, à cause que cela procede d'un naturel orgueilleux et malin, qui se répand sur tout ce qu'ils font. Il y en a d'autres, qui sont plus étourdis que méchans, et qui pour dire de bons mots mettent tout le monde en jeu, sans penser aux conséquences. Quel avantage peut-on tirer d'avoir de l'esprit, quand on ne sçait pas s'en servir à se faire aimer? On se peut éloigner si les choses ne vont pas comme on veut ; mais quand on se montre, il faut faire en sorte que les personnes qu'on void

en soient bien-aises, quand mesme on ne les aimeroit pas. Car celuy qui croit se vanger en déplaisant, se fait plus de mal, qu'il n'en fait aux autres.

J'en connois aussi qui sont chagrins et desagreables par un principe d'envie : c'est le defaut qui me choque le plus, et qui marque autant la bassesse du cœur, et mesme la petitesse de l'esprit[1]. Car si l'on connoist bien ce que c'est que la vie et la fortune, on panche plus à plaindre ceux que le monde croit heureux, qu'à les envier. J'ay vû des gens obscurs, et d'un merite assez mediocre, qui vouloient aller du pair avec les premiers hommes du temps, et qui n'en pouvoient souffrir la réputation.

Il y en a d'autres qui veulent bien plaire et se faire aimer, mais ni l'honneur ni la verité, ni le bien de ceux qui les écoutent, ne leur font jamais rien dire s'ils n'y trouvent leur compte et de droit fil. Ce parti n'est pas le meilleur, et je voi que le monde n'ayme pas qu'on ne pense qu'à soy-mesme, et qu'il sçait toûjours bon gré à ceux qui tâchent de faire valoir les personnes qui le meritent. »

« Monsieur le Mareschal, dit le Chevalier, vous avez une adresse merveilleuse : Il n'estoit question que des justesses de langage, ou de quelque chose d'approchant ; neantmoins par une pente douce, et presque insensible, vous estes venu dans le commerce du monde, et vous avez dépeint les gens qui se servent mal de leur esprit, et qui ne parlent que pour leur interest : cela fait bien voir que vous avez observé la Cour, et que vous en voulez aux mauvaises mœurs.

J'ajoûterai seulement à ce que vous venez de dire, que quand on parle, quelque but qu'on puisse avoir, il faut bien que celuy de plaire l'accompagne, mais il ne faut pas que ce soit la seule et la derniere fin. Toute la nature ne tend qu'aux choses necessaires. Il n'y a rien au plus

beau corps du monde qui ne serve à la vie, ou au mouvement. La bonne chere se fonde sur le besoin de boire et de manger. Il se faut loger, et de là vient qu'on aime les belles maisons. Car d'abord on ne cherche les choses que parce qu'on ne s'en peut passer, et l'on veut le plaisir de surcroist, pour user de ce mot, et comme un present qui rejoüit, mais qu'on n'avoit pas attendu[1]. »

« J'approuve extremément que l'on s'explique à quelque prix que ce soit, dit le Mareschal, et je vous comprens fort bien. Je croi que le meilleur moyen pour se rendre habile et sçavant, n'est pas d'étudier beaucoup, mais de s'entretenir souvent de ces choses qui ouvrent l'esprit. Il seroit bon, si je ne me trompe, d'y accoûtumer le jeune Prince, et de luy donner quelques gens qui pûssent l'instruire de la sorte. Pour ce qui est des Dames que l'on met auprés de luy, je ne voi pas qu'il faille apporter tant de soin à les choisir, et je vous avoüe que je n'aurois égard qu'aux plus enjouées pour le tenir plus guai. Car si vous en exceptez un fort petit nombre, les plus habiles me paroissent de petit sens, quoi que d'ailleurs elles plaisent. Vous jugez bien que de certains agrémens du visage, et de la taille, ne tirent point à consequence pour ceux de l'esprit : les gens qui sçavent separer les uns d'avecque les autres ne s'y trompent guere. »

« On ne veut pas que les femmes soient habiles, dit le Chevalier, et je ne sçai pourquoi ; si ce n'est peut-estre à cause qu'on les loüe assez d'ailleurs, et qu'elles sont belles. Car le monde se plaist à retrancher d'un costé ce qu'il ne peut refuser de l'autre, et s'il est contraint d'avoüer qu'un homme est fort brave, il ne sera pas d'accord que ce soit un fort honneste homme, quand il seroit encore plus honneste que brave. Il me semble que cela n'est pas si rare de voir des Dames de bon sens, et je leur trouve une délicatesse d'esprit qui n'est pas si commune aux

hommes. J'ai mesme pris garde en beaucoup de lieux, et parmi toute sorte de conditions, qu'ordinairement les hommes n'ont pas tant de grace à ce qu'ils font que les femmes, et qu'elles se connoissent plus finement qu'eux à bien faire les choses ; soit que l'avantage de plaire leur soit plus naturel, ou que sentant que c'est-là leur fort, elles s'en fassent dés leur enfance comme un métier. Deux ou trois ont commencé, si je ne me trompe, à desabuser la Cour de la fausse galanterie, et s'il n'y avoit ni gloire ni plaisir à se mettre bien auprés d'elles, on ne chercheroit pas tant de détours pour se rendre agreable. Aussi n'est-on jamais tout-à-fait honneste homme, ou du moins galant homme, que les Dames ne s'en soient mêlées. »

« Que je vous suis obligé, dit le Mareschal, de mettre de la difference entre l'honneste homme, et le galant homme ! On les confond aisément. » — « Il me semble, dit le Chevalier, qu'un galant homme est plus de tout dans la vie ordinaire, et qu'on trouve en luy de certains agrémens, qu'un honnête homme n'a pas toûjours ; mais un honneste homme en a de bien profonds, quoi qu'il s'empresse moins dans le monde. »

« Il y a bien à dire de l'un à l'autre, reprit le Mareschal ; cette qualité de galant homme, qui plaist dans les jeunes gens, passe comme une fleur, ou comme un songe, et j'ay vû de ces galans hommes devenir le rebut et le mépris de ceux mesme qui les avoient admirez. Mais si l'on aime quelqu'un à cause qu'il est honneste homme, on l'aime toûjours, et de ce costé-là le temps n'a point de prise sur luy. »

« Je m'imagine, dit le Chevalier, que lors qu'on estimoit tant ces galans hommes, tout le monde n'en estoit pourtant pas ébloui, et qu'il y avoit toûjours quelqu'un, ou quelqu'une qui sentoit bien que ce n'étoit qu'une fausse galanterie, et je ne sçai quoi de brillant, qui peut sur-

prendre[1]. Mais la vraie galanterie parmi les personnes qui s'y connoissent, est toûjours bien receuë : Elle ne dépend que fort peu des avantages du corps ; il arrive mesme souvent qu'un homme contrefait a meilleure grace qu'un autre qui semble fait à peindre. Car ce n'est pas assez d'avoir de si beaux dehors pour estre agréable, le plus important consiste à donner l'ordre dans sa teste et dans son cœur. Aussi n'est-on jamais galant homme sans avoir un bon cœur, et bien de l'esprit.

Cette vraie galanterie se remarque en cela principalement, qu'elle sçait donner une veuë agréable à des choses fâcheuses. Car bien souvent ce qui nous choque le plus, ne nous seroit pas difficile à souffrir si nous le regardions du bon costé. Je me souviens que deux amis alloient chez une Dame, et que le plus mal receu s'imagina que pour gagner ses bonnes graces il n'avoit qu'à détruire son ami. L'autre qui s'en apperçut, au lieu de s'emporter, ou du moins de se plaindre ; « Je voiois bien, luy dit-il, que vous m'aimiez ; mais je ne sçavois pas que vous me crûssiez assez honneste homme pour estre bien avec une Dame de ce merite, et qui se connoist en gens. Cette pensée m'est si avantageuse qu'elle ne sçauroit nuire à nostre amitié. »

« Cela me semble tout-à-fait galant, dit le Mareschal, et je ne sçai si ce qu'on m'a rapporté d'une grande Princesse, ne seroit point à peu prés d'un mesme esprit. On l'avertit qu'un fort honneste homme, mais un peu bizarre, trouvoit à redire à sa conduite. « Nous n'avons, dit-elle, que trop de gens qui nous flatent ; ce que vous m'apprenez de ce Gentil-homme, est plûtost un avis qu'une médisance, il ne tient pas à luy que je ne vaille un peu mieux, et je luy en suis obligée. »

« Il ne se pouvoit rien trouver de plus juste, dit le Chevalier, et cela me fait mieux entendre à moy-mesme ce

que je pensois. Il faloit sans doute que cette Princesse ne fust pas une personne ordinaire. Mon Dieu ! que l'on seroit heureux, si tant de choses qui se passent dans le monde estoient prises de ce sens-là ! Je m'imagine, continua le Chevalier, qu'un galant homme n'est autre chose qu'un honneste homme un peu plus brillant ou plus enjoüé qu'à son ordinaire, et qui sçait faire ensorte que tout luy sied bien. A tout hazard on tire un grand avantage de pouvoir estre l'un et l'autre comme on le juge à propos, et j'ay vû d'honnestes gens bien empêchez avec des Dames, et qui ne sçavoient par où s'insinüer dans leur conversation, quoy qu'ils eussent à leur dire des choses de bon sens. »

« De bon sens ? s'écria le Mareschal ; et qui se peut mettre dans la teste de l'employer si à contre-temps ? Les Dames ne sont jamais si prudes ni si sévéres, que de faire cas du bon sens en pareille rencontre. Mais elles veulent cét abord galant que vous sçavez, les maniéres délicates, la conversation brillante, et enjoüée ; une complaisance agréable, et tant soit peu flateuse ; ce je ne sçai quoi de piquant, et cette adresse de les mettre en jeu sans les embarrasser ; ce procedé du grand monde qui se répand sur tout, ce procedé hardi et modeste, qui n'a rien de bas ni de malin, rien qui ne sente l'honnesteté.

Celuy qui sçait bien s'acquitter de tout cela, peut beaucoup ce me semble auprés des Dames ; et c'est le plus seur moyen de leur plaire ; mais c'est aussi le plus à craindre, à moins que d'en user adroitement, et de bonne grace. Car il se faut souvenir que plus ces sortes de choses sont agreables lors qu'on les fait bien, plus elles dégoûtent, si l'on s'en acquitte mal. »

« On pourroit ajoûter à cela, dit le Chevalier, que peu de gens sont nez à cette façon de vivre si brillante ; et quand on y réüssiroit en perfection, la plus part des femmes ne

s'y plaisent pas trop ; du moins on se peut assurer que tant d'éclat et d'empressement les lasseroit à la longue. Je voi que celles qui ont le plus d'esprit, aiment beaucoup mieux je ne sçai quoi de plus retenu. Et pour l'ordinaire on débute malheureusement auprés d'elles; par ce que l'on ne songe pas qu'elles se gagnent par les voies que nous sommes gagnez, et qu'elles se perdent de mesme. On leur jette son cœur à la teste, et d'abord on leur en dit plus que la vrai-semblance ne leur permet d'en croire, et bien souvent plus qu'elles n'en veulent. On ne leur donne pas le loisir de pouvoir souhaiter qu'on les aime[1], et de goûter une certaine douceur qui ne se trouve que dans le progrez de l'amour. Il faut long-temps joüir de ce plaisir-là pour aimer toûjours[2]; car on ne se plaist guere à recevoir ce qu'on n'a pas beaucoup desiré, et quand on l'a de la sorte, on s'accoûtume à le negliger, et d'ordinaire on n'en revient plus. Mais ne vous mettez pas en peine de Dames pour le jeune Prince, elles viendront assez quand il en sera temps. »

Comme ils parloient encore, on leur vint dire qu'il y avoit un coup en dispute entre ces Dames qui joüoient, comme j'ay dit, dans une autre chambre, et qu'elles les prioient de les juger. « Cela ne pouvoit arriver plus à propos, dit le Mareschal, et bien nous prend de nous estre mis si à point nommé sur le chapitre des Dames. Car si nous voulons que pas une de celles-ci ne gronde, nous avons besoin de tout pour les juger. Faisons l'honneur de la maison, et nous en tenons là pour aujourd'huy. A demain, je vous attens, et je donneray ordre que nous soions en repos. »

Fin de la Premiere Conversation

Seconde Conversation

Ceux qui sont à la Cour font plus d'amis et de connoissances, que ceux qui vivent dans la solitude. Mais de ce nombre d'amis, peu le sont de la sorte qu'on le doit estre ; et la pluspart du temps on n'est bien connu de personne à la Cour, comme on n'y connoist parfaitement qui que ce soit. Ce n'est pas ce qu'on dit, que ces gens-là n'aiment rien, et qu'ils songent plus à leur interest, qu'à discerner le merite. Car les cœurs et les esprits sont à peu prés là comme ailleurs, et l'interest se rencontre par tout. Mais on est dissipé parmi tant de gens, on se donne à tous superficiellement selon leur prix ; et d'ordinaire on ne s'attache à pas un ni pour l'aimer, ni pour le connoître. Le Chevalier, qui avoit tant vû le Mareschal dans le monde, et qui sçavoit assez que c'estoit un fort galant homme, ne le trouvoit pourtant pas à dire en ce temps-là quand il ne le voioit point, et pour l'avoir pratiqué sept ou huit jours dans la retraite, il ne pouvoit plus se passer de luy.

Le Chevalier ne manqua pas de venir le lendemain, comme ils avoient arresté, et s'estant rendu de bonne heure, il avoit engagé le Mareschal à passer le matin à joüer, et mesme avant que de quitter le jeu, il avoit fait

ensorte qu'ils seroient obligez de s'y remettre l'aprés-dinée[1]. Quoy qu'il eust du plaisir à l'entendre, il cherchoit toûjours quelque invention pour l'empêcher de beaucoup parler. Car le Mareschal qui n'a pas besoin d'une trop grande agitation s'anime aisément ; et contre la coûtume des personnes du monde, qui n'approfondissent que peu de chose, il est excessif à penser, et parle souvent d'un esprit tendu, et mesme avec autant d'action que s'il estoit dans une parfaite santé.

Leur jeu n'estoit qu'un amusement, et c'est ainsi qu'il en faut user avec ses vrais amis : Car si le grand jeu ne détruit l'amitié, du moins elle en pourroit estre alterée.

Apres avoir long-temps joüé, le Mareschal parla d'aller dans une prairie le long d'une petite riviere, qui passe au pied de la ville[2]. Et parce que la chaleur n'estoit pas encore abattuë, il se mit à se promener dans la chambre, et dit au Chevalier qu'il s'estoit souvenu de cette Reine d'Egypte. « Ce matin, dit-il, en me levant je riois de cét homme que vous m'avez représenté, je m'imaginois de le voir auprés d'elle, l'entretenant de ces gentillesses, que les gens de guerre ont accoûtumé de dire aux Dames. » — « Ce qui vous réjoüissoit, dit le Chevalier, c'est que vous n'avez rien à craindre, quand vous en trouvez de si delicates. » — « Ce n'est pas trop cela, répondit le Mareschal, je pourrois bien avoir je ne sçai quoi de l'armée, si je n'y prenois garde, et quelques personnes m'ont fait la grace de m'en avertir. Aussi pour dire le vrai, j'ai peu d'étude, et vous ne sçauriez croire le dépit que j'en ai[3] ; mais j'espere que mes enfans en sçauront plus que les maîtres. »

« N'ayez pas tant de regret, luy dit le Chevalier, d'avoir si peu étudié, vous n'y avez guere perdu qu'un peu de latin qu'on vous eust appris. » — « C'est beaucoup, repliqua le Mareschal, quand il n'y auroit que cela. Mais

encore ne m'eust-on pas montré ces sciences, dont mon ami X fait tant de cas[1]? » Et comme il s'étendoit sur les entretiens qu'il en avoit eus avec cét ami ; « Vous ne parlez pas comme un homme sans étude, luy dit le Chevalier ; ce que je viens d'entendre vous feroit admirer : et sans mentir vous en sçavez beaucoup pour un homme de guerre, et pour un grand courtisan. » Le Mareschal se prit à rire, et luy dit qu'il n'en sçavoit que les noms. « Les maistres, répliqua le Chevalier, n'en sçavent guere davantage. On vous eust enseigné tout cela, comme on l'enseigne ordinairement, avec beaucoup de temps, et de peine, et vous n'en seriez ni plus intelligent ni plus habile, si ce n'est peut-estre que vous en seriez desabusé. »

« Ce que vous dites, reprit le Mareschal aprés avoir un peu resvé, n'est pas sans apparence ; et vous me faites songer que j'ai passé des jours entiers avec cét homme à l'entendre discourir des sciences. Je vous avouërai franchement, qu'il se rencontroit toûjours que je n'y comprenois rien, et plus il se mettoit en peine de s'expliquer, moins il se faisoit entendre. A juger de la Philosophie par l'idée qu'il m'en donnoit, je me la representois comme une espece de nuit, et je luy demanday une fois s'il estoit de son essence d'estre obscure et tenebreuse? » Voilà, me dit-il, de fort beaux commencemens, j'en ai veu des plus avancez, qui n'en eussent sceu tant dire. Mais pour ne vous rien déguiser, on n'entend jamais bien tout cela, que l'on n'y soit fait de jeunesse. »

« On ne l'entend pas mieux, dit le Chevalier, pour s'y estre exercé dés l'enfance, mais on est moins surpris de l'obscurité. Ces gens-là sont accoûtumez dés leur bas âge à parler de tout sans rien voir distinctement. Ce qu'ils disent ne leur semble jamais obscur ni confus, et la plus-part s'imaginent qu'on les comprend fort bien, quoy qu'il soit impossible de démêler leurs pensées[2]. »

« D'où vient donc, reprit le Mareschal, que l'on ne profite point des instructions que nous ont donné les anciens, et tant d'autres grands hommes depuis ce temps là? » — « Je vous dirois ce que j'en croi, répondit le Chevalier, si je ne craignois de vous ennuyer, car le sujet est peu divertissant. Il me semble aussi qu'on se trouve bien de pratiquer ce qu'on sçait, sans se mêler de l'établir, ni de l'apprendre à personne[1]: Et moi de plus qui n'en sçai que bien peu[2], dequoi m'irois-je aviser? » — « J'ai bien reposé la nuit passée, dit le Mareschal, et nous avons dîné si agréablement, que pour aujourd'huy tous les sujets me sont bons, et je vous défie de m'ennuyer. D'ailleurs il n'y a rien de si sombre, que l'on ne puisse égaïer par l'adresse de l'esprit, et je trouve que vous en avez de reste. » — « Monsieur le Mareschal, dit le Chevalier, vous aimez bien à vous divertir. »

« Je vous parle de vous, repliqua le Mareschal, comme je vous parlerois de moy, je tâche de n'avoir ni vanité ni flaterie, et je trouve aussi que les honnestes gens n'ont gueres de l'un ni de l'autre. Encore pourroit-on flater de bonne grace en quelque occasion. Mais la vanité sied toûjours mal, et je voy de plus que l'on méprise ordinairement tout ce qu'ont de meilleur les personnes vaines. On fait bien de s'en cacher, et beaucoup mieux, de s'en défaire si l'on peut. Car quelque soin que l'on ait d'empêcher qu'elle ne paroisse, il en vient insensiblement je ne sçai quoi qui déplaist.

Ce défaut que je crains tant ne m'empêche pas de vous dire, qu'encore que le tracas du monde, et quelque sorte d'ambition ne m'aient guere permis d'estre speculatif, j'aime éperdûment une certaine lumiere vive et pure qui se mêle de tout et de bonne grace. On a crû que j'en avois quelque étincelle. Quoy qu'il en soit, il n'y a rien de tout ce qu'on aime et qu'on admire, qui me touche à ce

point-là. Il faut que je vous ouvre le fond de mon cœur, j'ay peu d'interest à la vie, et je sçai comme je dois considerer le monde ; mais quelque dégagé que l'on soit, quand on a des enfans, on tourne souvent la teste de leur costé. J'en ai qui sont bien nez[1], et je suis persuadé que tout ce que nous disons leur pourra servir. C'est ce qui m'oblige à parler sur tant de sujets. Et pour revenir à ce que je vous ai demandé, comment se peut-il faire que l'on tire si peu d'avantage des connoissances que ces habiles Grecs nous ont laissées? Vous m'avez souvent parlé de la Grece, et les moindres particularitez que vous m'en avez apprises, m'ont donné beaucoup de plaisir. Je serois bien-aise que vous me voulussiez conduire encore aujourd'huy par des lieux si renommez, et que vous me fissiez remarquer sur les chemins ce que vous y trouveriez de plus considerable. » En achevant ces mots il prit un siege, et fit asseoir le Chevalier, qui commença de cette sorte.

« Puisque vous le voulez ainsi, je vous dirai que la Grece estoit le plus agréable séjour que l'on se puisse imaginer. L'air du païs est doux et subtil, mais si tempéré, qu'il arrive peu que l'hyver ni l'esté l'incommode. On y trouvoit en abondance tout ce qu'on pouvoit souhaiter pour vivre heureusement. Les hommes y naissoient adroits à toute sorte d'exercice, et l'art achevoit aisément ce que la naissance avoit si bien commencé. Les Dames d'Athenes estoient naturellement galantes, et pour l'ordinaire plus brunes que blondes : on leur trouvoit je ne sçai quoi de piquant qui plaisoit. Et comme on voit souvent des éclairs dans une nuit sombre et tranquille, bien que leur maniere de dire fust simple et retenuë, il y brilloit toûjours de l'esprit. On dit aussi que le son de leur voix estoit si touchant, qu'il n'eust falu que cela pour avoir du plaisir à les entendre. Mais outre que ce langage estoit pur et

délicat, combien pensez-vous que l'on y disoit de bonnes choses ? Car il y avoit des gens qui ne se contentoient pas de l'adresse du corps, et qui cherchoient d'autres agrémens. Jamais en lieu du monde on ne s'est mieux pris à aimer, ni à le dire[1].

Ce païs avoit le genie qui sçait inventer les arts, et les perfectionner. La peinture y parut d'une maniere achevée, pleine d'esprit et de sentimens. Il y avoit toûjours de l'invention qui surprenoit, et qui plaisoit encore davantage. Que n'a-t-on point dit du sacrifice d'Iphigénie[2], que l'on ne pouvoit regarder sans larmes ? Et de ce tableau de Roxane et d'Alexandre[3], où les Amours passoient des chaînes de myrte, et de roses à ce Conquérant, pour le mener aux pieds de sa prisonniere ? Une avanture si rare tenoit d'abord les esprits en admiration ; mais cette captive paroissoit avec une beauté si surprenante, que pour peu qu'on s'attachast à la considerer, on ne s'étonnoit plus de sa conqueste. On void encore aujourd'huy de leurs sculptures, qui font imaginer quelque chose de plus qu'humain. Cette raison pourroit excuser, si rien le pouvoit, les nations de ce temps là de les avoir adorées.

La musique leur estoit si connuë, qu'en ajustant, et diversifiant de certains tons, ils sçavoient toucher le cœur comme ils vouloient. Et n'avez-vous pas ouy dire qu'Alexandre au milieu d'un festin où l'on ne pensoit qu'à la joie, fut si charmé, et si emporté de ces tons, qu'il courut aux armes comme s'il eust vû les ennemis[4] ? Car c'estoit une sorte de violence, et d'enchantement, dont le secret n'est pas venu jusqu'à nous, au moins ce qu'il y avoit de plus rare s'est perdu.

Leur éloquence parle encore assez sans qu'on en parle. Aussi qui pourroit bien dire ce qu'elle estoit, qu'elle-mesme ? Et tant de beaux vers qui parurent de leur façon, ne firent-ils pas croire au monde que c'estoit le langage des Dieux,

et qu'on le parloit dans la Grece, comme dans le Ciel[1]? Enfin ç'a esté de cette heureuse Contrée que les belles connoissances se sont répandües de tous costez, et mesme les Romains, qui depuis ont bien fait du bruit, n'ont excellé en tant de choses qu'en imitant ce que les Grecs avoient inventé.

Comme ils estoient gens de bon sens, ils aimoient assez de leur naturel à vivre tranquillement, mais ils ne laissoient pas d'estre fort bons pour la guerre. Il y avoit toûjours des soldats et des Généraux, qui sçavoient combattre, et commander. Cét Alexandre qui fust instruit de la discipline des Grecs, avecque peu d'argent, et peu de gens, eut bien le cœur assez haut, pour aller attaquer le plus riche, et le plus grand Roy de la terre, et pour le vaincre deux fois en bataille rangée au milieu de cinq ou six cens mille hommes[2].

Ce jeune Conquérant qui couroit par tout aprés la gloire, eut un precepteur qui ne la cherchoit pas moins à sa mode ; et si l'écolier se rendit maistre du monde, on peut dire aussi que le precepteur, tant par son adresse que par la faveur du Prince, prit le dessus dans les sciences. Il avoit de cet esprit qu'il faut avoir pour estre habile en ce qui regarde la vie ; mais pour de certaines connoissances plus cachées, il n'alloit pas si loin que quelques-uns qui l'avoient précédé.

Ceux-là faisoient leur felicité de connoistre, et disoient qu'ils ne sçavoient presque rien[3]. C'estoit d'honnestes gens et de bonne foi[4], qui traitoient douteusement des choses douteuses, et pour celles que l'on peut comprendre nettement, quoy qu'elles soient de la plus haute speculation, ils en parloient neantmoins d'une maniere qui ne sentoit ni l'art ni l'étude ; mais si claire et si naturelle, que pour les entendre d'abord, il ne faloit qu'avoir de l'esprit. Celuy-ci qui n'avoit pas tant pour but de connoistre,

que d'en acquerir la reputation, sentoit bien qu'ils estoient au dessus de luy, et que jamais les bons juges des esprits, et des connoissances ne le mettroient au premier rang. Estant donc persuadé qu'un certain petit nombre, que rien n'ébloüit, et qui voit à quel point de bonté sont les choses, ne luy seroit pas favorable, il eut recours à gagner ceux qui n'ont pas de si bons yeux, et à se faire admirer de la multitude[1].

Pour cet effet sçachant bien à quelles gens il avoit affaire, et ce qui leur donneroit dans la veuë, il s'avisa d'estre affirmatif, de décider comme un Législateur, et d'insinuër qu'il ne faloit que l'entendre pour estre sçavant. Il prenoit les inventions de ceux qui n'estoient guere connus, et tournoit ceux qui l'estoient en ridicules[2].

Quelques-uns disent que les fondemens de son édifice ne sont pas bien seurs, et qu'il établit des principes, non seulement obscurs et douteux, mais encore si faux, et si hors de la vrai-semblance, qu'avec un sens bien mediocre on s'en pourroit desabuser. Quoy qu'il en soit, je voudrois qu'un si grand homme eust un peu plus naturalisé[3] l'art et les regles ; car il me semble que les moindres choses que les plus simples comprennent quand on les dit naturellement, font de la peine aux plus habiles par une methode épineuse, et je ne sçai quoi de trop étudié qui paroist en tout ce qu'on voit de luy[4].

Ce qu'il a dit de bon, et que l'on entend, pourroit bien estre cause que l'on estime tout le reste, où l'on ne comprend rien. Car il a dit de fort bonnes choses, et ce qui me semble bien étrange, on les neglige parce qu'on les entend. On s'est persuadé qu'il n'y avoit rien de beau qui ne fust obscur. Ainsi bien loin de suivre la lumiere et le bon sens, et de se former sur cette Grece habile et sçavante, on ne cherche que de[5] fausses subtilitez, et des distinctions chimeriques. Le maître enseigne un langage qu'il n'en-

tend pas luy-mesme, et qu'il tient d'un autre, qui ne l'entendoit pas mieux. Delà vient qu'un jeune homme aprés dix ou douze ans d'étude ne sçait pourtant rien, et que ceux qui s'attachent toute leur vie à cette doctrine, n'en sont que plus ignorans. On les trouve si à gauche, qu'on ne daigne plus leur rien dire. Car l'esprit naturellement le mieux fait y prend de mauvais plis, et si-tost qu'on s'est accoûtumé à regarder les choses de ce sens-là, on ne les voit plus comme elles sont. Je remarque aussi que quand on dit de quelqu'un de cét ordre, qu'il est sçavant en honneste homme, on se trompe pour l'ordinaire, et que c'est je ne sçai quoi de faux et de poli tout ensemble, qui dégoûte encore davantage.

Pour ce qui est d'Euclide, et d'Archimede, dont nous avons quelquesfois parlé, ceux qui se veulent perfectionner dans leur science, y font toûjours du progrés. Ce qu'elle enseigne est comme indubitable ; et plûst à Dieu que nous pûssions apprendre aussi seurement tout ce que nous voudrions sçavoir ! Il est bon de prendre l'esprit de cette science acause de quelque adresse, et de quelque justesse qu'elle peut donner. Mais il ne faut pas s'y engager trop avant. Elle retire les gens du commerce de la vie[1], elle rend trop speculatif, et pour rencontrer ce qu'on y cherche, et mesme pour le faire comprendre, il faut aller par de longs raisonnemens de ligne en ligne, ou de figure en figure, et quand on l'a trouvé, on reconnoist le plus souvent que l'on s'en fust bien passé[2]. Outre que cette methode est lassante, et que jamais ce n'a esté le langage d'aucune Cour du monde, il me semble que tout ce qu'on dit de beau, de grand, et de necessaire, saute aux yeux quand on le dit bien. »

Comme le Chevalier eut cessé de parler, le Mareschal qui l'avoit écouté attentivement, luy demanda si ce maître si régulier, qui marche toûjours en ordre à la teste des

Docteurs, avoit enseigné des sciences si sombres à ce jeune Prince si brillant? « Il y a des connoissances qui semblent plus curieuses que nécessaires, répondit le Chevalier, et je ne croi pas que cet homme, qui sçavoit bien ce qui met les excellens Princes au dessus des mediocres, l'en eust beaucoup chargé. Il vouloit faire un Héros de ce jeune Prince, comme il en fit un, et le forma sur celuy d'Homere. Il est vray qu'en l'instruisant de ce qui pressoit le plus, il ne laissoit pas de luy découvrir ce qu'il connoissoit de plus élevé. Ce qui me le fait dire, c'est qu'il mit au jour quelques livres de cette nature, et qu'Alexandre luy écrivit une lettre, qui témoigne assez le déplaisir qu'il en eut. » — « Cette lettre, dit le Mareschal, seroit-elle venuë jusqu'à nous? Je serois bien-aise de voir si ce Prince avoit encore en cela le mesme génie qui le faisoit admirer par tout ailleurs, et si les grands hommes sont toûjours grands, jusques dans leurs moindres actions. » — « Vous pourrez juger de la lettre, dit le Chevalier, car je m'en souviens, acause qu'elle n'est pas longue, et la voici mot à mot.

Vous ne deviez point donner au public tant d'excellentes choses que je tiens de vous ; et qu'aurai-je à l'avenir pardessus les autres, s'ils sçavent ce que vous m'avez appris? Vous n'avez pas songé que j'aimerois mieux estre au dessus des hommes du costé de l'intelligence et de l'esprit, qu'en tout ce qui regarde la puissance et la grandeur[1].

Voilà le billet, dit le Chevalier, et n'estes-vous point étonné qu'Alexandre l'ait écrit au milieu de sa gloire, et dans le fort de son ambition? Ne faloit-il pas qu'il eust le cœur bien vaste, et l'esprit d'une grande étenduë, pour songer à des choses, dont les Conquerans ordinaires font si peu de cas? » — « Quel homme ! dit le Mareschal, il vouloit estre le premier par tout ; et qui pourroit penser aprés cela que ce fut la fortune seule, qui le rendit si

puissant, et que le merite n'y ait eu la meilleure part[1] ?

Mais pour revenir aux connoissances, je comprens fort bien que cét habile precepteur alloit à ce qui pressoit le plus. Il me semble seulement que pour estre un grand Prince, et pour gouverner le monde, on ne sçauroit sçavoir trop de choses. »

« J'en tombe d'accord, dit le Chevalier, mais il y a une extrême difference de s'instruire comme un artisan qui veut exceller dans son métier ; ou de s'éclaircir sur les sujets qui se presentent sans autre dessein que d'apprendre ce que c'est et ne s'y pas tromper. Cette derniere connoissance, quoi que fort belle et fort utile, ne coûte guere, quand on void des gens qui vont au but. Ce que je voudrois principalement pour un Roy, ce seroit qu'il eust de l'esprit, et qu'il fust honneste homme : selon mon sens on ne sçauroit estre assez achevé dans l'un ni dans l'autre.

Il est encore vrai, que quelque heureux que l'on soit, et quelque avantage de corps ou d'esprit que l'on puisse avoir, il faut essaier d'estre habile, et commencer par là si l'on peut ; sans cela le reste ne va pas toûjours bien, et mesme il arrive souvent que l'on tourne ce qu'on a de meilleur à sa ruïne. Cependant on fait bien de s'en cacher parce que la pluspart du monde ne s'affectionne pas naturellement à ceux qui ont tant de prudence, et qu'il est plus favorable aux chercheurs d'avantures qui hazardent tout. Delà vient que tant de personnes, et particulierement les Dames, n'aiment pas tant Cesar qu'Alexandre.

Ce talent d'estre habile, est une certaine adresse, et je ne sçai quel genie à part qui consiste à se bien servir de ce qu'on sçait, et de ce qu'on peut ; mais lorsqu'on ne sçait rien, et qu'on ne peut rien, on ne profite guere de ce genie. Il faut donc pour avoir à quoy l'emploier se mettre en credit, et s'instruire des choses selon qu'on

en peut avoir besoin. Ceux qui ont cette sorte d'esprit, aiment bien à se faire valoir, et à prendre leurs avantages. Mais ils ne se mettent pas fort en peine de s'achever en quoi que ce soit : outre que l'embarras du monde les empêche de s'attacher à rien de particulier. Aussi les plus habiles gens n'excellent pas en tout. »

« Je serois d'avis, dit le Mareschal, qu'un Prince s'attachast à l'Histoire ; elle découvre tant de choses que l'on peut s'y rendre habile et sçavant, du moins en ce qui regarde la vie. »

« Il est vrai, dit le Chevalier, que l'Histoire peut beaucoup servir, quand ce ne seroit que pour persuader ce qu'on veut, par des exemples, lorsqu'on n'a que de foibles raisons à dire, ou qu'on ne peut faire entendre les bonnes. Mais comme les évenemens sont divers, quoy que les conjonctures se ressemblent, il est mal-aisé d'y rien établir de solide, et je croirois que l'on pourroit estre habile, et sçavant sans le secours de l'Histoire. Avant qu'il y en eust ni trace, ni marque, les premiers hommes ne pouvoient-ils pas connoistre le bien et le mal[1] ?

Au reste, toutes les choses possibles, que l'on se peut imaginer, sont comme autant d'Histoires, sinon du passé, ou du present, au moins de l'avenir : Car en cet espace infini du temps, et du monde, tout ce qui peut arriver rencontre son heure et sa place[2].

Cependant, comme l'Histoire est une espece d'experience, il est certain qu'on en peut beaucoup profiter : et puis il y en a de si bonne main, qu'encore qu'on les sçache, il y a du plaisir à les lire. Les Rois font bien de les apprendre, et mesme de s'informer des choses qui se passent de leur temps, pour avoir l'œil à ce qu'on y peut faire, et pour n'en pas perdre les occasions. Il faudra principalement faire considérer au jeune Prince que les Rois et les Empereurs qui ont esté honnestes gens, outre la gloire

qui leur en reste, ont encore passé une vie heureuse et agréable.

Mais la plus belle heure de la promenade se passe, et vous deviez, ce me semble, aller faire deux ou trois tours sur les bords de la riviere. » — « Allons, dit le Mareschal, je n'y songeois plus si vous ne m'en eussiez averti. »

FIN DE LA SECONDE CONVERSATION

Troisieme Conversation

Le Chevalier vint d'assez bonne heure au logis du Mareschal, qui vouloit sortir, parce qu'il ne faisoit ce matin-là ni vent ni chaleur. C'estoit un de ces agréables jours, qui ne sont ni trop clairs ni trop sombres. Le Mareschal estoit seul en sa chambre appuié contre les fenestres qui regardent sur un jardin ; et voyant entrer le Chevalier, il luy dit d'un visage gai, qu'il luy sçavoit bon gré de ne pas abandonner ses amis au besoin, qu'il songeoit à prendre l'air à cause d'un si beau temps, et qu'il seroit bien aise de se promener en si bonne compagnie. Le Chevalier luy répondit qu'il estoit extremément fâché qu'elle ne fust meilleure. « Je n'en doute point, reprit le Mareschal en soûriant, vous y avez le principal interest. On doit bien souhaiter d'estre d'agréable conversation, quand ce ne seroit que pour s'entretenir soi-mesme. Car on est quelquefois seul, et lorsqu'on s'ennuie de ses pensées, on ne s'en défait pas comme on veut. » — « Cela ne m'arrive que trop souvent, dit le Chevalier ; et mesme à l'heure que je vous parle, je suis fort aise d'estre avecque vous, et je sens bien que si j'estois seul, je serois peu satisfait de tout ce qui me vient dans l'esprit. » — « Ce

que vous dites ne me réjoüit pas, répliqua le Mareschal ; car comme on s'aime toûjours un peu, on se flate bien aisément, et quand on n'est point content de ce qu'on pense, quelle apparence que les autres le soient, qui la pluspart du temps ne pardonnent rien ? Mais je ne veux pas estre si difficile » ; et marchant vers le jardin ; « Allons, continua-t-il parlant encore d'une maniere enjoüée, il ne faut pas se laisser abattre ; en se remuant on ranime sa vigueur et ses esprits. A tout hazard, si la promenade nous lasse, nous trouverons à nous reposer où nous allons. »

Il y avoit en ce jardin des orangers bien fleuris, dont la veuë et l'odeur les réjoüirent. Ils firent quelques tours d'allée s'entretenant sur divers sujets. Aprés cela, s'estant assis sous les orangers ; « Joüissons de la retraite, dit le Mareschal, goûtons le repos qu'elle nous donne, et nous entretenons en liberté. » — « Il me semble, dit le Chevalier, que l'on vit plus en deux jours de loisir, et que l'on y sent mieux la vie, qu'en deux ans d'affaire et d'embarras. Je trouve aussi que l'on void de plus grandes choses dans la retraite que dans le monde, ou du moins qu'on les y considére mieux. Car que voit-on de grand dans le monde, si ce n'est peut-estre une armée, un siége de ville, ou la Cour d'un Prince ? On s'y accoûtume aussi-tost, et tout cela ne paroist grand que d'abord qu'on le void. Mais si nous regardons les divers ouvrages de la nature, le coucher du Soleil, une nuit tranquille, et ces astres qui roulent si majestueusement sur nos testes, nous en sommes toûjours étonnez. Ceux qui ne pensent qu'à leur fortune, sont occupez d'un petit monde artificiel qu'ils sçavent fort bien ; mais ce grand monde naturel leur est inconnu[1]. »

« C'est pourtant, reprit le Mareschal, ce petit monde qui fait les grands hommes, ou, pour mieux dire, qui les fait connoistre. Car ceux qui n'en sont point, de quelque merite qu'ils soient, meurent sans que l'on sçache qu'ils

ayent vécu. Considerez d'ailleurs qu'il y a tel Prince qu'on veut revoir pour peu qu'on l'ait vû, et que la plus agréable solitude ne sçauroit faire oublier. Cette sorte de vie est comme un enchantement, je tourne toûjours les yeux de ce costé-là. Et parce que je ne perds point de veuë nostre jeune Prince, je vous demande d'abord si vous croyez qu'on le doive élever si mollement, et avecque tous ces soins qu'on apporte volontiers à nourrir des personnes qui sont si cheres? »

« Je serois d'avis, répondit le Chevalier, que l'on eust en cela de grands égards à sa constitution. Cependant j'aimerois mieux que ce fust d'une façon plûtost un peu dure que si délicate, pourveu qu'il n'y eust rien à craindre. » — « On veut tant s'assurer du present, dit le Mareschal, qu'on hazarde pour l'avenir. J'ay vû quantité de gens qu'une trop grande délicatesse a perdus. On les avoit élevez à ne pouvoir souffrir rien d'incommode, ni le moindre déréglement. Ils se couchoient et se levoient toûjours à la mesme heure, et vous sçavez si le monde permet que l'on soit fait de la sorte. Aussi quand il faloit changer de vie, ils n'avoient pas respiré deux mois l'air de l'armée, qu'ils ne fussent morts, ou mourans. Au lieu que les autres qui de bonne heure s'étoient accoûtumez à tout, se portoient-là comme ailleurs, et quelquefois mieux. »

« Je croi, dit le Chevalier, que l'on ne se défait jamais bien d'une nourriture si délicate, et que mesme l'esprit et le cœur s'en peuvent ressentir. Il me semble aussi qu'il seroit bon que le Prince sçeust se passer quelquefois de tout ce qu'on appelle pompe et magnificence, et qu'il n'y a rien d'inutile et de superflu qui ne devienne necessaire à force de s'y accoûtumer. Ce n'est pas qu'il faille écouter ceux qui grondent tant contre l'abondance, et qui ne peuvent souffrir les dorures, ny les beaux emmeublements. La pluspart de ces gens-là ne sçavent ce

qu'ils veulent dire, et les autres pretendent se faire estimer en méprisant ce qui leur manque.

On sçait assez que ces lambris si bien peints et ces tapisseries relevées d'or ne charment ni la douleur ni la tristesse, qu'on est moins sujet aux vapeurs quand on ne voit que les verdures de la campagne, et que les lits si magnifiques n'empeschent pas que bien souvent on ne trouve les nuits bien longues. On sçait assez que ces richesses sont peu de chose, et que mesme elles peuvent nuire. Le mal pourtant n'est pas d'en avoir, mais de s'en croire plus honneste homme, et de s'abaisser lorsqu'on n'en a point[1]. L'honnesteté est bien au dessus de cela, et quand on viendroit à manquer de tout, et qu'on auroit beaucoup à souffrir, il ne faudroit pas s'en tenir deshonoré, non plus que d'estre malade, ou de foible constitution. »

« Vous le prenez bien, dit le Mareschal, et je pense que de temps en temps on pourroit faire de legeres tentatives à nostre Prince pour luy donner la connoissance, ou du moins le sentiment de certaines choses, dont les enfans n'ont guere accoutûmé de s'entretenir, et qui surpassent leur capacité ordinaire. Car encore qu'un enfant n'entende pas d'abord ce qu'on luy dit, en toute son étendüe, cela le prépare à le comprendre une autre fois. Ce sont comme de petits essais de la raison qui ne vient jamais tout d'un coup.

Je ne voudrois pas l'exercer sur des sujets en l'air ni fort recherchez. Ce qu'on dit de meilleur hors de propos, ou qu'on fait venir de loin, ne touche que bien peu, et ne laisse que des impressions confuses. La moindre occasion qui se presente, suffit pour dire quelque chose qui porte coup, et qui plaise. Car je trouve aussi qu'il est de conséquence que l'on songe à luy faire l'esprit agréablement. Le plaisir que l'on prend à écouter et à regarder, fait que l'on en prend à s'instruire ; et si les gens qui seront auprés

de ce Prince, ont de la grace dans leurs actions et dans leurs paroles, il en retiendra pour le moins la maniére de vivre et de s'expliquer. Ce n'est pas peu de chose, si vous le considerez bien, que cette maniére agréable de se communiquer. »

« Elle importe extremément, dit le Chevalier ; et comme vous l'avez touché, c'est le plus seur moyen pour l'acquerir, que frequenter ceux qui l'ont, et qui la pratiquent. Car elle consiste pour l'ordinaire en des choses si délicates, qu'encore qu'on les sente, à peine peut on dire ce que c'est.

Mais que vous avez usé d'un mot qui m'a plû, « faire l'esprit » : Je me souviens de quelques bons maistres, qui montroient les exercices dans une si grande justesse, qu'il n'y avoit rien de défectueux, ni de superflu : pas un temps de perdu, ni le moindre mouvement, qui ne servist à l'action. Ces maistres me disoient, que si une fois on a le corps fait, le reste ne coûte plus guere. Il me semble aussi que ceux qui ont l'esprit fait, entendent tout ce qu'on dit, et qu'il ne leur faut plus aprés cela, que de bons avertisseurs. Quand on en trouve, et qu'on s'entretient avec eux, on prend de certains sentimens, et de certaines veuës, qu'on n'auroit jamais de soi-mesme, et je ne voi rien qui puisse tant contribuer à faire un grand homme. »

« Que vous me touchez sensiblement ! s'écria le Mareschal : si dans mon enfance on m'eust découvert ce que je n'ai vû depuis qu'à force d'experience et de refléxions, qu'on m'eust épargné de temps et de peine ! qu'un mot qu'on m'eust dit à propos, m'eust fait comprendre de choses ! que j'en sçaurois que je ne sçai point, et que je ne sçaurai de ma vie[1] ! Je repasse sur tant d'occasions que j'ai perdües, sur tant de choses que je pouvois faire, et dont je ne me suis avisé que lors qu'il n'estoit plus temps. Et combien pensez-vous que je me reproche de faux pas que je n'eusse point faits, si quelqu'un m'eust donné la

main? Car tout le monde fait des fautes, et mesme les plus habiles gens; mais on ne s'apperçoit que des plus grossieres. »

Comme il parloit avec beaucoup d'agitation, « Monsieur le Mareschal, luy dit le Chevalier, il se faut consoler de tout ; la vie ne merite pas qu'on se mette si fort en peine de quelle sorte on la passe. On n'est plus du monde quand on commence à le bien connoître, au moins le voyage est bien avancé devant que l'on sçache le meilleur chemin. » — « Mon Dieu ! que vous avez raison ! répondit le Mareschal, mais qu'on ne m'allegue pas, qu'il faut avoir un certain âge, pour entendre à un certain point, et que le bon sens ne peut venir que par une longue experience. Un enfant bien nay comprend tout ce qu'on luy dit quand on en cherche les moyens, et qu'on s'accommode à son genie. » « J'en conviens, dit le Chevalier, mais je ne voudrois pas le charger d'une longue suite d'instructions, et si methodiques. J'aimerois bien mieux ne luy dire que peu de chose, et que chaque precepte fist son effet, le loüer ou le blâmer selon qu'il donneroit sujet de l'un ou de l'autre, et luy rendre raison de tout ce qu'on luy diroit, ensorte qu'il vinst de luy-mesme insensiblement à s'en faire l'application. Il vaut beaucoup mieux donner du jour à l'esprit que de remplir la memoire ; et puis tant de préceptes si réguliers s'oublient avant que l'on s'en puisse servir. On vous remet dans un temps que vous en verrez, dit-on, quelque chose de rare, et ce temps est bien long à venir.

Il faut que tout ce qu'on dit, et qu'on apprend au jeune Prince, le rende plus habile, et plus agréable aujourd'huy qu'il n'estoit hier, et qu'on y remarque incessamment quelque progrés. Il seroit encore bon de l'accoûtumer à je ne sçai quoi de libre et d'humain, qui fait qu'on aime les grands Rois. L'affection produit des effets qui luy sont

bien particuliers. » — « O que vous dites vrai ! s'écria le Mareschal ; et qu'est-ce pour un grand Prince que le don de se faire aimer? » —« Je le mets au dessus de tout, reprit le Chevalier ; mais combien pensez-vous que cette hauteur d'ame et d'intelligence, que vous sçavez, y contribüe? » — « Vous touchez le plus important, dit le Mareschal, et c'est pour cela que si tost qu'il auroit appris ce qu'on enseigne en ces premieres années, je commencerois à luy donner de nouvelles veuës, j'estendrois ses connoissances, et je le menerois par tout. Mais de peur de le mal conduire, et de m'égarer en quelque païs inconnû, j'aurois un grand soin de choisir de fort bons guides, et les meilleurs ne m'échapperoient pas. »

« Les enfans, dit le Chevalier, ne sont pas ordinairement speculatifs, la pluspart sont agitez, et les divertissemens les emportent. Il s'en trouve pourtant d'un naturel assez sombre, et qui sont capables de se recueillir en eux-mesmes. Il seroit à souhaiter que le jeune Prince ne fust ni trop resveur ni trop agissant. C'est le tempérament le plus juste et le meilleur que de tenir de tous les deux, et de pouvoir aisément passer de l'un à l'autre. Car l'esprit à force de penser s'enfonce en luy-mesme, et quand on l'y laisse trop long-temps, il devient farouche, et moins propre pour le monde. L'action trop continuë et sans relâche produit tout au dehors, et ceux qui s'y attachent perpetuellement, ne font point de refléxions, et ne sont jamais de grands hommes.

Il faut méditer ce qu'on veut faire, quand on n'auroit que deux momens de loisir ; parce qu'on cherche en meditant les moyens d'atteindre à la perfection ; mais quand on croit les avoir trouvez, il est necessaire de les mettre en œuvre pour connoistre s'ils sont excellens ; car on ne s'en peut asseurer que par l'experience. Que si ce qu'on s'imagine pour reüssir en quelque chose n'est

qu'une pure idée, ou quelque invention trop difficile à pratiquer, on s'en desabuse sur le champ. Il arrive parlà qu'on encherit de jour en jour sur tout ce qu'on fait de plus achevé. »

« Quand je vins à la Cour, dit le Mareschal, on estoit persuadé que pour estre honneste homme, il ne faloit que sçavoir danser, ou courre la bague, ou quelque chose de cette nature : chacun choisissoit l'exercice qu'il aimoit le mieux, et s'y attachoit comme si c'eust esté son mestier.

Ces sortes de choses donnent de la grâce quand on les fait en gaiant homme, et mesme quand on ne les fait pas ; je veux dire que le corps en est plus libre ou plus dégagé, et que cela se connoist, quoi qu'on se tienne en repos. Vous sçavez que c'est un grand avantage que d'estre bon acteur[1]. »

« L'action, dit le Chevalier, est une espèce d'expression[2] ; et comme les paroles bien choisies sont agréables, quand elles expriment des choses qui plaisent, tout ce qu'on fait de la mine ou du geste est bien receu, quand on le fait de bonne grace et qu'il y paroist du merite ou de l'esprit. Mais il ne faut pas s'y tromper, on est souvent acteur de rien, comme diseur de rien : L'action a ses defauts comme le langage, et pour exceller dans l'un et dans l'autre, il faut observer en tous les sujets ce qui doit plaire.

Ce talent d'estre bon acteur me semble fort nécessaire aux personnes du monde, et c'est à peu prés ce qu'on appelle aujourd'huy, pour parler à la mode, avoir le bon air. Mais ce n'est pas seulement en cela que paroist le bon air, car il se répand sur tout, et pour dire en un mot ce que c'est, il consiste à bien faire ce qu'on fait. On le confond avecque l'agrément, quoi qu'il y ait beaucoup de différence[3]. Le bon air se montre d'abord, il est plus régulier, et plus dans l'ordre. L'agrément est plus flateur, et plus insinuant, il va plus droit au cœur, et par des voies

plus secrettes. Le bon air donne plus d'admiration, et l'agrément plus d'amour. Les jeunes gens qui ne sont pas encore faits, pour l'ordinaire n'ont pas le bon air, ni mesme de certains agrémens de maistre. »

« Les gens qui ne veulent que discourir, dit le Mareschal en riant, aiment bien de pareils sujets pour faire paroistre leur esprit, et ce n'est pas si-tost fait pour ceux qui les écoutent, mais quand on sçait bien ce qu'on cherche, on ne dit rien d'inutile ; et le bon sens, et les connoissances s'y font bien remarquer.

Pour revenir à nos anciens Courtisans, comme la plus-part des exercices ne sont que pour un certain âge, il arrivoit que ceux qui n'avoient songé qu'à cela, n'étant plus jeunes, ne sçavoient plus à quoi s'occuper.

Je ne voudrois donc pas qu'on fist son principal fonds sur les exercices : je sçai bien qu'ils ne sont pas à négliger, mais il y a quelque chose de meilleur. En effet, j'ai toûjours crû qu'on ne devoit rien tant souhaiter que d'avoir de l'esprit, et que bien souvent on en manquoit par sa faute. Je suis encore plus persuadé que je n'estois, qu'il est impossible de n'en pas avoir quand on est élevé parmi de certaines gens. »

« Pour le moins, ajoûta le Chevalier, un tres-habile homme soûtient que peu s'en faut que tout le monde naturellement n'ait le mesme esprit[1], et que la principale difference ne vient que du soin qu'on a de le former, ou du tour qu'il prend de soi-mesme. »

« Je n'en serois pas tout-à-fait d'accord, dit le Mareschal ; les avantages d'une naissance heureuse tiennent le premier rang, et l'art vient ensuite qui les acheve[2].

Pour ce qui est de s'instruire de soi-mesme, il arrive peu que l'esprit sans estre aidé prenne les meilleures voies, et je m'étonne de quelques Princes, qui ne laissent pas d'estre de grands hommes, quoique dans leur enfance on

ne leur ait fait connoistre que fort peu de chose. La plus-part de ceux qui les approchent, s'imaginent qu'il ne faut pas aller si vîte, et que cela pourroit nuire à leur santé. Je veux bien croire que cette conduite est bonne, pourvû que l'on songe aux conséquences, et que l'on se souvienne qu'il seroit bien dangereux d'accoûtumer un jeune Prince à n'avoir point d'esprit. Il faut donc chercher le moyen de les instruire en les réjoüissant, et leur apprendre toûjours quelque chose sans les fatiguer.

Mais pour revenir à ces Princes qu'on admire, et qui se sont faits d'eux-mesmes, je ne voi pas qu'on puisse établir des maximes sur des exemples si rares. »

« Je ne serois pas d'avis, non plus que vous, dit le Chevalier, qu'on se reposast là-dessus, et je croi que c'est le plus seur pour se rendre honneste homme, que d'avoir recours aux honnestes gens. Comme la voix vient en chantant[1], et que l'on apprend à s'en bien servir quand on l'exerce sous un bon maistre ; l'esprit s'insinuë, et se communique insensiblement parmi les personnes qui l'ont bien fait. Il ne faut point douter que l'on n'en puisse acquerir, lorsqu'un habile homme s'en mêle.

Ce seroit donc mon sentiment, continua le Chevalier, que ceux qui auroient de l'esprit et qui seroient honnestes gens, non seulement fussent bien reçûs auprés de ce Prince, mais aussi que l'on eust soin de les connoistre et de les attirer ; car pour l'ordinaire ils ne se font pas de fête. Ils sçavent s'accommoder à leur fortune ; et d'ailleurs ils sont si rares, que celuy qui s'y connoist n'en doit pas craindre l'affluence. Je ne me souviens point d'en avoir vû de ma vie un si grand nombre à la fois, que je ne l'eusse voulu encore plus grand[2].

Ces gens-là disent toûjours quelque chose qui plaist, et ne font jamais rien, qui n'ait quelque marque d'honnesteté. A s'entretenir avec eux, et à les observer, on ne s'ins-

truit pas seulement des choses qu'il faut sçavoir pour estre honneste homme, on apprend à s'en servir, jusqu'à se taire à propos, et de bonne grace. On en voit quelquefois sans les remarquer ; ils me font souvenir de ces bons ouvriers qui s'empressent moins que les autres, et cela ne leur vient pas tant de paresse ni de négligence, que d'une certaine aversion qu'ont la pluspart des honnestes gens à se faire valoir eux-mêmes.

Quand il m'arrive d'en rencontrer quelqu'un je le sçai bien démêler, et quoi que j'entende dire de bonnes choses, et que j'en voie faire qui ont toute la grace qu'on peut souhaiter, je ne conclus pas pour cela. Ce n'est bien souvent qu'un langage emprunté, ou qu'un personnage qu'on joüe. Je prens garde si tout vient du fonds, et si rien ne se dément : Enfin, je ne regarde pas tant à ce qui me paroist de poli et de régulier, qu'à de certaines choses qui témoignent que l'esprit va loin, et qu'il est de grande étendüe.

Les enfans ne cherchent pas toûjours les enfans ; ceux qui sont d'un naturel ambitieux et hardi s'aiment beaucoup mieux avecque les hommes faits, sur tout quand ils sont agréables. Il me semble que l'on devroit accoûtumer le jeune Prince à se divertir parmi eux ; et peut-on s'imaginer une voie plus seure et moins pénible, pour se rendre le Prince le plus accomply du monde, que d'avoir dés son enfance de tels Courtisans ?

Car comme un enfant sans étudier apprend la langue des gens qu'il entend parler, et la parle aprés cela naturellement ; il ne manque pas aussi de prendre insensiblement les mœurs de ceux qui sont autour de luy, et tout ce qu'il acquiert de la sorte luy devient naturel. »

« Il se faut servir le plus qu'on peut, reprit le Mareschal, de cette maniere d'instruire ; mais elle ne suffit pas, pour bien parler, car il est nécessaire d'y mêler un peu d'art,

et d'étude. » — « Je l'avouë, dit le Chevalier, et mesme on ne sçauroit trop avoir de l'un ni de l'autre. Mais il faut principalement songer à je ne sçai quel esprit, que les livres ni les gens sçavans ne donnent gueres. Il me semble que ceux qui l'ont ne manquent ni d'art ni de science, et lors qu'on ne l'a point, pour achevé que l'on soit en quelque chose, il y a presque toûjours quelque malheureuse circonstance, qui gâte ce qu'on fait le mieux.

Puis qu'il ne faut que bien dire et bien faire pour estre honneste homme, et qu'il est question du bien dire; quand on auroit appris tous les secrets de sa langue, avec tant d'autres choses qui s'enseignent pour bien parler, en verité ce ne seroit presque rien si l'on ne sçavoit que cela ; car quelle apparence de plaire aux honnestes gens, et de les persuader, à moins que de connoistre ce qui les peut toucher, et par quelle voye on les gagne ? La pluspart des maistres, si vous l'observez, n'en disent pas un mot[1]. »

« Sans cette connoissance, dit le Mareschal, il seroit bien mal aisé d'y reüssir, sur tout dans le commerce de la vie où le moindre faux pas est remarqué : Quand ce mal-heur arrive, on ne s'en releve pas comme on veut, et je voi bien que c'est le plus important que d'avoir cet esprit, et de connoistre le monde. Je croi neantmoins qu'il seroit tres-difficile sans art ni sans régles, de bien parler sur toutes sortes de sujets. »

« Cet art, dit le Chevalier, s'apprend aisément, et c'est peu de chose, au moins de la sorte qu'on l'enseigne. La pluspart de ceux qui le sçavent n'en sont guere plus habiles, soit que les preceptes qu'on leur a mis dans la teste ne soient pas fort bons, ou qu'on ne leur ait pas appris à s'en servir. Que si l'on donnoit d'excellentes instructions, et qu'on les fist bien pratiquer en les donnant, ce seroit sans doute un grand avantage pour bien parler.

Quant aux regles qu'on donne, il faut suivre exactement

celles de l'usage. La pluspart de ces regles regardent la pureté de la langue, et je voi que beaucoup de personnes sans les avoir apprises ne laissent pas de les pratiquer. Il y a d'autres regles qui s'étendent plus loin, et qui sont prises du bon sens, et d'une longue experience. C'est que les maistres du mêtier ont remarqué des choses qui ont réüssi quelquefois, et à cause de cela ils ont crû qu'ils en pouvoient faire des regles[1]. Mais elles sont bien souvent si incertaines, qu'on ne les doit observer que selon qu'on s'en trouve, et qu'on le juge à propos, et lors qu'on s'y attache, il faut avoir égard au temps et aux circonstances. De sorte que si quelqu'un par adresse ou par hazard découvroit quelque chose qui valust mieux que tout ce qui s'est vû jusqu'icy, l'on se devroit servir de son invention.

Le bon art qui fait qu'on excelle à parler, ne se montre que sous une apparence naturelle : il n'aime que la beauté simple et naïve : et quoi qu'il travaille pour mettre ses agrémens dans leur jour, il songe principalement à se cacher. Vous souvenez-vous de ces jardins enchantez du palais d'Armide?

E quel che'l bello, e'l caro accresce à l'opre,
L'arte che tutto fà nulla si scopre[2].

Je trouve que le plus parfait est celuy qui se remarque le moins, et quand les choses sentent l'art et l'étude, on peut conclure que ceux qui les disent n'ont guere de tous les deux, ou qu'ils ne sçavent pas s'en servir[3].

C'est la faute des gens qui parlent quand on ne les sçauroit comprendre à moins que d'estre sçavant, quelque esprit qu'on puisse avoir; Et pour ceux qu'on n'entend pas toûjours bien, parce qu'on a peu d'intelligence, ou qu'on ne sçait pas le monde, il ne s'en faut prendre qu'à soi-mesme.

Mais en voilà beaucoup pour une seance, et si la promenade vous plaist encore, je découvre le long de cette orangerie une certaine allée, où vous trouverez de la fraîcheur. »

« Je voi bien, dit le Mareschal en se levant, que nous n'en dirons pas davantage pour aujourd'huy. Faisons encore deux ou trois tours, et dînons si vous m'en croyez ; l'appetit commence à me venir. Aprés cela nous irons chez M. L. G.[1] où nous joüerons tout le jour. Au reste je suis si content de nôtre promenade d'hier, que je vous y veux remener demain, non pas au mesme endroit, mais de l'autre costé de la riviére sur cette coste si élevée. Je passerai à vostre logis, et si vous y estes nous irons à l'hermitage. »

Fin de la Troisieme Conversation.

Quatrieme Conversation

Le Mareschal, comme il avoit dit, vint prendre le Chevalier sur les quatre ou cinq heures du soir. Le temps estoit doux, mais un peu chaud à cause de la saison. Ils furent bien-tost arrivez à l'hermitage, qui n'est qu'à demi lieuë de la ville. C'est une cellule et une chapelle avec un jardin, où ils ne purent entrer, parce qu'il n'y a plus d'hermite, et que deux Religieux qui ont accoûtumé d'y estre, estoient sortis ce jour-là. Le Mareschal et le Chevalier allerent descendre un peu plus loin dans un bois, dont les arbres sont assez hauts, et fort touffus. Sous cette épaisseur, que le Soleil ne sçauroit penetrer, on marche sur le gazon comme dans une prairie où l'herbe ne commence qu'à poindre.

Après s'estre promenez quelque temps, ils s'arresterent sous un vieux chesne extremément couvert, et s'estant assis, « Que dirons-nous, s'écria le Mareschal, ou que ne dirons-nous point? » — « J'ai passé la nuit à joüer, où vous me laissâtes, dit le Chevalier, et cela m'a fort appesanti. » — « Je ne l'ai pas remarqué, répliqua le Mareschal, quoi que nous ayons discouru sur le chemin. » — « Le carrosse ne m'agite plus, dit le Chevalier, je suis en

repos, et la fraîcheur de ce bois m'assoupit. » — « Je suis quelquefois comme vous estes, reprit le Mareschal, et quand je me considere en cét estat-là, il me semble que je sens une certaine douceur qui se trouve entre le veiller et le dormir, et que je ne pense plus rien, si ce n'est que je pense que j'ay du plaisir. Mais je m'en passe ordinairement pour estre de bonne compagnie, et puis on en dort mieux la nuit.

Vous m'avez dit en venant, continüa le Mareschal, que les personnes qui s'expliquent le mieux, usent plus souvent de repetitions que les autres, et que neantmoins on croit que c'est un defaut[1]. N'y auroit-il point en cela tant soit peu de contradiction? »

« Je m'en souviens, répondit le Chevalier, et je ne crois pas m'estre trompé. C'est que les gens qui parlent bien vont d'abord aux meilleurs mots, et aux meilleures phrases, pour exprimer leurs pensées[2]. Mais quand il faut retoucher les mesmes choses, comme il arrive souvent, quoi qu'ils sçachent bien que la diversité plaist, ils ont pourtant de la peine à quitter la meilleure expression, pour en prendre une moins bonne. Au lieu que les autres qui n'y sont pas si délicats se servent de la premiére qui se présente, si-bien que le hazard apporte de la variété à leur langage. Et parce qu'on est bien-tost las d'une façon de parler trop frequente, encore que ce soit la plus juste, pour faire entendre ce qu'elle signifie; on ne laisse pas de sentir en cela quelque defaut, et ceux qui parlent purement y sont plus sujets que les autres.

C'est qu'il y a du bien et du mal en tout, et mesme dans le langage, qui d'un costé ne sçauroit estre trop pur. Mais la diversité délasse, et si le moindre mot peut rencontrer sa place utilement, nostre langue n'est pas si abondante qu'on le doive rejetter.

Quelques Dames qui ont l'esprit admirable, et qui

s'en devroient servir pour rendre justice à chaque chose, condamnent des mots qui sont fort bons, et dont il est presque impossible de se passer. Les personnes qui en usent trop souvent, et d'ordinaire pour ne rien dire, leur ont donné cette aversion, Mais encore qu'il se faille soûmettre au jugement, et mesme à l'aversion de ces Dames, je croi pourtant que l'on ne feroit pas mal de s'en rapporter quelquefois à tant d'excellens hommes, qui jugent sainement et sans caprice, et qui sont assemblez depuis si long-temps pour décider du langage[1]. »

« Je le croi aussi, dit le Mareschal, et ce n'est pas une affaire à negliger : car on passe les plus doux momens de la vie à s'entretenir : on fait mesme peu de chose sans parler, et je voi par experience que c'est un grand avantage que d'y réüssir. Mais ce qui me paroist en cela de plus grande importance, c'est qu'il se presente beaucoup d'occasions, où l'on a besoin d'adresse et d'esprit pour gagner les gens, et pour leur faire comprendre que l'on a raison. On se contente de se pouvoir acquitter passablement de tout ce que je viens de dire ; et la pluspart sont persuadez, que lors qu'on fait bien une chose, ce n'est presque rien que de la faire un peu mieux. C'est neantmoins en quoi consiste la perfection, et ce qui met de la différence entre les excellens ouvriers, et les mediocres. »

« Vous m'avez tout-à-fait éveillé, dit le Chevalier, avec cét « un peu mieux » ; qui me paroist bien difficile. Mais qu'on est heureux d'y pouvoir atteindre ! Et je suis de vostre avis qu'on ne le sçauroit trop chercher pour la conversation, c'est le plus seur moyen de se faire aimer. Je voi de plus, que quand on est de bonne compagnie à l'égard des honnestes gens, on l'est aussi pour soi-mesme, et delà dépend le plus grand bon-heur de la vie.

Quant aux occasions dont vous parlez, où les plus habiles l'emportent presque toûjours, il me semble que

les meilleures choses qu'on invente pour persuader, ne sont bonnes que selon qu'elles sont honnestes, et que l'on ne doit pas vouloir vaincre à quelque prix que ce soit comme les Princes Barbares, mais comme les Héros, d'une maniére qui plaise, et mesme aux vaincus.

Je ne trouve rien de si beau, que d'avoir le cœur droit et sincere. Il me semble que c'est le fondement de la sagesse ; au moins tous les méchans me sont suspects de folie. Il est impossible d'avoir l'esprit grand et bien fait, qu'au travers des intérests du monde, et mesme dans l'emportement des plus violentes passions, on n'entrevoye ce qui seroit le plus honneste et qu'on ne l'aime.

Ceux qui ont le cœur droit, ont le sens de mesme pour peu qu'ils en ayent ; et prenez garde que de certaines gens, qui ont tant de plis et de replis dans le cœur, n'ont jamais l'esprit juste : il y a toûjours quelque faux jour qui leur donne de fausses veuës. Et puis l'artifice et les ruses témoignent qu'on n'a pas assez de talent pour faire ce qu'on veut par les belles voies. Le parti qui plaist aux honnestes gens est celuy de la franchise et de la simplicité[1].

Qu'une source si pure donne de grace à toutes les actions de la vie ! qu'elle embellit les mots et les pensées ! et que c'est une aimable chose que de bien parler quand cét air ne l'abandonne point ! Peut-estre qu'en suivant cette maxime on ne sera pas heureux en tout ; et les biaiseurs le sont-ils? Mais du moins on est assuré d'acquerir l'estime et l'affection de ceux qui connoissent le vrai merite ; et que peut-on souhaiter de plus grand? »

Comme le Chevalier parloit de la sorte, il prit garde que le Mareschal estoit tout entier à l'écouter, et craignant qu'une si grande attention ne luy pût nuire, il cherchoit à le détourner par quelque digression enjoüée. Le Mareschal qui s'en apperceut, « Je voi bien, luy dit-il, que vous voulez ménager ma santé, mais vous n'en prenez pas le

chemin. Il faut traiter les gens selon leur esprit, et s'accommoder à leur goust. Ce qui divertit la pluspart du monde m'ennuye, et les choses de sens et de raison ne me lassent point : mais principalement celles qui me pourroient rendre plus honneste homme me plaisent toûjours. »

« Et bien continuons, luy dit le Chevalier, on ne vous croiroit pas si serieux.

Parmi les personnes rares[1], dont j'ai quelque idée, j'en voi qui se sont emploiez si noblement à tout ce qu'ils ont entrepris, que l'on n'y sçauroit penser sans admiration. J'en remarque aussi qui parloient d'une maniere si élevée, qu'il est bien mal-aisé d'y atteindre. Il faut pourtant tâcher d'égaler les uns et les autres, et mesme de les surpasser si l'on peut. Car soit qu'on agisse, ou qu'on parle, il n'y a que les choses de cette valeur, qui meritent qu'on les aime, et qu'on les admire. Quand le cœur et l'esprit sont pleins de ces sentimens, et que l'on s'y accoûtume dés l'enfance, il s'en peut[2] espérer quelque chose de bien rare, et de bien exquis.

Du reste, que l'on ne se mette point en peine si tout sera suivi et soûtenu. Il n'importe guere que l'on soit d'abord si égal, ni si régulier, pourveu que la maniére soit si belle et si noble, que ceux qui la considérent ne puissent dire jusqu'où l'on peut aller. On se perfectionne avec un peu de temps et de soin ; et tout ce que l'on commence de bonne grace, il semble que la Fortune se plaise à l'achever de mesme.

Je connois des gens qui parlent bien, et qui ne font point de ce qu'on appelle des fautes ; mais c'est toûjours le mesme ton. L'on sçait ce qu'il en faut attendre ; et selon mon sens, tout ce que l'on doit le plus craindre et le plus éviter, c'est de n'avoir rien de haut prix.

Il peut arriver que c'est faute d'occasion qu'on ne dit rien d'excellent, et que le sujet ne le permet pas. Il est

pourtant vrai qu'il n'y en a point de si mal-heureux que l'on ne pût tourner de quelque sens agréable, si l'on sçavoit se bien servir de son esprit. Car ce qui la pluspart du temps nous paroist difficile, et mesme impossible, ne l'est pas tant de soi-mesme, qu'à cause de nostre peu d'adresse, et de nostre peu d'invention. De sorte que l'on feroit beaucoup de choses qui donneroient de l'étonnement, si l'on avoit assez d'industrie, pour en découvrir les voies, qui ne laissent pas d'estre encore qu'on ne les trouve point.

Tant qu'on est jeune, on ne juge sainement de rien, et s'il arrive que l'expérience, ou les réflexions, ou la rencontre de quelque personne intelligente fassent prendre un autre esprit, on méprise ce qu'on avoit admiré, et bien souvent on rit de soi-mesme, quand on s'examine sans se flater. Mais si quelqu'un connoissoit la juste valeur de tout, ne croyez-vous pas qu'il auroit bien à se divertir de la pluspart des gens qu'on estime, au moins de ceux qui présument[1]? Car pour les autres qui se contentent pour rien, ou qui sont peu satisfaits d'eux-mesmes, on ne s'en sçauroit mocquer, quand ils ne feroient que des fautes, parce qu'ils sçavent bien que tout le monde en peut faire, et qu'ils n'agissent que sur cette maxime-là.

Cependant bien qu'on entrevoye ou qu'on s'imagine quelque chose de meilleur que ce qu'on dit, il ne faut pas laisser d'avoir un peu de confiance pour le bien dire, et de bonne grace. Mais rien n'empêche tant d'approcher de la perfection, que de croire qu'on l'a trouvée. »

« Il me vient dans l'esprit, dit le Mareschal en riant, que plus on seroit achevé, plus ce que nous disons pourroit servir, et que nos entretiens sont à peu prés, si la comparaison ne vous choque point, comme les Commentaires de Cesar, où l'on ne sçauroit beaucoup profiter, à moins que d'estre un grand homme de guerre. C'est que nous ne touchons qu'en passant ce qui se presente pour faire un

honneste homme, et que nous ne parlons que pour ceux qui ont de cet esprit qui nous anime ; les autres n'iront jamais bien loin. Mais croyez-vous que cét esprit se puisse acquerir? et si vous le jugez ainsi, par où voudriez-vous commencer pour le donner aux enfans? car il ne faut pas prétendre de les mener si haut du premier coup. »

« Quand on éleve un enfant, répondit le Chevalier, il seroit à desirer que d'abord on essayast de luy faire aimer ou haïr ce qui merite l'un ou l'autre, autant que l'enfance le permet, et de faire en sorte qu'il eust le goust bon[1]. Car si je me veux expliquer, il faut bien que je me serve de ce mot dont tant de gens abusent. La bonté du goust luy feroit connoistre ce qu'on doit souhaiter d'acquerir, et les moyens pour y pouvoir exceller : Que s'il avoit par avance le sentiment juste du bien et du mal, ce qui se passeroit autour de luy l'instruiroit sans gouverneur, et mesme l'aversion des mauvaises choses, quand il en verroit, luy seroit comme une leçon pour les éviter.

On ne sçaurait avoir le goust trop délicat pour remarquer les vrais et les faux agrémens, et pour ne s'y pas tromper. Ce que j'entens par là, ce n'est pas estre dégousté comme un malade ; mais juger bien de tout ce qui se presente, par je ne sçay quel sentiment qui va plus viste, et quelquefois plus droit que les refléxions[2]. Il ne faut pas pour cela rejetter sévérement ce qui déplaist, ni se mêler beaucoup de reprendre. Il vaut mieux songer à faire bien ce qu'un autre fait mal ; la vie en est plus commode, et la maniére d'instruire plus agréable. Je voudrois aussi faire en sorte qu'un jeune homme eust de l'esprit, et le cœur comme on le doit avoir. L'esprit invente des moyens pour atteindre à la perfection, et le cœur est nécessaire pour pratiquer ce qu'on juge de meilleur ; car l'honnesteté n'est pas une simple spéculation, il faut qu'elle agisse et qu'elle gouverne. »

« On void assez d'enfans, dit le Mareschal, qui ne laissent pas d'avoir quelque prudence, et de prévoir ce qui leur peut nuire, et ce qui leur peut servir. Mais ce qu'on appelle avoir le goust bon, car je ne crains pas non plus que vous d'user de ce mot, toutes les bonnes façons de parler ont bonne grace, quand on n'y sent point d'affectation, et qu'elles sont bien employées : ce qu'on appelle, dis-je, avoir le goust bon, il ne faut pas l'attendre des jeunes gens, à moins qu'ils n'y soient extremément nez, ou que l'on n'ait eu grand soin de les y élever. Je ne sçai d'où cela vient, si ce n'est que par un instinct naturel ils vont d'abord à ce qui leur paroist le plus nécessaire, et que le reste les touche fort peu. »

« C'en est une excellente raison, dit le Chevalier, et je regarde aussi qu'il est bien mal-aisé quand on est si jeune, de n'estre pas surpris de ce qui brille, et qui donne dans les yeux. Il en faut le plus qu'on peut desabuser les enfans, acause qu'ils ont tous cela de commun avecque le peuple, et mesme ceux qui sont nez Princes, qu'ils cherchent volontiers le spectacle et la decoration. Mais les gens faits, et qui jugent bien, n'aiment pas les choses de montre, et qui parent beaucoup, quand elles ne sont que de peu de valeur. Celles qui n'ont guere d'éclat, et qui sont de grand prix, leur plaisent[1]. Cela se remarque en tout, et mesme en ce qui concerne l'esprit et les pensées. Car si ces sortes de choses semblent fort belles, et qu'elles ne soient belles qu'en apparence, elles dégoustent tout aussi-tost, et celles qui le sont sans le paroistre, plus on les considére, plus on les trouve à son gré. C'est qu'elles sont belles sans estre parées, et qu'on y découvre de temps-en-temps des graces secrettes, qu'on n'avoit pas apperceuës. »

« D'où vient, dit le Mareschal, que des gens qui s'expliquent de bonne grace sur de certains sujets, sont si différens d'eux-mesmes, quand ils se mêlent de parler

d'autre chose ? et n'admirez-vous point, que cét homme que nous avons connû, et qui avoit tant d'esprit, nous ait laissé de si mauvaises lettres d'amour, luy qui hors de là en écrivoit de si bonnes? Comment cela se peut-il faire, et n'est-ce pas toûjours le mesme génie[1] ? »

« C'est bien le mesme génie, répondit le Chevalier, mais le plus accompli du monde n'est jamais également propre à tout, et la diversité des sujets luy fait produire des effets bien differens.

D'ailleurs, pour bien faire une chose, il ne suffit pas de la sçavoir, il faut s'y plaire, et ne s'en pas ennuyer. Je voi qu'ordinairement les bons maistres parlent bien de ce qui regarde leur mestier, et je m'imagine que celuy de cét homme n'estoit pas d'aimer, ou du moins qu'il ne l'avoit jamais bien sçû. On ne sçauroit dire que c'est faute d'esprit, si ses lettres d'amour ne sont pas du prix des autres, car il y en a quelque-fois de reste : mais c'est de l'esprit mal employé. Lors qu'il est question de toucher le cœur, il s'amuse à subtiliser, et à dire des gentillesses. Il écrit à une Dame, dont il estoit violemment amoureux, que son ame est si foible qu'elle n'a pas la force de le quitter, et que cela luy conserve un peu de vie[2] : Il écrit aussi à quelque autre, que ce qui l'empesche de mourir, c'est qu'il y auroit du plaisir, et qu'il n'en veut pas recevoir en son absence[3].

Il avoit pris ces inventions des Espagnols, et je ne doute point que ce ne soient de bons modéles. Mais il en usoit à contre-temps. Car cette maniere galante et même enjoüée, qui pourroit estre bien receuë au commencement d'une amour, n'est pourtant pas de saison dans le plus fort de l'accés, où l'on n'a guere accoûtumé de rire et de badiner. Du reste quand il parle serieusement, il ne s'attache qu'à persuader son amour, et ce n'est pas le plus hasté que de declarer, ni de persuader que l'on aime. Il vaut beaucoup mieux penser à rendre son affection agréable. Car une

belle femme s'imagine aisément qu'elle ne déplaist point, et je croy qu'elle a raison. Mais elle ne demande pas toûjours d'étre aimée, et le plus important consiste à faire ensorte que si cela estoit elle en fust bien aise ; Il faut au moins commencer par là. Je voy qu'il examine ponctuellement tout ce qui se passe dans son cœur, et pour en dire mon avis, il se devoit souvenir qu'il n'est pas de la nature des passions violentes de refléchir sur elles-mesmes. Un homme emporté de colere ne songe pas qu'il est en fureur, et quand on est accablé d'amour, on ne s'apperçoit pas de l'estre, ou pour le moins si l'on y prend garde, on se considére alors comme dans un estat naturel, qu'on ne croit pas qui puisse changer. Je regarde aussi qu'il exagere tant ses ennuis et son desespoir, que l'on sent que tout cela est faux. Il est bien mieux d'en dire peu et d'en donner beaucoup à penser. Il faut mesme la pluspart du temps que cela se connoisse sans le dire, et sur tout ne point faire de plainte qui sente l'artifice, et qui puisse faire douter de ce qu'on dit. Cette avanture d'Astrée et de son Amant qui se jetta dans le Lignon[1], est simple et naturelle : Ils ne se disent point de choses si recherchées. Mais leur affection ne paroist pas seulement dans leurs paroles, tout ce qu'on observe en eux, la découvre, et jamais on n'a rien vû de plus touchant.

Il me semble d'ailleurs, qu'il n'y a point de sujet qui souffre moins les fausses beautez, et que cét homme contre son ordinaire en avoit quelquefois lors qu'il écrivoit des lettres d'amour. Mais ce qui fait principalement qu'elles dégoûtent, c'est qu'il y va trop à découvert. La belle Déesse, dit un ancien Grec, ne trouve nullement bon que l'on parle si ouvertement de ses mysteres[2] ; et quand personne ne le diroit, qui ne void point qu'un voile en cela fait bon effet, et que l'expression n'y sçauroit estre trop délicate : témoin ce vers,

J'en connois de plus miserables[1] *?* »

« Je trouve pourtant, dit le Mareschal, que cét homme a fait quelque chose d'admirable en ce genre, et cela s'accorde mal à ce que vous croyez de luy, que ce n'est pas ce qu'il sçavoit le mieux. Peut-on rien voir de plus achevé que ce qu'il fait dire à son Heroïne ? » — « La gloire, répondit le Chevalier, ne luy en est pas entiérement deuë : Une Dame qui luy en avoit donné le dessein et l'invention y doit avoir la meilleure part. C'est cette Dame qu'il a si bien représentée en la personne de Zélide. L'ouvrage a esté quelque temps entre ses mains avant qu'on l'ait vû ; ce qui vous a charmé vient d'elle, et comme vous la connoissez vous n'en devez pas estre surpris[2]. »

« Vous m'apprenez-là bien des choses, dit le Mareschal, et peut-estre pensez-vous que je n'ai plus à m'éclaircir de quoi que ce soit ; mais j'ai encore une question à vous faire. Qu'est-ce qu'on entend par cette haute[3] éloquence qui fait tout ce qu'elle veut, à ce que disent tant de gens? Je l'ai demandé à quelques-uns qui se vantoient de la connoistre, et personne jusqu'ici ne me l'a bien fait comprendre. » — « Ce que vous me demandez, répondit le Chevalier, est si peu connû dans le monde, que mesme le mot d'éloquence y pourroit estre mal receu. Car il me semble qu'on n'en use guére que pour se jouër de ceux qui se plaisent moins au bon sens qu'aux belles façons de parler. »

« On s'en peut servir en raillant, reprit le Mareschal : il y auroit pourtant bien de la délicatesse, et mesme de l'ignorance de le rebuter mal-à-propos. D'ailleurs, on ne parle guére à la Cour que de ce qu'on y void, et cette veuë où chacun s'intéresse aisément, fait trouver ce qui s'y dit, agréable. Mais en des lieux reculez, comme ceux-ci, à moins que de s'entretenir sur de certains sujets, dont la Cour est fort en repos, on passeroit mal son temps. »

« J'en tombe d'accord, dit le Chevalier, et ce que vous cherchez merite bien d'estre examiné. Mais la pluspart des choses que nous considérons par le sentiment plûtost que par la raison, sont toûjours un peu douteuses. Celle-ci est de ce nombre, et toutes celles qui regardent les graces, et mesme la beauté, dont la cause est pourtant moins cachée que celle des graces. S'il estoit question, de deux belles femmes qui plaisent[1], laquelle seroit la plus agréable, et mesme laquelle seroit la plus belle, on auroit bien de la peine à le décider, ou pour le moins à le faire connoistre si clairement, que tout le monde en demeurast d'accord. On pourroit dire en pareille occasion, « Telle chose fait tel effet en moi ; mais je ne sçai comment les autres s'en trouvent. » Je prens ces devans pour me servir d'excuse si j'ai quelque sentiment particulier.

Il me semble que cette haute éloquence n'est pas comme on se l'imagine. On veut qu'elle ébloüisse, et qu'elle soit toûjours sur le haut ton. Car comme on est persuadé, que le stile simple et familier est bas ; on croit aussi qu'elle n'y sçauroit paroistre en son naturel. C'est que l'on a plus d'égard à la parure qu'à l'excellence de la chose, et que l'on ne songe pas qu'il en faudroit juger comme de l'or, qui est estimé selon qu'il est plus fin et plus pur. Je croirois tout au contraire de ceux qui la veulent toûjours orageuse, qu'elle aime naturellement à se montrer sans fracas et sans bruit.

Comme elle est la plus belle, et la plus noble, elle est aussi la plus difficile, et la moins commune. Elle vient d'un discernement juste et subtil, mais si haut, et de si grande étenduë, qu'on ne trouve rien audessus ni audelà. C'est un feu pur et vif, et l'on en void par hazard quelque lueur, mesme dans les entretiens les moins recherchez.

Quoy qu'elle s'adresse principalement à l'esprit, et qu'il semble qu'elle n'ait pour but que de le gagner, elle

ne laisse pas d'aller jusqu'au cœur. Il est vray que si l'on veut apporter du trouble à l'ame, et la mettre en desordre, il faut prendre une maniére plus sensible, et des tons plus animez ; mais cette haute éloquence ne se trouve que dans la hauteur des pensées. Ceux qui ne la reconnoissent qu'à ce qu'on appelle un beau stile, ne remarquent pas, si je ne me trompe, ce qu'elle a de plus exquis. Il me semble aussi qu'il faut un grand fonds de beauté pour soûtenir de grands ornemens, et qu'il arrive peu que l'on pense des choses, où ces façons de parler si magnifiques soient bien dans leur place, et bien en œuvre. Ce que je viens de dire a fort peu de prise et pourroit bien s'échaper ; peut-estre que nous le verrons mieux dans un sujet plus sensible et plus connû.

Quand les Dames veulent paroître comme à l'envi dans une grande assemblée, vous sçavez qu'elles s'ajustent, pour plaire plûtost que pour éblouïr : aux unes la plus riche parure est bonne, aux autres la plus modeste, et d'ordinaire elles n'aiment pas les extrémitez, elles ne cherchent rien de trop sombre, ni de trop éclatant ; mais à peine en void on deux d'une mesme parure, et cette diversité embellit la scene.

Puisque j'en suis venu là, je trouve que l'éloquence qui pense bien, et qui s'explique mal, est à peu prés comme une belle femme mal ajustée, ou dans un habit négligé ; et que celle qui se fait peu considerer du costé de l'esprit, mais qui se sert du langage adroitement, represente assez une femme mediocrement belle, mais qu'on trouve toûjours ajustée, ou toûjours parée, et ce grand soin ne fait pas que l'on en soit charmé[1]. Que si l'esprit se rencontre avec l'adresse de dire les choses, c'est la beauté mesme où rien ne manque, et le comble de l'agrément. »

« Je suis fort content de l'idée que vous m'en donnez,

dit le Mareschal, et je conclus de tout cela, que pour bien parler, il faut chercher dans le sujet ce qu'on y peut rencontrer de meilleur et de plus agréable ; mais qu'il ne faut pas tant s'attacher à donner de l'éclat aux choses que l'on dit, qu'à les mettre de la maniére qui leur vient le mieux.

Je ne voudrois pas commencer par un endroit fort brillant[1] ; il est bien à souhaiter que tout ce qu'on dit soit bon, et mesme beau; selon que le sujet le merite : mais il y faut aller par degrez : la nature en cela, comme en tout le reste, est une maîtresse bien sçavante. Voyez comme elle marche insensiblement, et que le plus beau jour qui ne commence qu'à paroistre, a si peu d'éclat, que l'on doute si c'est le jour ou la nuit[2]. Je vous découvre tous mes sentimens, et si je me trompe, ou que je prenne l'un pour l'autre, j'espere que vous m'en avertirez.

A mon gré rien ne témoigne tant que la maniére de s'expliquer est noble et parfaite, que de laisser comprendre de certaines choses sans les dire : l'expression est assez claire si l'on entend tout ce que quelqu'un dit, quoi qu'on n'entende pas d'abord tout ce qu'il pense, et que son sens s'étende plus loin que ses paroles[3].

On cherche bien souvent tant de finesses sur un sujet, que ce qui estoit bien dit ne l'est plus ; quand on a touché juste, on fait bien de s'en tenir là, et de passer à d'autres choses : Je voudrois mesme leur donner un autre tour à cause que la diversité ne lasse point.

Il faut que celuy qui parle s'accommode à l'intelligence de ceux qui l'écoutent. Plus on a d'esprit, plus on y doit prendre garde. Mesme à force de penser et de dire des choses que la pluspart des gens ne sont pas accoûtumez d'entendre, quoi qu'on s'explicast tres-clairement, on les pourroit mener si haut, que la teste leur tourneroit. Ce defaut neantmoins auroit son prix, et je le trouve si rare,

que je ne voi personne qui s'en plaigne, et qui ne le voulust avoir. Au pis aller, on s'en corrigeroit aisément.

Pour ce qu'on appelle de bons mots[1], je croirois qu'ils ne dépendent pas moins du sujet et mesme du hazard, que de l'intelligence et de l'esprit, et qu'il faut attendre l'occasion pour en dire. On s'en passe bien, ce me semble, et c'est assez de parler en honneste homme, et de dire sur tout ce qui se presente des choses justes et bien prises : cela vaut mieux que les bons mots. On les aime pourtant, et je ne m'en étonnerois pas, si en effet c'estoit de bons mots ; mais j'admire que les équivoques, qui n'en ont que l'apparence, ayent mis en honneur des gens d'un esprit bien médiocre. On affecte d'en dire aujourd'huy comme on faisoit il y a quelque temps de faire des portraits. Car il y a toûjours, comme vous sçavez, quelque faux agrément dont le monde est abusé. »

« Je trouvois, dit le Chevalier, cette mode assez mal inventée. Car pour estre écouté avecque plaisir, il faut dire des choses que l'on soit bien-aise d'entendre, et les dire agréablement. Il me semble que ces faiseurs de portraits ne faisoient ni l'un ni l'autre : On ne vouloit point connoistre la pluspart de ceux qu'ils representoient si curieusement, et du reste leur maniére de peindre n'est pas fort bonne. Car pour faire croire des gens ce qu'on remarque en eux de rare, ou de singulier, soit qu'on les éleve, ou qu'on les abaisse, il y a des moyens plus seurs, et plus nobles, que d'en peindre comme ils faisoient jusqu'aux moindres traits[2].

Les excellens peintres ne peignent pas tout : ils donnent de l'exercice à l'imagination, et en laissent plus à penser qu'ils n'en découvrent. Ce Grec si celebre par son génie, et par ses inventions, ne s'amuse pas à décrire Helene. Il ne dit presque rien de son visage, ni de sa taille. Cependant il a persuadé à toute la terre que c'étoit la plus belle femme qu'on ait jamais veuë[3].

Le Tasse, qui d'ailleurs touchoit en Maistre, eust bien fait de l'imiter ; et quand il parle de l'arrivée d'Armide dans le camp des Chrestiens, s'il se fust contenté de dire en deux ou trois mots, que dès qu'elle parut, et qu'on l'eut ouïe, l'on vouloit tout abandonner pour la suivre, et que mesme le Général qui devoit estre plus retenu, et moins sensible, en fut tenté, nous la trouverions sans doute plus aimable. Tout ce qu'il assemble des charmes de la nature, et de l'artifice[1], ne donne pas une si belle idée, que celle que l'on se sçait faire à soi-mesme, et l'on n'y manque jamais.

Les Graces ne paroissent que fort rarement, et mesme lors qu'on les void elles ne veulent pas qu'on les considére à plein, ni à découvert : il est mal-aisé de les peindre. Et quand on en viendroit à bout, comme chacun les regarde avec des yeux bien différens, la peinture ne satisferoit pas tout le monde.

Mais le Soleil se couche et ne seroit-il point temps de se retirer ? » — « Allons, dit le Mareschal, et si vous le jugez à propos, marchons quelque temps pour faire encore un peu d'exercice. »

Fin de la Quatrieme Conversation

Cinquieme Conversation

Le Mareschal recevoit souvent des lettres de Paris et de la Cour ; et comme il en écrivoit aussi pour entretenir ce commerce, il montroit quelquefois au Chevalier ce qu'il avoit écrit. Je ne sçai pourquoi l'on s'imagine qu'il n'excelle pas en cela comme à parler. Il me semble que ce qu'il écrit sent fort l'honneste homme, et qu'on y trouve toûjours de l'esprit[1].

Il est vrai que la conversation ne demande pas tant d'arrangement, et qu'elle se passe d'une certaine liaison si exacte qu'on n'observe guere en parlant. Je croi neantmoins que si on l'observoit sans qu'elle parust ni contrainte, ni affectée, on en parleroit beaucoup mieux. Quoi qu'il en soit, si les choses qu'on dit sont bonnes separément, et qu'on ait de la grace à les dire, elles sont bien receuës. Mais pour l'ordinaire ce qui s'écrit veut estre joint et lié, sans que l'on y sente pourtant ni soin ni travail. Et si quelqu'un prétend faire quelque chose que l'on soit bien-aise de lire, ce n'est pas assez que chaque piéce plaise en elle-mesme, il faut qu'elles soient faites l'une pour l'autre, et qu'il y ait des proportions.

On remarque du Mareschal qu'il veut toûjours briller, et quoi qu'il songe principalement à plaire aux gens qui

s'y connoissent, il ne néglige pas l'estime des autres[1]. Il est en cela comme ces Dames, qui ne peuvent souffrir que personne s'en sauve. A la réserve de quelque histoire, ou de quelques rélations, et d'un petit nombre de livres qu'il a lûs, il ne sçait que le monde, et ne laisse pas d'entendre tout ce qu'on luy dit. Il arrive mesme assez souvent qu'il encherit sur des choses qu'il ne vient que d'apprendre, et qu'il va plus loin qu'on ne le pensoit mener. Que seroit-ce d'un jeune homme de cét esprit qui seroit élevé par de bons maistres?

Le Chevalier vint chez luy le lendemain d'une conversation qu'ils avoient euë. Le Mareschal s'estoit retiré dans sa chambre au sortir de table, et voyant entrer le Chevalier, « Je vous ai bien souhaité, luy dit-il, pour me soûtenir contre cinq ou six hommes fort sçavans, qui seroient d'assez bonne compagnie, s'ils avoient le sens commun. Avant que de nous mettre à table je les ay mis aux mains, et j'ai parlé à mon tour : Mais lorsque je croyois le plus triompher, il y en avoit deux, si je ne me trompe, qui se disoient tout bas, qu'ils ne pouvoient comprendre ce qu'on trouvoit en moi de si rare. » — Ils me font souvenir, dit le Chevalier, d'un fort habile homme que je connois, qui avoit lû tout le Tasse avec beaucoup d'attention ; sans y avoir remarqué ni esprit ni agrément[2]. »

« On ne s'éclaircit de rien avec ces sortes de gens, reprit le Mareschal ; ils ne prennent jamais bien les choses qu'on leur dit : celles qui n'ont point de sens, ne laissent pas d'en avoir pour eux, et tout ce qu'on leur propose de bien clair, leur paroist obscur. D'ailleurs, c'est un langage à part que je n'entends point, et qui seroit fort mal receu dans le monde. Il arrive aussi qu'au lieu de venir au nœud de l'affaire, ils vous mettent ce que vous leur demandez en tant de parties, que l'une fait oublier l'autre, et qu'on ne sçait plus ce que c'est. J'ai bien du plaisir à les voir ranger

en si bel ordre des choses de si peu de consequence[1]! Quand on a l'esprit juste, on suit assez tout ce qu'on entend dire, ou qu'on dit soi-mesme ; sans y apporter tant de façon. J'aime dans la conversation; que l'on cherche une agréable diversité ; que l'on passe par des lieux détournez, et que l'on s'éleve de temps en temps si l'occasion le permet. Quoi qu'on s'écarte, et qu'on prenne l'essor, on se retrouve bien. Il faut, si l'on m'en croit, aller par tout où mene le genie, sans autre division, ni distinction, que celle du bon sens. Aumoins cette maniére est plus conforme à nos sentimens, et à nos pensées, que cette méthode si réguliére de quelques gens qui déguisent tout. On n'y voit rien de naïf, ni le plus souvent rien de réel ; et quand on éleve des enfants, pourquoi les accoûtumer à des biais si contraints, et qu'ils ne sçauroient un jour pratiquer sans se rendre ridicules? »

« L'étude peut nuire, ajoûta le Chevalier, du moins il ne faut pas prétendre qu'elle fasse infailliblement des chef-d'œuvres[2]. » — « Ni le monde aussi, dit le Mareschal, n'en fait pas toûjours, et principalement les gens qui ne se sont faits qu'à l'armée, ne sont pas pour l'ordinaire d'aimable entretien. On dit en récompense qu'ils ont de l'acquis et de l'honneur, comme si cela les mettoit à couvert de tout ; et nous pouvons dire entre nous que rien ne des-honore tant, que d'estre des-agréable et malhonneste homme. C'est à peu prés comme de certaines prudes, qui s'estiment beaucoup, seulement de ce qu'elles sont farouches : Car de se priser tant de si peu de chose, je les tiens plus perduës qu'elles ne seroient, si on les trouvoit aussi douces qu'elles sont sévéres, et que du reste elles fussent comme on les voudroit. »

« Quand on juge sincérement, dit le Chevalier, on ne trouve presque rien d'achevé. Mais plus on a le discernement exquis, plus on se fait d'honneur d'estre indulgent, et l'on ne doit pas prétendre de rencontrer les gens comme

on les cherche ; il faut essayer de les faire, et particulierement lors qu'on les aime, et qu'on est obligé de passer sa vie avec eux[1]. Pour les autres qu'on ne voit que par hazard, on ne les tourne pas comme on voudroit ; on peut seulement les ébaucher, en leur disant ce qu'on juge de plus à-propos, et s'ils en sçavent profiter, au moins cela les dispose à s'achever d'eux mesmes. »

« Si-tost que je commence à parler, dit le Mareschal, vous m'entendez mieux que je ne m'entends, et tout ce que vous me dites me paroist si facile à comprendre, que je croi souvent que je le sçavois, avant que vous me l'eussiez dit. Je songe toûjours à mes enfans, qui ne sçauroient encore se passer de moi ; je les en aime davantage, et quoi que le bien soit quelque chose, je ne leur souhaite rien tant que du mérite. Nous disons quelquefois ce que nous jugeons de meilleur pour élever un grand Prince, et sur ce modéle, autant qu'on en peut approcher, il me semble qu'on peut nourrir ses enfans. Car je m'imagine que c'est une mesme vertu qui sçait commander si la fortune le veut, comme elle sçait obeïr quand son devoir l'y engage. » Et s'étant assis avecque le Chevalier : « Vous dites, continua-t-il, que l'étude peut nuire : je voudrois bien m'éclaircir de la maniére qu'il en faudroit user, car je ne croi pas que vous soiez d'avis d'y renoncer absolument. »

« Ce seroit, dit le Chevalier, un sentiment bien bizarre ; le plus beau naturel du monde est peu de chose, si l'on n'a soin de l'instruire et de le perfectionner : on ne se prend à rien comme il faut sans l'avoir appris ; et qui se pourroit persuader que pour bien faire une chose que l'on fait mal, ou pour la mieux faire quand on la fait bien, l'étude pûst jamais nuire ? c'est à dire d'en chercher les moyens, et de les chercher sous les meilleurs maistres ; car c'est ainsi que l'on doit étudier.

On voit pour toutes sortes d'éxercices combien le bon art, et les bons maistres sont nécessaires. Cela seroit bien étrange que le corps fust capable d'instruction, et que l'esprit ne le fust point. Quelle apparence, que pour estre bien à cheval, l'éxercice, et les maistres fissent leur effet sans y manquer, et que pour se rendre honneste homme, l'un et l'autre fust inutile et mesme nuisible?

Le corps et l'esprit sont rarement comme on voudroit, mais les defauts du corps me semblent plus malaisez à corriger : L'esprit est naturellement souple, on le redresse, pourveu qu'on le prenne adroitement. Et qui doute que si quelqu'un estoit aussi honneste homme, que l'on dit que Pignatelle [1] estoit bon Escuyer, il ne pûst faire un honneste homme, comme Pignatelle un bon homme de cheval? D'où vient donc qu'il en arrive autrement? c'est en verité que quand on apprend à faire une chose d'un mauvais maître, on apprend à la mal faire ; et qu'il est beaucoup plus difficile de choisir les bons maîtres pour l'adresse de l'esprit, que pour celle du corps. Car les avantages du corps sont bien plus marquez et bien plus connus que ceux de l'esprit. C'est aussi que les gens qui seroient capables d'instruire en ce qui regarde l'esprit, ne s'en veulent pas toûjours mêler ; et sans mentir, comme le monde en juge, il y auroit peu de gloire d'en faire un mestier, quand on s'en acquitteroit en perfection.

Il est certain que pour estre habile, honneste, et agréable au point qu'il seroit à souhaiter que le fust un grand Prince, on ne sçauroit sçavoir trop de choses, pourveu que l'on ait l'adresse d'en user, et que l'on connoisse leur prix. Mais pour en dire mon sentiment, ce n'est pas estre sçavant que d'avoir beaucoup de lecture, et d'avoir appris un grand nombre d'opinions différentes, qui ne découvrent rien d'assuré. On ne sçait bien que ce qu'on void nettement, et qu'on peut faire voir de la sorte au premier qui se

presente, s'il a de bons yeux. Il se faut défier de ce qu'on n'apperçoit que comme au travers d'un nuage, et qu'on ne peut mettre bien à découvert à la veuë d'un autre.

Tant qu'on est jeune on n'apprend guere que de certains mots qui font paroistre sçavant, quoi que l'on ne se connoisse à rien, et cela ne convient pas à un homme du monde. Je voudrois que l'on scût tout, et que de la maniére qu'on parle on ne pûst estre convaincu d'avoir étudié. »

« Il est toûjours avantageux d'estre éclairé, dit le Mareschal, et de connoistre le monde, soit qu'on parle, ou qu'on écrive : mais ce qui tient de l'étude est quelquefois mal receu. Je ne sçai s'il faut écrire comme on parle, et parler comme on écrit : beaucoup de gens m'en ont assuré, mais il me semble que cela se pratique autrement. »

« Il y auroit plus d'apparence, répondit le Chevalier, si l'on disoit qu'il faut écrire comme on voudroit parler, et parler comme on voudroit écrire. Car on fait rarement l'un et l'autre de la maniére qu'on voudroit. Cette question, qui n'est pas à mépriser pour les personnes d'esprit, se peut éclaircir fort aisément.

On écrit des choses qu'on ne prononce jamais, et qui ne sont faites que pour estre leuës, comme une histoire, ou quelque chose de semblable. Quand on s'en mêle et qu'on y veut réüssir, il ne faut pas écrire comme si l'on faisoit un conte en conversation : l'histoire est plus noble, et plus sévére ; la conversation est plus libre, et plus négligée. Et comme il y a des choses qui ne veulent qu'estre leuës, il y en a aussi, qui ne sont principalement faites que pour estre écoutées, comme les harangues. Si l'on veut juger de leur juste valeur, il faut considérer à quel point elles sont bonnes quand elles sont prononcées, puisque c'est là leur but. Et parce que les lettres ne se prononcent point ; car encore qu'on en lise tout haut, ce n'est pas ce qu'on appelle prononcer, on ne les doit pas écrire tout-à-

fait comme on parle. Pour preuve de cela, qui verroit une personne à qui l'on vient d'écrire une lettre, quoi qu'elle fust excellente, on ne luy diroit pas les mesmes choses qu'on luy écrivoit, ou pour le moins, on ne les luy diroit pas de la mesme façon. Il est pourtant bon lors qu'on écrit de s'imaginer en quelque sorte qu'on parle, pour ne rien mettre qui ne soit naturel, et qu'on ne pûst dire dans le monde : et de mesme quand on parle, de se persuader qu'on écrit, pour ne rien dire qui ne soit noble, et qui n'ait un peu de justesse. »

« D'où vient, reprit le Mareschal, qu'on dit que des gens parlent bien, mais qu'ils ne sçavent pas écrire? »

« On croit souvent, répondit le Chevalier, que de certaines personnes parlent bien en effet, qui ne parlent pourtant bien qu'en apparence. C'est que leur mine éblouït, ou que le ton de leur voix surprend. Quand on excelle à parler, on pourroit écrire de mesme : il est vrai que cela demande un peu plus de soin. Il me semble aussi que l'on ne peut sçavoir bien écrire sans sçavoir bien parler. Mais il arrive que ceux qui ne s'attachent qu'à bien écrire, ont pour l'ordinaire en parlant une maniére languissante et presque éteinte. Ces gens-là cherchent trop le son et l'harmonie. Cette douceur de langage qu'ils affectent, leur fait perdre peu-à-peu l'usage naturel, qui consiste à donner à tout ce qu'on dit les mouvemens qu'on sent dans son cœur. Car on ne parle pas seulement pour faire entendre ses pensées, on parle aussi pour exprimer ses sentimens, et ce sont deux choses bien différentes.

Celuy qui ne se trouve émû de rien, est aussi peu propre à parler, que celuy qui ne pense rien. Le cœur a son langage comme l'esprit a le sien, et cette expression du cœur fait bien souvent les plus grands effets. Quand le cœur n'est point agité, quoi qu'on ait bien de l'esprit, on ne touche pas vivement ; et quand on est animé, si l'esprit

manque, on ne fait que du bruit, et presque toûjours si à contre-temps, qu'il vaudroit mieux se taire. Il faut donc que le cœur ait des sentimens, et que l'esprit non seulement les conduise, mais encore qu'il en fasse le choix. Car comme il y a des pensées qui sont agréables, et d'autres qui ne le sont point, cette mesme diversité se trouve dans les mouvemens du cœur, les uns sont bien receus, et les autres sont rebutez. Vous sçavez beaucoup mieux que moi, que pour inspirer la joie ou la tristesse, et tant d'autres sentimens, qui gouvernent le monde, et mesme aux dépens de la raison, ce n'est pas assez de les connoistre par experience, il en faut estre touché sur l'heure, du moins comme on l'est des choses, qui se representent sur les theatres.

Soit que l'on veuïlle bien parler ou bien écrire, il faut avoir bien des égards[1], et peu de gens y ont réüssi. Le plus difficile à mon sens, est de se connoistre à ce qui doit plaire, et d'avoir du génie à le pratiquer. Je dis à ce qui doit plaire, parce qu'il est assez mal-aisé de s'en assûrer. Car en matiere d'agrément chacun a son goust, et si vous le remarquez, ce qui d'ordinaire plaist, ne vient pas tant de la perfection, que d'un certain temperament, qui s'accommode à nos sentimens naturels. C'est cette proportion qui charme sans que l'on s'apperçoive d'où cela vient[2]. Mais il me semble que les veritables graces, celles qui touchent le plus, et qu'on aime toûjours, ne se peuvent que mal-aisément passer de la délicatesse, et que les grandes choses, comme la pompe et la magnificence, sont moins faites pour plaire, que pour donner de l'admiration. La beauté mesme, quand elle a tant d'éclat, est au dessus de nos forces, nous ne la pouvons soûtenir. On louë les plus belles femmes, mais on aime les plus jolies. C'est que l'on se lasse d'admirer long-temps, et que ce qui n'est fait que pour cela, dégouste si-tost qu'on ne l'admire plus[3].

Il faut s'attacher principalement à bien penser : l'excellence de la pensée a tant d'avantages sur de certaines beautez que l'on cherche dans l'art et dans l'étude, que celuy qui pense le mieux est toûjours au dessus des autres. Je voi de plus, que ceux qui ont le discernement bon pour les choses, l'ont aussi pour la maniére de les exprimer, et que c'est la délicatesse du sentiment, qui fait celle du langage. Tout cela dépend d'acquerir cét esprit dont nous avons tant parlé, et le maistre qui le peut donner, se peut dire un excellent maistre.

Les choses de fait et de memoire s'apprennent bien-aisément, et l'on trouve assez de gens qui les sçavent montrer. Mais il n'en va pas ainsi de ce qu'on appelle connoistre, et juger : C'est le chef-d'œuvre de l'esprit ; et sur tout pour ce qui regarde l'adresse et l'invention, la justesse et la bienseance, il y a peu de maistres qui ne fassent prendre le contre-pied, d'où l'on ne revient pas comme on veut. Et parce que les premiéres émotions du cœur, et je ne sçai quelle ébauche imperceptible, qui se fait dans l'esprit d'un enfant, luy disposent la pente au bien, ou au mal, et cela pour tout le cours de sa vie ; il seroit à desirer qu'on ne leust guere au jeune Prince, que de certains livres qui luy pourroient donner l'idée, ou du moins le sentiment de la perfection, par quelques endroits bien touchez et de bonne main. Car on trouve quelquefois des choses si bien prises, qu'il est impossible de les mieux dire, ni de les mieux penser. On va bien loin quand on se forme sur de pareils modéles, et qu'à force de s'y accoûtumer, tout ce qu'on dit en a quelque marque.

Ce langage que peu de personnes sçavent parler, vient d'une justesse d'esprit, et d'une étenduë d'intelligence qui découvrent les choses comme elles sont. C'est un discernement naturel, où neantmoins on fait continuellement quelque progrés, quand on y songe de la bonne sorte,

et qu'on pratique des gens qui sont nez avec cela. Mais je vous le dis encore, Monsieur le Mareschal, ceux qui se plaignent de n'avoir pas étudié comme on étudie ordinairement, n'y ont guere perdu.

Ce n'est pas peu que de se pouvoir desabuser de tout, et de sçavoir donner à chaque chose le prix qu'elle merite. Que si quelqu'un nous découvroit, ou seulement nous faisoit sentir ce que nous en devons croire, nous luy serions bien obligez. La pluspart content cela pour rien. Il est pourtant vrai que sans cette connoissance on est toûjours duppe, ou toûjours injuste. »

« Il me semble, dit le Mareschal, que pour instruire à bien vivre, et pour insinuer les sentimens qu'il faut avoir, un mauvais maistre est encore plus à craindre. Je ne m'étonne pas qu'on nous donne le premier qui se presente ou qu'on rencontre par hazard [1]. Cela ne tire qu'à peu de conséquence. Mais pour un grand Prince, dont le bonheur du public doit un jour absolument dépendre, et sur qui tant de gens se voudront former, comme sur le plus noble modéle, il n'y faut rien oublier[2]. S'il y avoit un homme au fond des Indes, qui s'en pûst mieux acquitter, que les plus habiles qui sont parmi nous, je le voudrois faire venir [3]. Il s'agit de faire un grand Roi, qu'on aime et qu'on admire : il s'agit de le rendre heureux, et mesme de faire en sorte que tous ceux qui vivront sous luy le soient. Car comme ils seront obligez de se sacrifier pour sa gloire, il sera beau que son bon-heur se répande sur eux. »

« Il ne faudroit pour tout cela, dit le Chevalier, que le rendre honneste homme, aumoins c'est le plus important. » — « Je voi bien, reprit le Mareschal, que peu s'en faut que ce mot ne comprenne tout. Mais qui me demanderoit ce que c'est, je m'y trouverois bien empêché. »

« Je ne m'en étonnerois pas, dit le Chevalier, une chose de si grande étenduë a trop d'égards, et de nuances

pour être expliquée en deux ou trois mots. Ceux qui disent que l'honnesteté consiste à bien vivre, et à bien mourir[1], changent les termes sans éclaircir la question. D'ailleurs, si l'on ne mouroit point, on ne laisseroit pas d'estre honneste homme, et mesme on y pourroit faire un plus grand progrés. Pour en avoir une connoissance plus distincte, nous la pouvons regarder en elle-mesme separée de tout ce qui n'en est pas, et la considerer à toute sorte de jour. »

« Dites-moi ce que vous en croyez, reprit le Mareschal, je serai bien-aise de voir si nous avons les mesmes pensées sur une chose de cette conséquence. »

« Comme je sçai, dit le Chevalier, que vous l'avez toûjours pour guide, et qu'ainsi vous la devez bien connoître, si l'idée que j'en ai est bonne, elle est sans doute conforme à celle que vous en avez. Car la parfaite honnesteté est toûjours la mesme en tous les sujets où elle se trouve, quoique la différence du temps et de la fortune la fasse paroistre bien différemment. Mais sous quelque forme qu'elle se montre, elle plaist toûjours, et c'est à cela principalement qu'on la peut reconnoistre. Car les vrais agrémens, ne viennent pas d'une simple superficie, ou d'une legere apparence ; mais d'un grand fonds d'esprit, ou de merite, qui se répand sur tout ce qu'on dit, et sur toutes les actions de la vie.

Il me semble qu'elle ne fait mystere de rien, et, comme elle fuit les extrémitez, qu'elle ne cherche ni à se cacher, ni à se montrer. Son abord n'a pas tant d'éclat que l'on en soit ébloui ni surpris : mais quand on vient à la considerer, on void qu'elle a tant de grace en tout ce qui se presente de bien ou de mal, de serieux ou d'enjoüé, qu'on diroit que tout luy est égal pour estre agréable. Que s'il y a des rôlles si desavantageux qu'il seroit impossible aux Graces mesme de les joüer agréablement, elle sçait bien les refuser.

Je trouve qu'elle n'est point rigoureuse, qu'elle excuse et pardonne aisément, et que bien loin de se faire valoir aux dépens d'un miserable, elle est toûjours preste à le secourir. Elle rend heureux tous ceux qui dépendent d'elle, autant que la fortune le permet. Et quand elle n'y peut rien, au moins elle n'attriste personne, elle y prend garde jusques dans les plus petites choses. Que si elle raille quelquefois, sa gaïeté ne tend qu'à donner de la joye à ceux mesme qu'elle met en jeu. Elle n'est jamais si satisfaite d'elle-mesme, qu'elle ne sente quelque chose au-delà de ce qu'elle fait. Elle ne cherche pas les faux avantages, au contraire si l'occasion ne se presente, il faut souvent deviner tout ce qu'elle a de meilleur.

Son intérest ne l'éblouït point, et s'il arrive qu'un honneste homme soit accusé, quand mesme on en voudroit à sa vie, il n'aime pas toute sorte de raisons pour se défendre ; mais si peu de[1] chose qu'il dit, donne toûjours du regret de l'avoir offensé. Representez-vous Socrate, ou Scipion, ou quelque autre de cette volée. J'observe aussi que ces gens-là sont comme audessus de la Fortune, au moins la teste leur tourne peu dans la prosperité, et quelque mal-heur qui les attaque, sans leur entendre jamais dire que leur vertu ne les abandonne point[2], on sent qu'ils en ont de reste. Je trouve que l'honnesteté juge toûjours bien, quoy qu'elle soit assez retenuë à décider : qu'elle préfere le choix à l'abondance, qu'elle a plus de soin de la propreté, que de la parure, et des choses qui sont peu en veuë, que de celles qu'on découvre d'abord. Ne remarquez-vous pas aussi qu'elle a plus d'égard au mérite qu'à la fortune, qu'elle n'est point sujette aux préventions, que ce qui choque les gens bornez, ne la surprend guere, et que les sentimens du monde ne l'empeschent pas de connoistre la juste valeur des choses[3] ?

Je croy qu'elle ne dépend guere du temps, ni des lieux,

et que celuy qui peut tant faire que d'estre honneste homme en sa cabane, l'eust esté en toutes les Cours du monde[1]. Mais il faut bien des choses pour estre honneste homme, et quoy qu'on passe pour l'être à la Cour d'un grand Prince, on ne doit pas croire pour cela que rien n'y manque, à moins que de le pouvoir estre par tout, et avecque toutes sortes de gens.

Il y auroit bien des observations à faire, qui voudroit s'étendre sur ce sujet : Mais enfin on remarque l'honnesteté à cela, qu'elle laisse d'elle un souvenir tendre et agréable à ceux qui l'ont connuë, et qu'elle fait en sorte que l'on se sçait toûjours bon gré de l'avoir obligée.

Aprés tout, une Dame parfaitement belle et d'un esprit si aimable, que mesme les plus belles ne pouvoient s'empêcher de l'aimer, me demandoit ce que c'estoit qu'un honneste homme, et une honneste femme, car l'un revient à l'autre : et quand j'eus dit ce que j'en croyois, et qu'elle en eut parlé de fort bon sens, elle avoüa bien que tout cela luy sembloit nécessaire pour estre ce qu'elle demandoit, mais qu'il y avoit encore quelque chose d'inexplicable, qui se connoist mieux à le voir pratiquer qu'à le dire. Ce qu'elle s'imaginoit consiste en je ne sçai quoi de noble qui releve toutes les bonnes qualitez, et qui ne vient que du cœur et de l'esprit ; le reste n'en est que la suite et l'équipage. »

« Cette Dame, dit le Mareschal, estoit extremément difficile ; car en voilà bien assez pour estre honneste homme, et j'approuve sans exception tout ce que vous en avez observé, si ce n'est, peut-estre, ce que vous dites de plaire, que ce soit une preuve infaillible de l'honnesteté : Il me semble que l'on y réüssit bien souvent par les mauvaises voies comme par les bonnes, et mesme avecque plus d'éclat. » — « A cela, dit le Chevalier, on peut répondre en deux mots, qu'il y a des personnes qui connoissent le

le vrai merite, et que c'est un bon signe quand on leur plaist ; mais qu'il y en a beaucoup plus qui ne jugent pas bien, et qu'on ne doit pas trop se réjouïr de leur estre si agréable[1]. »

« Quoy qu'il en soit, reprit le Mareschal, à bien examiner l'honnesteté, soit qu'on la considére en elle-mesme, ou dans les choses qu'elle fait, et qu'elle dit, elle paroist au dessus de tout, et l'on ne void rien de si digne d'un grand Prince. » — « Il est vrai, dit le Chevalier, qu'elle est aimable, et qu'elle inspire le respect, encore qu'elle soit reduite à se taire, et à demeurer les bras croisez. Mais vous avez touché les deux choses qui luy donnent du lustre, le dire et le faire, tout dépend de là, et c'estoit, dit Homere, ce qu'enseignoit le docte Chiron au jeune Achille[2]. »

« Il faloit, dit le Mareschal, que ce maistre eust la main bonne : il fit un écolier dont le monde a bien parlé ; et si l'on en void si peu d'une valeur si haute et si extraordinaire, ce pourroit bien estre la faute des Gouverneurs. » En achevant ces mots il vid entrer quelques joüeurs qui le venoient divertir, et cela mit fin à la conversation.

Fin de la Cinquieme Conversation.

Sixieme Conversation

Le Chevalier vint chez le Mareschal, qui avoit passé l'apresdinée à jouër. Il arriva justement comme le jeu finissoit, et que les joüeurs se retiroient. Le Mareschal qui vouloit sortir, fut bien-aise de le voir à-point-nommé pour le mener avecque luy. « Et je ne vous demande pas, luy dit-il, si vous seriez homme de promenade ; car vous aimez assez à regarder ces différentes couleurs, qui se forment dans le Ciel quand le Soleil se couche, et vous avez bien du plaisir à respirer la fraîcheur du soir. Je doute seulement de quel costé nous irons. Ce bois où nous estions avant-hier me plairoit bien ; mais il faut traverser la ville pour y aller, et le chemin est fort rude. Je ne sçai mesme si nous aurions assez de temps. » — « Je croi, dit le Chevalier, qu'il sera mieux de prendre en bas le long de l'eau » et cét avis fut suivi. Ils allerent de ce costé-là jusqu'au bout de la prairie, où s'étant arrêtez, parce que le carrosse n'eût sçû avancer, ils descendirent pour se promener sur les bords de la riviere.

Le Mareschal n'aime pas à se tenir dans un long silence, mais il se rencontre heureusement pour luy, et pour ceux qui le pratiquent, qu'on est toûjours bien aise de l'écouter. Et parce que le jeu l'avoit occupé, et qu'il n'avoit presque

rien dit de tout le jour, il se mit d'abord à parler de ce qui luy tenoit le plus au cœur. Aprés quelque discours sur ce sujet : « Il ne faut pas, dit-il, considérer les Rois avecque les mesmes yeux qu'on regarde les particuliers, dont la pluspart n'ont guere d'autre but que de vivre doucement, bien qu'un habile homme songe toûjours plus à faire en sorte qu'on l'aime, et qu'on l'estime.

Je sçai ce que c'est que la fausse gloire, un honneste homme s'en passe, et les plus sages la méprisent ; mais il me semble que plus on a de cœur et d'esprit, plus on aime le veritable honneur : et s'il se rencontroit quelqu'un qui n'en pûst acquerir, quoi qu'il eust d'ailleurs tout à souhait, il seroit pourtant bien à plaindre ; au moins s'il estoit d'un naturel genereux ; et prenez garde que de tous les déplaisirs qu'on peut recevoir, ce sont ceux qui vont à l'honneur qu'on pardonne le moins, et que lors qu'on se sent obligé de ce costé-là, on ne trouve rien de trop cher pour le reconnoistre. Aussi à dire le vrai, ce qui fait tant desirer les grands emplois, et les hautes charges, ce n'est pas la commodité de la vie ; car elle en est plus penible et plus agitée ; mais c'est l'esperance de faire voir qu'on a du merite.

Cela neantmoins ne sçauroit estre pour un particulier que de bien peu d'étenduë, et d'aussi peu de durée. Mais les Rois sont vûs de toute la terre, et la posterité, qui ne flate jamais personne, doit juger de leur merite. La gloire est le plus beau de leur bien, et leur principal intérest. Tous les Héros, et tous les grands hommes s'y sont dévoüez. Il faut estre habile, fidéle, et zélé, pour leur donner de bons conseils sur cela, et principalement connoître en quoi consiste la véritable gloire, et par quels moyens elle se peut acquerir.

On dit que Parmenion, ce grand Capitaine, mais qui ne songeoit qu'à vaincre, conseilloit à son maistre de

surprendre les ennemis à cause de leur grand nombre, et de les attaquer à la faveur de la nuit. Mais ce Prince qui n'avoit pas tant pour but de gagner la bataille, que de faire admirer sa valeur, voulut combattre en plein jour, résolu de tout perdre, et sa vie et sa fortune, plûtost que de se mettre au hazard de pouvoir rougir de sa victoire[1]. Le mesme luy conseilloit encore de partager l'Asie avecque les Perses, et de recevoir de grands tresors qu'on luy proposoit[2]. Cét avis ne fut pas mieux receu que l'autre ; il avoit le cœur trop impérieux, pour souffrir quelqu'un à costé de luy, et trop élevé pour aimer l'or et les richesses. Ses projets ne tendoient qu'à la gloire, et s'il n'a pas toûjours connû la plus pure et la plus solide, c'est qu'il étoit encore bien jeune, et qu'il se trouvoit au comble de la fortune. C'est aussi qu'il embrassoit tant de choses, qu'il ne pouvoit pas bien voir tout ce qu'il faisoit, et que d'ailleurs il s'emportoit aisément.

Les plus petites fautes que font ces grands Princes, sont quelquefois de conséquence pour leur réputation ; et je les avertirois, s'ils m'en vouloient croire, de considérer souvent de quelle sorte en useroient les plus grands hommes, s'ils avoient à jouër leur personnage.

Ce n'est pas mal ménager un Prince, que de luy conseiller le parti le plus honneste, et mesme le plus héroïque. On void déjà que c'est celuy qui luy vient le mieux, et quand on va bien avant dans les choses de la vie, on trouve encore à toute sorte d'égards que c'est enfin le meilleur. Il semble que le Ciel, et la Fortune ont un soin particulier de ces grands cœurs qui s'abandonnent[3]. Les plus braves sont les maistres pour l'ordinaire, et la haute résolution a bien plus sauvé de gens, qu'elle n'en a perdu. Plus ce Roi, dont je viens de parler, cherchoit la mort, plus elle s'éloignoit de luy ; et s'il fut blessé, comme il est presque impossible de se jetter incessamment dans le péril, et de ne l'estre

jamais, ce fut au moins sans y demeurer ni mort ni vaincu.

Il ne seroit pas neantmoins à souhaiter que le Prince fust si hazardeux, et qu'il ne sceust que ce chemin là pour aller à la gloire. Outre que l'on seroit toûjours en alarme pour une si précieuse vie, cela me paroist peu digne d'un grand Prince de s'exposer en toute rencontre, et si vous le considerez bien, ce n'est pas ce qui fait le mieux voir la grandeur de l'ame et le mépris de la mort. Je trouve bien plus beau de s'y présenter d'un pas assuré comme Socrate, que de s'y précipiter comme Alexandre. Car c'est faire sans effort une chose tres-difficile, et qui témoigne un cœur plus ferme et plus résolu.

Il y a des Souverains qu'on ne sçauroit regarder que comme de sages Politiques, et ce n'est pas à mon gré la plus belle forme, sous laquelle ils pourroient paroistre. Je ne sçay quoy de plus noble les mettroit beaucoup mieux dans leur jour. Et trouvez-vous rien de plus beau pour un jeune Prince, que les amours et les armes? »

« C'est le sujet des beaux Romans, répondit le Chevalier, et quand un regne s'écoule sans amours ni sans armes, l'Histoire n'en sçauroit dire que peu de chose. Mais tous les Princes ne sont pas nez à joüer le personnage de l'un et de l'autre, et c'est toûjours beaucoup pour un Souverain que de gouverner ses Estats, et de rendre ses sujets heureux. »

« J'ay connu des Princes, reprit le Mareschal, qui eussent esté de fort galans hommes, si d'abord on eust pris garde à ce qu'il y avoit à faire, et que l'on eust sceu les mettre dans les bonnes voyes. Cette premiere éducation leur est bien d'une plus grande importance qu'aux particuliers, car si-tost qu'ils ne sont plus sous la conduite d'un gouverneur, tout ce qui vient d'eux est approuvé du moins en apparence, et personne ne se presente que pour leur plaire, parce qu'encore qu'on les aime, on panche aisément

à mieux aimer leur amitié. Aussi ce seroit estre bien imprudent, que de se mettre au hazard de s'attirer la haine de son Prince, et de l'avertir, comme un particulier de ses amis, si ce n'est qu'il eust témoigné de le vouloir.

Cependant lors qu'on les approche et qu'on ne s'émancipe à rien par interest, il y a des moyens bien seurs pour leur dire agréablement tout ce qui peut contribuer à leur gloire, et à leur bon-heur. » — « Il est aisé de bien conseiller pour la gloire, dit le Chevalier, on sçait ce que c'est et comment elle se peut acquerir. Tous ceux qui jugent bien en conviennent. Mais il n'en va pas ainsi de la félicité, qui dépend beaucoup plus du tempérament, que des choses que nous croyons qui la donnent. Et sans mentir il faudroit bien parfaitement connoistre un Prince pour le pouvoir asseurer de ce qui le rendroit heureux. Bien souvent nous-mesmes ne sçavons pas ce qui nous seroit bon pour estre contens. »

« Vous avez raison, reprit le Mareschal, mais quand toutes les choses se presentent comme à souhait, et que l'on n'a qu'à bien choisir, il me semble que pour peu que l'on soit aidé, il n'est pas difficile d'estre heureux ; et pour dire le vray, c'en est un beau moyen que de se voir des premiers entre ces maistres du monde. La fortune n'a rien à donner de plus grand. Considerez ce que c'est que le plaisir de faire du bien : Il n'y en a point à mon gré de plus pur, ni de plus noble, et ce plaisir ne semble estre fait que pour ces grands Princes. Plus ils font de graces, plus ils sont en estat d'en faire, puis qu'il est vray que leurs presens qui sont accompagnez de choix et d'estime, soustiennent leur grandeur, et les rendent plus puissans. Car ce n'est pas des richesses qu'il faut principalement attendre des Rois, elles s'épuiseroient par la profusion ; mais ce sont des emplois, et des charges ; Ce sont des occasions de pouvoir témoigner ce qu'on est ; et si ceux

qui ont quelque valeur sont employez à ce qui leur convient, ils se font connoistre et les Princes sont bien servis.

Ce qui leur manque pour l'ordinaire et que nous avons abondamment, ce sont de ces plaisirs que vous sçavez, comme de nous entretenir librement avecque les personnes que nous aimons, et de pouvoir disputer de certains avantages où la fortune et la grandeur n'ont point de part. Le prix du merite qui touche tant les cœurs bien faits, leur devient insensible à la longue, parce qu'on loue indifferemment tout ce qu'ils font et qu'on n'y garde ni mesure, ni bien-seance. Il faut avoir de la complaisance en galant homme pour rendre la vie agréable, et je ne sçaurois comprendre que ces Princes du Levant qui ne vivent qu'avec des esclaves, soient heureux. Ils ont tout et ne goûtent rien ; ils ont les plus belles femmes de la terre, mais ce sont des captives toûjours en prison, sans esprit, et sans amour. Elles n'ont rien de ce qui touche le plus, rien de libre, rien de brillant ni d'enjoüé.

Ce commerce d'amours, et cette diversité d'aventures galantes, qui font que l'on se plaist dans les Cours du monde, et que l'on tâche de s'y rendre honneste homme, tout cela leur est inconnu. Ce ne sont que des événemens sauvages qu'on n'aime point, et je songe à ce que vous disiez tout-à-l'heure, il y a toûjours en ce païs-là des avantures d'amour et de guerre, mais elles sont telles, que je défierois l'Arioste et le Tasse et mesme Sapho[1], d'en faire un agreable Roman. Si c'est estre heureux que de vivre ainsi, cette félicité me semble bien barbare, et je ne sçaurois croire qu'un homme de bon sens la puisse envier. Les plus grands plaisirs, si l'on ne les sçait bien ménager, et qu'il ne s'y mêle de l'esprit, ou quelque sentiment d'honneur, ne durent pas long-temps, et cela doit bien consoler de n'avoir pas tout ce qu'on souhaite.

Je regarde aussi que ces Princes s'abaissent plus qu'ils ne s'élevent, d'affecter la grandeur que personne ne songe à leur disputer. Je trouve bien plus beau, ce je ne sçai quoi de civil, et de majestueux tout ensemble, qui fait sentir avecque plaisir que de certains Princes sont les maistres : plus ils s'approchent, plus on se recule, et sur tout les honnestes gens, qui n'abusent jamais de rien. Il me semble que les plus grands hommes se communiquoient librement à leurs amis, et qu'ils estoient familiers. »

« Du moins Cesar l'estoit, dit le Chevalier, et mesme avec ses soldats[1], jusques-là qu'il se plaisoit à rapporter leurs bons mots[2]. Cette familiarité, qui pour dire le vrai ne marchoit pas seule, les avoit charmez. Quand il faloit combattre pour sa gloire, ils ne trouvoient rien qui leur parust difficile, et ne connoissoient ni le peril ni la mort. Si par hazard ils estoient faits prisonniers, et qu'on leur voulût sauver la vie, ils la refusoient dédaigneusement, et disoient que c'estoit aux soldats de Cesar à la donner[3]. »

« Je ne m'étonne donc point, dit le Mareschal, qu'un tel homme suivi de telles gens, quoi que plus foible en nombre, ait toûjours vaincu : Et ce que je disois que le Ciel prenoit ces grands cœurs en sa protection, paroist encore en ce Héros, qui parmi tant de combats où il estoit par tout, ne receut pas la moindre blessure[4]. »

« On aime les Princes de grand dessein, dit le Chevalier, et de haute entreprise ; quoi que la Fortune inconstante, comme on sçait, quitte leur parti, la gloire ne les abandonne point. Cesar étoit de ce nombre, il n'avoit rien qui ne fust noble, et qui ne sentist la grandeur. Il estoit si brave et si humain tout ensemble, qu'il eust hazardé sa personne pour secourir le moindre de ses soldats. Il aimoit tous ceux qui suivoient sa fortune, il partageoit avec eux la gloire comme le peril, et ce fut sans

doute son plus seur moyen pour gagner cinquante batailles sans en perdre pas une, que d'avoir acquis leur estime et leur affection.

Peu de jours devant ce grand combat, où les Allemans, et ces peuples du Nort furent défaits, il avoit envoyé des Ambassadeurs à leur Prince Arioviste, qui contre le droit des gens les avoit retenus et mis à la chaîne. Cesar dit qu'il ne fut pas plus aise d'avoir gagné la bataille, que de les embrasser, et de leur oster leurs fers[1]. Mais voicy une chose qui marque bien son naturel, et à quel point il estoit aimé.

Curion un de ses Généraux faisoit la guerre dans un autre coin du monde. C'estoit un jeune homme de grand cœur, et de peu d'experience, qui avoit affaire à de vieux Africains consommez dans le métier. Ce jeune-homme estant tombé dans une embuscade, et voyant qu'il se pouvoit sauver ; mais qu'il n'avoit pas eu assez de prudence, ou de bon-heur pour conserver les troupes que Cesar luy avoit confiées, il aima mieux mourir que de se presenter devant luy. Chaque mot que Cesar dit de son ami, semble accompagné de soûpirs et de larmes[2]. Aussi ne fut-ce point la crainte d'un fâcheux traitement, ni de la plus petite rudesse, qui fit prendre à Curion un parti si desesperé ; ce fut un certain sentiment qui nous fait craindre l'abord de nos amis, quand ils sont d'un si haut merite, et que nous sentons qu'ils n'ont pas sujet de nous approuver. »

« L'on éleve, ou l'on abaisse le merite selon qu'on aime, ou qu'on hait les gens, dit le Mareschal, et Cesar sçavoit bien se faire aimer. Je me souviens des bords du Lignon, où je me plaisois tant quand j'étois jeune, et de la réponse de l'Oracle.

Aime si tu veux estre aimé[3].

C'en est un moyen bien seur, au moins si l'on s'y prend de bonne grace. Car ce n'est pas assez de se dévouër à

gagner les gens, le principal consiste à faire en sorte que la personne qu'on aime en soit bien aise. La maniére qui ne devroit pas estre si considérable, importe plus que tout le reste ; et je voi que les plus fins s'y laissent prendre comme les plus simples. Mais je ne sçai plus où j'en estois. »

« Vous ne devez pas vous en soucier beaucoup, dit le Chevalier, vous ne sortez jamais d'un sujet, qu'on ne soit content de ce que vous en avez dit. D'ailleurs, un peu de négligence est fort commode, et pourroit-on vivre avecque des gens, qui seroient toûjours si exacts, et si reguliers? Mais il me semble que vous parliez de Cesar, et je songe que le plus éloquent homme de ce temps-là, luy dit un jour qu'il avoit plus fait que de vaincre ses ennemis, qu'il avoit vaincu la victoire mesme, et qu'il s'estoit mis au dessus d'elle, en pardonnant à tous ceux qui l'avoient voulu perdre[1]. Cette loüange qui luy estoit si justement deuë m'en donne une grande idée ; mais il y a une chose qui me fâche de luy, c'est qu'il nous appelloit barbares[2]. Je ne suis pas le seul qui souffre impatiemment cette injure, elle a tant choqué un de nos faiseurs de Romans, qu'il n'a pas fait difficulté d'écrire que Cesar estoit peu Cavalier[3]. » — « Ha ma foi j'en suis bien-aise, dit le Mareschal, et cela luy estoit bien dû : Car dequoi s'alloit-il aviser de traiter si mal nos ancestres? »

« Cependant, reprit le Chevalier, ce reproche qui vous a fait rire, n'est pas si mal fondé, qu'on ne le pûst soûtenir, et sans examiner ce que c'est que d'estre Cavalier[4], de la sorte que nous l'entendons, on l'est toûjours plus à la Cour d'un Prince, que dans une République. Il me semble aussi que les mœurs des villes, et leurs façons de faire ne sont pas nobles ; vous sçavez que le grand monde ne les peut souffrir. Ce qui tient du champestre, et du sauvage, ne laisse pas d'estre noble, quoi que fort différent de la noblesse des Cours. C'est que l'on y void je ne sçai

quoi de digne et de grand, tout simple et sans art[1]. Imaginez-vous ces sombres forests d'Afrique, ce nombre infini de lions, et tant d'autres animaux sauvages, tout cela me paroist plus noble, que les jardins du grand Seigneur. »

« Ce que vous venez de dire, interrompit le Mareschal, me fait souvenir que ce n'est pas assez quand on parle, ou quand on voiage, de sçavoir où l'on veut aller, ni d'en prendre le plus droit chemin ; mais qu'il faut songer à s'y rendre agréablement.

Pour revenir à Cesar, on tient que ç'a esté le plus grand homme du monde, et je croi qu'à le tourner en tout sens, et à toute sorte de lustre, on a raison, tant pour les merveilles de sa vie, et de sa fortune, que pour la grandeur de son génie et de sa vertu. N'est-ce pas luy, qui depuis un si long-temps a donné l'exemple et l'invention de tout ce qui s'est fait de plus rare dans la guerre ? Ne sçaurions-nous connoistre encore un peu mieux quel homme c'estoit ? car on en parle différemment. »

« Il est assez difficile, répondit le Chevalier, de bien juger des gens que l'on n'a point vûs, et qui ont vécu dans un siécle si éloigné. Que si l'on peut de si loin démêler un homme, et l'examiner, c'est assurément Cesar. Il a tant fait de choses, et sa vie, quoy que diverse, est si égale, qu'on void toûjours du rapport en ses actions, et mesme on en découvre aisément la cause. On peut dire aussi que de fines gens l'avoient observé, qui s'entretenoient de luy à cœur ouvert. Un des plus clairvoyans de ce temps là, mais qui peut-estre s'attachoit trop aux loix de sa ville et de son païs, disoit que jamais homme n'avoit mieux connû la justice, et n'avoit esté plus injuste que Cesar[2]. Cela témoigne d'un costé qu'il avoit le discernement bon, et du reste, c'est en verité qu'il estimoit peu de certaines vertus communes.

Ce qui me fait autant connoistre son esprit, et sa maniére d'agir, ce sont les écrits qu'il a laissez, au moins si c'est luy qui les ait faits. Car il y a un homme de grande lecture, qui me vouloit persuader qu'ils n'êtoient pas de luy[1]. » — « De qui donc? » dit le Mareschal. — « D'un je ne sçai qui, répondit le Chevalier. Je croi pourtant qu'il eust esté plus facile à ce je ne sçai qui, de vaincre et de se rendre le maistre, que d'écrire de cét air-là. Vous sçavez qu'en fait de conquestes les conjonctures peuvent beaucoup. Mais il faloit estre Cesar pour s'expliquer de la sorte, et le hazard n'y peut rien. On sent son merite, et sa grandeur aux plus petites choses qu'il dit, non pas à parler[2] pompeusement, au contraire sa maniére est simple et sans parure; mais à je ne sçai quoi de pur et de noble qui vient de la bonne nourriture, et de la hauteur du genie.

Ces maistres du monde, qui sont comme au dessus de la Fortune, ne regardent qu'indifféremment la pluspart des choses que nous admirons, et parce qu'ils en sont peu touchez, ils n'en parlent que négligemment[3]. Dans un endroit où il raconte qu'il y eut deux ou trois de ses Legions, qui furent quelque temps en desordre, combattant contre celles de Pompée ; « On croit, dit-il, que c'estoit fait de Cesar, si Pompée eust scû vaincre[4]. » Cette victoire eust décidé de l'Empire Romain : et voilà bien peu de mots, et bien simples pour une si grande chose.

Cesar estoit né avec deux passions violentes, la gloire, et l'amour, qui l'entraînoient comme deux torrens[5]. Ce nombre infini de desseins qu'il forma depuis son enfance jusqu'à la fin de sa vie (car ce fut un esprit bien remuant) ne tendoient qu'à cela. Ce n'est pas qu'il n'eust tant d'autres sentimens que vous sçavez, qui font que l'on cherche les gens, et que l'on se plaist avec eux, puisque pour estre honneste homme, comme on void que l'estoit Cesar, il faut prendre part à tout ce qui peut rendre la vie heureuse.

Mais ces deux passions l'emportoient, il n'étoit bien sensiblement touché des choses, qu'autant qu'il en tiroit d'avantage pour l'une ou pour l'autre ; et quoi qu'il ait esté si grand dans la guerre, il ne l'aimoit pas tant pour elle-mesme, que pour se mettre par là au dessus de tout.

Il estoit liberal[1], et reconnaissant, fier, mais peu vindicatif : et cette grande injustice qu'on luy reprochoit, comme une tache sur une si belle vie, se peut dire en deux mots. C'est que celuy de tous les Romains, qui estoit le plus propre à gouverner, voulut seul faire bien ce que tant d'autres faisoient mal.

Du reste il estoit grand, d'une taille aisée, bien-fait, et de bonne mine ; adroit à tous les exercices des armes, et bon homme de cheval. Il avoit le teint blanc, et délié, les yeux noirs, vifs et fins. Il avoit la voix forte et perçante, et une grande grace à parler. Il estoit d'une complexion assez délicate, comme sont la plus part de ceux qui ont de cét esprit. On dit neantmoins qu'il acquit de la santé en la négligeant, et qu'à force de s'exercer il se rendit infatigable[2].

Il avoit par tout des amours, à Rome, en Espagne, dans la Grece, et dans les Gaules. Mais il fut comme enchanté dans l'Egypte ; car que ne fit-il point pour la Princesse de ce païs-là? et plus avant dans l'Afrique, ne fut-il pas encore amoureux d'une Reine More[3] ? Il en vouloit aux Dames de la plus haute qualité, soit que les manieres de la grandeur ajoûtent quelque grace à la beauté naturelle, ou qu'un sentiment de gloire joint à l'amour, luy fist regarder les Dames comme des conquestes. Il cherchoit peut-estre un peu trop à faire parler de luy, et je ne prétends pas de vous le donner comme un homme sans defaut ; car qui se peut vanter de n'en pas avoir? mais je vous en parle comme d'un Conquerant admirable, et d'un naturel immense.

Dans le plus fort, et le plus hazardeux de la guerre, il étoit luy seul la joie et l'espérance de son armée. Tous le croyoient si habile, et si résolu, qu'ils ne desesperoient de rien sous sa conduite : Et avec cela une certaine gayeté, qui brilloit dans ses yeux, et sur son visage, les consoloit de tout. Que si l'on se mettoit en peine des événemens, ce n'étoit que pour luy, et peu songeoient à le survivre.

Il aimoit les beaux habits, et sa parure le faisoit toûjours reconnoistre, et principalement un jour de bataille. Il vouloit mesme que ses soldats fussent lestes ; et c'est à mon gré pour ces sortes de gens une grande marque qu'ils ont de l'honneur, que de vouloir estre bien équipez, et d'avoir un grand soin de leurs armes[1]. Il ne regardoit pas s'ils étoient grands, et d'une taille avantageuse. » « Aussi, dit le Mareschal, cela dépend de la fantaisie, on en void de fort peu d'apparence qui se font bien remarquer. Ce grand homme ne se trompoit en rien ; et j'admire que ce fust tout ensemble un prodige d'esprit, et de valeur.

Je ne serois pas surpris de l'extrême vaillance d'un brutal, qui ne connoist ni le plaisir ni la douleur, et qui ne sçait ce que c'est que d'être mort, ou vivant. Mais pour un homme d'un temperament si sensible, et si délicat, et d'une si subtile, et si haute intelligence, cela me semble bien rare. » — « En effet cela l'est bien, dit le Chevalier ; il ne faut pourtant s'étonner que de la grandeur de son esprit. Car encore qu'on se trouve tres-sensible à la douleur, et qu'on ne se puisse accoûtumer à mourir, quand on a le cœur ferme à un certain point, et cela n'est pas difficile, on est tout aussi brave qu'on le veut estre ; on se ménage si on le juge à propos, et l'on s'abandonne de mesme. Il ne faut qu'une force ordinaire, pour se résoudre indifféremment à l'un ou à l'autre, et Cesar avoit toûjours la gloire devant les yeux, qui luy faisoit prendre le parti

le plus héroïque. » — « Je ne l'avois pas examiné de la sorte, dit le Mareschal, et je croi que vous avez raison. »

Ils furent jusqu'à la nuit sur le bord de l'eau, tantost assis, tantost se promenans, et toûjours discourans de beaucoup de choses. Mais les Historiens ne rapportent jamais tout.

FIN DE LA SIXIEME ET DERNIERE CONVERSATION[1]

DISCOURS
DE LA
JUSTESSE

Discours de la Justesse[1]

A Madame L. M. D. C.

Tout le monde vous louë, Madame, au moins je ne voy personne qui ne demeure d'accord que vous avez de l'esprit. On en remarque partout la délicatesse et l'agrément. Mais je ne sçay si quelque autre que moy en connoist bien la hauteur et l'étendue ; Vous n'avez point de sujets affectez pour le faire paroistre, vous parlez et jugez de tout également bien, et j'admire principalement cette extréme justesse que vous avez à penser et à dire ce qu'il faut sur tout ce qui se presente. Nous parlasmes de cette justesse la derniere fois que j'eus l'honneur de vous voir, et nous convînmes qu'il n'y avoit rien de si rare. Je vous dis mesme que ceux qui avoient l'esprit le plus juste y faisoient des fautes, et que je ne croiois pas qu'on me pûst citer un autheur qui en fust exent. « Et quoy, me dites vous alors, Voiture ne l'est-il point? » Je vous répondis, ce me semble, qu'il estoit vray qu'il avoit l'esprit fort juste, et que neantmoins je m'étois apperceu que par negligence ou autrement il ne s'estoit pas toûjours servi de cette justesse bien exacte ; depuis en le lisant j'ay repassé sur les endroits que j'avois observez, et je vous en rapporteray quelques uns si vous avez du temps pour les lire.

Il y a deux sortes de justesse[1] : l'une paroist dans le bon temperament qui se trouve entre l'excés et le defaut. Elle depend moins de l'esprit et de l'intelligence que du goust et du sentiment ; et quand l'esprit y contribue on peut dire (si vous me permettez de le dire ainsi) que c'est un esprit de goust et de sentiment : je n'ay point d'autres termes pour expliquer plus clairement, ce je ne sçay quoy de sage et d'habile qui connoist par-tout la bien seance, qui ne souffre pas que l'on fasse trop grand, ou trop petit, ce qui veut estre grand, ou petit ; et qui fait sentir en chaque chose les mesures qu'il y faut garder. Quand on y remarque des fautes, il n'est pas aisé d'en convaincre ceux qui les font, parce qu'il est impossible d'en donner des regles bien assurées ; car outre qu'elle s'occupe sur des sujets qui changent de moment en moment, elle depend encore de certaines circonstances, qui ne sont quasi jamais les mesmes. Il me semble que pour l'acquerir il faut estre d'abord extremement docile, et consulter le plus qu'on peut ceux qui en jugent bien. Ensuite on s'acheve par l'experience du monde et dans le commerce des personnes qui la sçavent pratiquer.

L'autre Justesse consiste dans le vray rapport que doit avoir une chose avec une autre, soit qu'on les assemble ou qu'on les oppose ; et celle-cy vient du bon sens et de la droite raison : pour peu qu'on y manque ceux qui ont le sens net y prennent garde, ou du moins ils en sont persuadez si tost qu'on les en avertit. C'est que cette sorte de justesse s'exerce sur la verité simple et nue, qui n'est point sujette au plus ni au moins, et qui demeure toûjours ce qu'elle est. Je croy que pour y faire du progrés, et pour en trouver la perfection, il faut essayer premierement de connoistre les choses, en suite mettre à part celles qui ne veulent pas estre ensemble, et sur tout prendre bien garde de ne pas tirer de mauvaises consequences.

Que ces deux sortes de justesses comprennent de choses ! Qu'il y auroit à discourir ! Qu'il y auroit d'exemples et de comparaisons à donner, soit pour expliquer plus clairement ce que c'est, ou pour en faire connoistre le prix. Mais ce seroit pecher contre cette premiere justesse qui ne veut rien de trop ni de trop peu, que de faire un si long discours sur ce petit nombre d'observations que vous allez voir, et qui d'ailleurs seront assez intelligibles sans prendre ces devans la. Je pourrois remarquer beaucoup de fautes que Voiture a faites dans cette premiere justesse, et mesme j'en trouverois un plus grand nombre que dans la seconde : je ne m'y arresteray pourtant guere, et je passeray legerement par dessus à cause que cette premiere justesse depend fort du goust ; Car vous sçavez que les gousts sont si differens que bien loin d'en convenir toûjours avec les autres, il arrive souvent qu'on ne s'en accorde pas avec soy-mesme, et quand les choses de cette nature sont tant soit peu balancées, les plus habiles ne sçavent la-pluspart du temps à quoy s'en tenir. Je ne m'attacheray donc qu'à cette autre justesse qui n'entre guere en dispute parmi ceux qui ont le sens clair et net.

VOITURE[1] souhaitoit dans une lettre qu'il écrivoit à Mademoiselle Paulet[2] qu'elle fist des civilitez pour lui à quelque personne qui l'avoit obligé, et voyez de quelle maniere il s'explique. « Puisque cette obligation merite des graces infinies je vous supplie tres-humblement de vouloir employer les vostres pour la reconnoistre. » On comprend assez que meriter des graces infinies, c'est meriter beaucoup de remercimens, mais la priant d'employer les siennes, on ne sçait ce qu'il veut qu'elle employe : s'il entend par là ses remercimens il y a bien peu de sens ce me semble ; que si le mot de graces est mis là pour agrément, j'y trouve encore moins de raison, à cause que ce mot, « les vostres », se doit raporter, à « graces », qui précede, et qui en cet

endroit ne sçauroit signifier autre chose que remercimens.

Il s'est jetté dans le mesme embarras en écrivant à Madame la duchesse de Montausier[1]. « Puisque l'honneur que vous me faites de m'aimer est la premiere consideration qui m'a donné quelque part en ses bonnes graces, je vous supplie tres-humblement de m'aider à luy rendre celles que je luy dois. » S'il vouloit dire « ses bonnes graces », il n'avoit qu'à bien aimer cette personne pour s'acquiter de ce costé là ; et le secours de Madame la Duchesse luy estoit inutile : pour moy je n'y comprens rien.

Il écrivoit à Balzac[2]. « Toutes ces gentillesses que j'admire dans vostre lettre, me sont des preuves de vostre bon esprit plûtost que de vostre bonne volonté. » C'est une faute contre la justesse d'opposer le bon esprit à la bonne volonté ; mais parcequ'on pourroit prendre cela comme un jeu de paroles qui seroit un autre defaut : Remarquez ce qu'il dit ailleurs en parlant d'une Dame Angloise[3]. « Je sçay qu'elle connoist en toutes les choses ce qu'il y a de bon et de mauvais, et que toute la bonté qui devroit estre dans sa volonté est dans son jugement. » Ceux qui ne s'arrestent qu'à l'apparence trouvent cela fort bien pensé, mais la pensée n'est pas juste : la bonté du jugement est une lumiere penetrante, un discernement ferme et solide, celle de la volonté n'est autre chose qu'une pente à la douceur, une inclination à bien faire ; et cela se comprend assez sans l'éclaircir d'avantage : ainsi ces deux sortes de bontez sont de differente nature, il ne faut ni les opposer ni les confondre, elles n'ont rien de commun que le nom.

Il a fait la mesme faute sur le stile fleuri de Monsieur Gaudeau[4], traitant ses fleurs de Rhetorique comme de veritables fleurs : Et voicy ce que c'est. Monsieur Gaudeau estoit de la Cour de Mademoiselle de Bourbon, et parce que cette jeune Princesse estoit belle et brillante : « Ce

sont ses rayons, dit Voiture, qui vous font produire tant de fleurs, j'en ay veu sur les derniers bords de l'Ocean, et quoi qu'elles fussent venues de quatre cens lieües, le temps ni le chemin ne leur avoient rien fait perdre de leur éclat. » Il seroit bien difficile d'envoyer des violetes ou des roses dans un païs éloigné de quatre cens lieües, où elles fussent tout aussi fraisches que le jour qu'on les a cuëillies. Mais il n'en va pas ainsi des fleurs de Rhetorique, et quand on envoye de Paris un livre du stile de Monsieur Gaudeau, ce n'est pas une grande merveille qu'en le lisant à Tarife ou à Tanger, il y paroisse de ces fleurs en l'état que l'autheur les y a mises. Et quel changement y pourroit il estre arrivé sur le chemin, à moins que d'avoir corrompu le texte? Ne m'avouërez vous pas, Madame, que c'est une faute contre la justesse, et mesme un jeu d'enfant et d'un tres-petit esprit? Ce qui suit en approche fort.

« Alcidalis estoit si heureusement nay qu'une des moindres qualitez, qui fust en luy estoit d'estre fils de Roy[1]. » On peut bien dire qu'un homme est de grande qualité comme de grande naissance, l'usage le veut ainsi, mais de confondre sous ce mot de qualité l'avantage d'estre fils d'un grand Prince avec celui d'étre bien fait, d'estre brave, ou d'estre honneste-homme, on s'en garde bien quand on entend ce qu'on dit. Il faloit emploier un terme de plus d'etendue, et dire que ce qu'Alcidalis avoit de moins considerable estoit d'estre fils d'un Roy.

Il a fait encore un faux pas sur ce mot de qualité dans une lettre à Monsieur de Chaudebonne[2]. « C'est, dit-il, un gentil-homme de condition et lequel a toutes les autres qualitez qui font un honneste-homme. » Ce mot, « les autres », confond la naissance et le merite, il ne faloit pas le mettre, et pour écrire nettement je dirois ; « C'est un homme de condition, et qui d'ailleurs a toutes les qualitez qui font un honneste-homme. » En cherchant cette justesse

on s'accoutume à discerner tout ce qui vient dans l'esprit, et je croy qu'on ne la sçauroit trop rechercher, non pas pour faire de beaux discours ou de belles periodes, car on s'en passe aisément, mais pour ne se méprendre en rien, et ne pas tromper les autres.

Il introduit Callot, un certain graveur, pour encencer Madame la Marquise de Ramboüillet[1], et luy fait dire par ce Callot qu' « elle a fait des desseins que Michel-Ange ne dés-avouëroit pas, et que de plus elle a mis un ouvrage au monde qui feroit honte à la Minerve de Phidias, » a sçavoir Madame la Duchesse de Montausier. On peut bien comparer une belle femme à une belle statue, et mesme décider que la femme est mieux proportionnée et plus accomplie, mais il n'y a pas assez de conformité de l'un à l'autre, pour en loüer la mere comme d'un chef-d'œuvre de sculpture qui s'est fait par les regles de l'art et par un travail de cinq ou six ans. Outre ce defaut de justesse, vous remarquerez s'il vous plaist, Madame, que ce sont de fausses inventions, où vous le trouverez d'autant moins excusable si vous considerez qu'il pouvoit trouver d'assez beaux endroits dans le merite de la mere et de la fille, pour les bien loüer sans prendre ces détours extravagans. Du reste ce n'est pas bien dit, « mettre un ouvrage au monde », quoi qu'il entende par là qu'elle a mis une fille au monde. Car un mot qui s'applique à deux choses doit convenir à l'une et à l'autre.

Il écrivoit à Mademoiselle Paulet[2] : « Il ne vous doit pourtant pas déplaire qu'on vous parle d'amour de si loin. » Je n'en voy pas la raison, car on peut deplaire de loin comme de prés, soit qu'on parle d'amour ou d'autre chose. Je croy qu'il vouloit dire qu'elle n'avoit rien à craindre tant qu'on luy parleroit d'amour de si loin. Et à la mesme : « Ne vous estonnez pas de m'ouïr dire si ouvertement des galanteries, l'air de ce païs m'a donné

je ne sçay quoy de felon qui fait que je vous crains moins. » Ce je ne sçay quoy de felon convient bien à parler ouvertement et à ne pas craindre, mais il n'est guére propre à faire dire des galanteries ; et quand on écrit des choses si mesiées, la justesse bien exacte ne souffre pas qu'on y mette rien qui ne se rapporte à tout.

On voit dans une autre de ses lettres[1] : « Cet arbre, c'est à dire la palme ou le palmier, pour qui toute l'ancienne Grece a combattu, se trouve icy par tout, et il n'y a pas un habitant de cette coste qui n'en ait plus que tous les Cesars. » Il y a icy deux grandes fautes contre la justesse : la premiere est qu'apres avoir parlé de l'ancienne Grece il faloit citer les Grecs comme Themistocle, Epaminondas ou Demetrius, et non pas les Romains et les Cesars. Le second defaut de justesse consiste en cela qu'il parle de la palme, comme si d'elle mesme elle eust pû rendre un homme illustre ; je ne croy pas qu'on ait besoin d'estre averti que ce n'estoit ni la palme ni le laurier, qui faisoit combattre les Grecs, et les Romains, mais qu'on leur donnoit des couronnes de palme ou de laurier pour marques de leur merite. Ce que dit Voiture est à peuprés, comme si quelqu'un qui logeroit dans une ruë de marchands, disoit qu'il n'y a pas un habitant de sa ruë qui n'ait plus de ruban bleu que tous les chevaliers du S. Esprit.

Je remarque en passant que Voiture ne sçavoit pas donner aux choses la place qui leur est propre, et que pour l'ordinaire il mettoit au commencement de ses lettres tout ce qu'il avoit de plus brillant et de plus recherché. Il en commence une de cette sorte. « Les mesmes paroles avec lesquelles vous m'asseurez que je suis si eloquent me font voir que vous l'estes beaucoup plus que moy[2]. »

En voicy une autre a Monsieur le Duc de Montausier qui estoit prisonnier en Allemagne[3]. « Vous ne seriez pas fasché d'estre pris, Monseigneur, si vous sçaviez

combien vous estes regretté, et les plaintes que font pour vous tant d'honnestes gens valent mieux que la plus belle liberté du monde. » Et à Madame la Duchesse sa femme[1]. « Si vous n'estiez la plus aimable personne du monde vous seriez la plus haïssable » : Tout cela est fort exquis ; voyons encore ce qu'il dit à Mademoiselle Paulet[2]. « Je ne me trouve jamais si glorieux que quand je reçois de vos lettres, ni si humble que lorsque j'y veux faire réponse. » Et dans une autre lettre à la mesme, il debute par là[3]. « S'il ne m'est pas bien seant d'avoir quelque plaisir en vôtre absence, ce m'est au moins quelque excuse de ce que je n'en ay pas un que vous ne me donniez, je n'aurois rien veu d'agreable en Espagne si je n'y avois receu de vos lettres, et j'oublie que je suis malheureux quand je songe que vous ne m'avez pas oublié. » On ne peut rien voir de plus vif ni de plus délicat, mais la raison veut qu'aiant beaucoup à parler on encherisse toûjours un peu sur ce qu'on a dit en commençant : mais comment rencherir sur des choses de ce prix là? Il est mesme assez difficile de soustenir des lettres qui commencent si finement, sur tout quand elles sont longues comme celles que je viens d'éxaminer. Et puis quand on les soustiendroit, tant de subtilité pourroit devenir lassante. Je m'imagine que pour écrire une lettre ou quelque autre chose qui plaise, il faut bien, si l'on peut, que tout en soit agreable, mais qu'il faut ménager les agrémens, et qu'à l'abord la simplicité sied toûjours bien.

Il ne se mettoit guere en peine d'éviter les équivoques, en voicy une bien surprenante[4]. « Je suis arrivé à Nancy si maigre et si defait qu'on en met en terre qui ne le sont pas tant, depuis huit jours que j'y suis » : On croyroit qu'il est enterré, mais ce n'est pas cela, il veut dire qu'il est à Nancy.

Il avoit aussi beaucoup de negligence pour la justesse

de l'expression et pour la pureté du langage. Mademoiselle Paulet lui écrivit une lettre dont il fut bien aise le jour qu'elle luy fut renduë, le lendemain il tomba malade, et son mal dura dix sept jours ; un autre se fust contenté de le dire naturellement, et Voiture vouloit, quelquefois rafiner à contre-temps. « Je payay, dit-il[1], un jour de plaisir avec dix sept jours de douleur » : Il me semble qu'il ne paya quoique ce soit, et que la pensée est aussi fausse que l'expression ; Pourquoy s'en prendre à cette pauvre lettre? l'avoit elle mis en cet estat là? Que si le plaisir de la lire l'eust ainsi rendu malade, il eust falu s'expliquer d'une autre maniere, et dire qu'un jour de plaisir luy avoit cousté dix sept jours de douleur.

Il dit en quelque endroit[2]. « Vous m'aviez asseuré que je n'aurois pas esté en ce lieu trois semaines que j'y passerois bien le temps ; et il y en a plus de six que j'y suis sans que je voye l'effet de vostre prédiction. » Il faloit dire, « sans que je voye l'accomplissement de vostre prédiction », ou « sans que je voye que cela me soit arrivé », car une prédiction ne peut pas estre la cause de ce qu'elle prédit ; il me semble qu'on n'use guere de cette expression, mais quand toute la Cour le diroit, il ne s'en faudroit pas servir, car ce ne sont pas de ces façons de parler que le grand usage authorise, non plus que celle-cy qui ne vaudra jamais rien, quoique beaucoup de gens du monde s'en servent ; « gagner l'inclination des Dames », car l'inclination est une disposition à aimer, qui se trouve dans le cœur ou dans l'esprit comme elle est et qu'on ne gagne point.

« Hier, dit-il à Mademoiselle Paulet[3], je gravay vos chiffres sur une montagne qui n'est guere moins basse que les étoiles » : Il faloit dire qui n'est guere moins haute que les étoiles, parceque les étoiles sont si hautes qu'on ne peut dire ni serieusement ni en raillant qu'elles sont

basses. Et cette autre façon de parler[1], « Quand Xarife Daraxe et Galiane[2] reviendroient encore au monde » Il faut oster : encore, il est là surabondant.

En parlant de Madame la Marquise de Sablé[3] : « Elle voudroit n'avoir point receu de mes lettres toutes les fois qu'il y faut répondre » : Il devoit dire « toutes les fois qu'il y faut faire réponse », car répondre et faire réponse ont leur usage à part, et comme cet usage veut que l'on die en plaidant ; « Je répons au premier chef de l'accusation », il fait dire tout au contraire, « Vous ne m'avez point fait de réponse à la lettre que je vous avois écrite. »

Il a mis je ne sçay en quel endroit[4] : « Je suis arrivé à Grenade sans avoir veu le Soleil, si ce n'est aux heures qu'il se couche et qu'il se leve. » « Si ce n'est quand il se leve et qu'il se couche », seroit beaucoup mieux, et je voy qu'on va du Levant au Couchant en toutes les langues, comme Saluste en celle-cy, *Ab ortu solis usque ad occasum*, et Malherbe dans la nostre.

Vole viste et de la contrée
Par où le jour fait son entrée
Iusqu'aux rivages de Calis[5].

Pour atteindre à la perfection, il faut songer aux grandes choses, et ne pas négliger les petites. Ce n'est que par occasion, et pour diversifier que j'ay remarqué ces quatre ou cinq fautes d'expression, et j'en pourrois observer un grand nombre, dont tous ceux qui sçavent la pureté de la langue tomberoient d'accord : mais outreque ce n'est pas là mon dessein, ce ne seroit pas si tost fait, et je reviens aux fautes contre la justesse du sens.

Il écrivoit à quelqu'un[6] : « Je vous le dis sans mentir, je me laisse bien moins toucher à l'ambition qu'à la gloire, et ainsi il n'y a point de place au monde, tant proche fust-elle des Rois, que je prisasse tant que celle que vous me

donnez en vos bonnes graces » : Il entend par le mot d'ambition un desir de s'elever ou de se rendre considerable, et cette place si proche des Rois, veut dire qu'on leur plaist et qu'on est bien à la Cour. Or ces grands Princes ne sont pas sans merite non plus que les autres hommes, et du moins si le merite se trouve égal, il est aussi glorieux d'en estre aimé que de l'estre d'un particulier. Voyez, Madame, si le rapport est bien juste d'opposer cela comme une chose qui n'est point glorieuse à la gloire d'estre aimé de celui dont je ne sçay pas le nom. Et je veux bien que ce fust un fort honneste-homme. Voiture eust pensé juste et se fust expliqué nettement, s'il eust dit qu'il se laissoit moins toucher à l'interest qu'à la gloire ; et qu'il n'y avoit point d'etablissement ni de charge qu'il estimast tant que la place qu'il avoit dans ses bonnes graces. Il a crû relever son stile par cette haute comparaison de Rois, et n'a rien fait qui vaille ; il ne faut ni outrer, ni forcer, ni tirer de loin ce qu'on veut dire, cela reussit toûjours mal.

Dans une lettre à Mademoiselle Paulet[1], il met des gentillesses et des civilitez pour Mademoiselle Atalante, et parce qu'on a parlé autrefois d'une Atalante qui couroit d'une grande vîtesse, il veut aussi que Mademoiselle Atalante coure comme une biche. Il dit ensuite qu'encore qu'il ait tant loué sa legereté, il souhaite neantmoins qu'elle n'en ait point pour luy. Je ne sçay ce qu'il demande par là, si ce n'est qu'à son egard elle devienne pesante, et qu'elle change cette vîtesse de biche en pas de tortuë. Mais à quoy luy pourroit servir cette pesanteur? J'entrevoy pourtant quelque autre chose, et il me vient dans l'esprit que ceux qui sont faits à ce langage ne manqueront pas de dire que c'est estre bien grossier d'expliquer cet endroit de la sorte, que « legereté » se prend aussi pour « inconstance », et qu'il avoit raison de souhaiter qu'elle

n'en eust point pour luy. Voilà ma foy un beau secret, je ne le comprenois pas d'abord. Ils diront aussi qu'une justesse si exacte fait bien perdre des moyens de plaire, et qu'il n'y faut pas regarder de si prés. A cela je leur répondray plus serieusement, que tant s'en faut que cette justesse retranche les veritables graces qu'elle en est la principale cause, et que pour atteindre à la perfection, on ne doit guere songer à plaire qu'aux personnes de bon sens et de bon goust, qui d'ordinaire ne trouvent rien de plus desagreable que les faux agrémens.

Il asseuroit un jour à Mademoiselle Paulet[1], que « s'il osoit luy ecrire des lettres pitoyables, il diroit des choses qui luy feroient fendre le cœur, mais qu'il s'en garderoit bien, et que pour dire le vray il estoit bien aise qu'il demeurast entier, parceque s'il estoit une fois en deux, il craindroit qu'il ne fust partagé en son absence. » L'autheur en tout ce discours qui semble si ajusté ne dit rien de vray ni de réel : On sent bien d'abord que ce sont de faux brillans et de fausses galanteries. Voyons pourtant de plus prés ce que c'est : fendre le cœur par des lettres pitoyables, n'est autre chose qu'émouvoir le cœur par des paroles tendres et passionnées : Et si cela nous arrivoit avec une personne, qui nous aimast, comme il donne à connoistre que l'aimoit Mademoiselle Paulet, bien loin de luy partager le cœur à nôtre préjudice, nous l'engagerions à le rassembler s'il estoit dissipé et à nous le conserver tout entier. C'est pourtant le contraire de ce qu'il vouloit dire.

Dans une lettre qu'il écrivoit au Duc de Bellegarde[2] qui estoit en exil, apres luy avoir dit quantité de raisons pour l'empescher de s'affliger, et de se laisser abattre, il finit par celle-cy comme par la meilleure, et la plus solide : « Apres tout, Monseigneur, je ne sçaurois penser que la fortune vous ait entierement abandonné, et c'est assez qu'elle soit femme pour croire, qu'elle ne vous peut haïr,

et qu'elle reviendra bien tost à vous. » Pour estre touché de cette raison, il faudroit premierement se laisser persuader, que la fortune est une femme, et la pluspart du monde ne le croiroit pas ; mais encore supposé que cela fust bien prouvé, il seroit assez difficile d'en tirer une pareille consequence. C'est ce qu'on appelle parler en l'air, et rien ne fait tant faire de fautes contre la justesse, que de prendre une chose pour une autre, et ne pas voir distinctement ce qu'on veut dire.

C'est encore une faute contre la justesse, de dire une chose, non pas mal à propos, mais hors de saison, car l'un ne revient pas tout-à-fait à l'autre. Voiture le va faire entendre et voicy ses termes. « On dit que l'astre que j'appellois l'étoile du jour est encore plus grand et plus admirable qu'il n'étoit, et qu'il éclaire et brûle toute la France. Je suis bien aise que l'intelligence qui l'anime n'ait rien perdu de sa force ni de sa lumiere, et qu'il n'y ait que l'esprit de Mademoiselle de Bourbon, qui puisse faire douter si sa beauté est la plus parfaite chose du monde[1]. » Il me semble que c'estoit se réjouïr hors de saison, que l'esprit d'une si jeune Princesse n'eust rien perdu de sa force ni de sa lumiere ; Car les jeunes personnes ne font guere de ces pertes là. Mais un jour cela se pourra dire dans la suite du temps, qu'elle n'eut jamais l'esprit plus délicat ni plus agréable.

Messieurs de l'Academie de Rome luy avoient écrit une lettre Latine par laquelle ils luy donnoient avis qu'ils l'avoient mis dans leur Compagnie, et comme il estoit obligé de leur faire réponse dans la mesme langue, il écrivit à Caustard[2], que ces Messieurs l'avoient fort embarassé, mais que les Romains avoient bien tourmenté d'autres gens qui ne leur demandoient rien ; et au lieu de faire une comparaison juste et d'alleguer ceux de sa nation qui se trouvoient tout-portez, comme Vercingentorix, ou

ces autres Seigneurs Gaulois, contre qui Cesar donna tant de batailles, il va chercher Annibal jusques en Afrique, et fort impertinemment, car ce fut luy qui vint attaquer les Romains.

Je vous diray encore sur le sujet de Voiture, que les fautes qu'il fait par affectation contre la justesse du sens, me choquent beaucoup plus que celles qui luy sont échappées par negligence ou faute d'y avoir pris garde. Je dis : par affectation, car il y en a de si grossieres, qu'il n'est pas possible qu'il ne s'en soit apperceu.

En écrivant à une Dame[1], « Je n'espere pas, dit-il, qu'en si bonne compagnie, quelqu'une de vos pensées vous eust osé parler de moy, au moins j'en eus tant ce jour là de toutes les sortes, que j'ay raison de croire qu'il ne vous en pouvoit rester, et que vous m'aviez envoyé toutes les vostres pour m'entretenir. » Je trouve icy tant de fausseté, et si peu de justesse, que de s'amuser à l'éclaircir ce seroit une peine assez inutile, et je ne comprens pas qu'un esprit tant soit peu raisonnable puisse conclure qu'on ne pense guere dans un lieu, parce qu'il y a d'autres gens ailleurs qui pensent beaucoup. Mais peut-estre, que cela parut fort joli à cette Dame, et quand on est si difficile à se contenter, on se retranche bien des gentillesses qui pourroient estre bien receuës. Je l'avoüe, mais ce ne sont pas des bonnes, et ce qui n'est appuyé sur rien de vray, ne sçauroit plaire à ceux qui jugent bien. Je retouche volontiers à ces faux brillans, à cause que la pluspart des gens qui se meslent d'écrire, ne les regardent pas comme ils devroient, et je croy qu'on n'en sçauroit trop desabuser les jeunes personnes qu'on éleve.

Il envoyoit douze aunes de ruban d'Angleterre à une Dame[2], et parce que chaque aune estoit coupée, il appelle cela douze galans. Ne sont-ce pas là de ces mots à la mode que Madame la Marquise de Sablé ne peut souffrir?

Quoy qu'il en soit, laissons passer le mot. Mais peut-on trouver assez de conformité d'une aune de ruban à un homme amoureux, ou qui fait mestier de l'estre, pour confondre l'un avecque l'autre? Cependant il tire de là son sujet pour écrire à Madame la Duchesse de Montausier : Et pour luy dire que « ce n'est pas trop d'un poulet pour douze galans », que dans un siecle si peu discret où la pluspart des galans se vantent de leurs bonnes fortunes, « ceux cy se sçauront bien taire des faveurs qu'elle leur fera. » Il est bien aisé de se donner du jeu de la sorte, et de faire le bel esprit à ce prix-là.

Il se plaist fort à ce mesme jeu en beaucoup d'autres rencontres, et particulierement dans une lettre qu'il écrivit à une Madame de S. T. en luy envoyant cet agréable Poëme de l'*Arioste*, intitulé *Orlando furioso*[1]. Il appelle toûjours ce livre « Roland », du nom de son Heros, il passe de temps en temps du livre à l'homme, et de l'homme au livre sans les distinguer. Ainsi à ce nom de Roland, on ne sçait s'il entend le Poëme ou le Heros, et l'on demeure en suspens jusqu'à ce qu'on ait déchiffré ce qu'il veut dire. De sorte que cette lettre qui fit d'abord tant de bruit, n'est pas une des meilleures que l'autheur ait faites. Outre ces fautes contre la justesse du sens, il y en a de celles qui se font contre cette belle mediocrité que les anciens ont tant loüée. Voyez comme il parle de la beauté de cette femme, comme il la met au dessus de celle d'Angelique « qui avoit bruslé autant de parties du monde que le soleil en éclaire. » Qu'eust-il pû dire de plus admirable, de Mademoiselle de Bouteville, ou de Mademoiselle de Bourbon? Remarquez d'ailleurs de quelle maniere il parle de son esprit : pour moy si je ne l'avois jamais veuë, je la prendrois aprés tant de loüanges, pour la déesse de la beauté et des graces ; Cependant je vous puis asseurer, Madame, qu'à la bien considerer en tout sens, elle n'estoit pas tout-à-fait comme

cette déesse. Du reste, Elle avoit je ne sçay quel esprit que je voudrois qu'on n'eust point.

Quand on finit une periode par deux choses differentes, et que la periode qui suit commence par un Car, ou par quelque autre particule que ce soit qui la lie avec l'autre, il faut que ce qu'on dit ait du rapport à ces deux choses si differentes, si l'on veut écrire juste, et ce n'est pas assez d'y comprendre la derniere ; le Car se doit répandre sur toutes les deux. Pour éclaircir ce que je viens de dire, en voicy un exemple de Voiture, qui ne l'a pas observé dans une lettre à Monsieur de Puylaurens[1].

« Si cette avanture doit estre achevée par un des plus honnestes hommes du monde, j'espere, Monsieur, que je vous devray ma delivrance. Je sçay que ce ne sera pas la plus belle que vous ayez mise à fin, mais ce sera, je vous asseure, une des plus difficiles et des plus justes. Car sans mentir vous avez quelque interest d'avoir soin d'une personne qui vous honore aussi veritablement que je fais. Ce qui suit le Car, et qui devroit confirmer le difficile comme le juste, ne dit pas un mot du difficile.

On peut remarquer en passant que les paroles dont se sert Voiture ont peu de rapport à la justice, et que d'avoir quelque interest d'avoir soin de quelqu'un, ne fait pas voir que c'est la chose du monde la plus juste que de le delivrer.

Voiture dit[2] que Cesar parmi tant de combats ne receut pas la moindre blessure, et pour faire voir l'inconstance de la fortune, il dit en suite qu'il receut « trente deux coups » dans le senat. Les Historiens ne conviennent pas d'un si grand nombre de coups : Quoi qu'il en soit, il y a, ce me semble, une faute contre la justesse du sens, d'opposer icy trente deux coups receus dans la paix, à n'avoir pas receu la moindre blessure dans la guerre : car en cet endroit la quantité des coups n'est point du tout

considerable. On sçait que Cesar fut assassiné dans le senat, et qu'il y perdit la vie ; qu'importe si ce fut d'un coup ou de plusieurs, si ce n'est peut-estre pour en marquer les circonstances? Il suffisoit de dire que Cesar qui s'estoit sauvé dans la guerre, et qui en tant d'occasions, et de batailles n'avoit pas receu la moindre blessure, fut tué en pleine paix, et au milieu de ses amis. Tout le reste sent le stile d'un petit esprit, et d'un jeune homme.

Je croy que pour former le sens et le discours aux jeunes Princes, et mesme aux jeunes Princesses, il ne seroit pas inutile de les accoustumer de bonne-heure à regarder les choses comme elles sont d'une veuë nette et distincte. Je suis persuadé que de prendre quelquefois leurs sentimens, et de les examiner sur de pareilles observations, leur seroit d'un grand secours pour acquerir de l'esprit et du jugement. Ces sortes de reflexions n'instruisent pas seulement à juger des bons Autheurs, et à pouvoir les égaler, et mesme les surpasser quand l'occasion s'en presente, ce qui seroit pourtant de quelque valeur. On apprend aussi par cette voye à connoître sans se tromper les choses qui se disent dans le monde et à les dire agréablement ; mais je m'en rapporte à vous, Madame, et à ces grands hommes qu'on a choisis pour les élever [1].

Cette parfaite justesse est le chef-d'œuvre d'un excellent naturel, et d'un art consommé ; il faut bien croire qu'il est mal-aisé d'y atteindre, puis qu'un homme d'un esprit si rare, et qui sçavoit si bien écrire, ne laissoit pas d'y faire des fautes. Il me semble que de tous nos autheurs c'est celui qu'on imite le plus volontiers. J'en connois deux ou trois qui le suivent par tout, et qui luy veulent succeder en la gloire de bien écrire [2]. J'espere qu'ils y reüssiront pourveu qu'ils s'y prennent bien, et sur cela j'ay deux avis à leur donner. Le premier est que la pluspart des imitateurs n'imitent de leurs originaux que ce qu'il y a

de plus facile, et mesme ce qu'ils ne devroient pas imiter. Et par exemple, cette admirable description du Valentin ; « En arrivant on trouve d'abord, je veux mourir si je sçay ce qu'on trouve d'abord, je croy que c'est un perron, non non c'est un portique ; je me trompe, c'est un perron : par ma foy je ne sçay si c'est un portique ou un perron ». Ou bien : « Euripide estoit un autheur grave comme vous sçavez, ou comme vous ne sçavez pas » ; et ces gentillesses si naïves, pour voir comme on s'en trouve, pour sçavoir comment cela se fait. Il me semble, Madame, qu'on ne rencontre que trop de ces Voitures qui parlent ce langage là. L'autre avis est que nous sommes tous sujets à faillir, et que si par mal-heur ils venoient à dire quelque badinerie ou quelque impertinence qui fust mal receüe, il ne faut pas qu'ils s'en excusent sur celles de leur maistre qui a dit tant d'excellentes choses et si agréablement, qu'elles meritent bien qu'on luy pardonne les plus mauvaises, et celles qu'il n'a pas bien dites ».

Fin

NOTICES
VARIANTES
ET
NOTES

NOTICES, VARIANTES ET NOTES

Les Conversations

NOTICE

I. Conversations—A Paris—De l'Imprimerie d'Edme Martin, ruë—S^t-Jacques au Soleil d'or—MDCLXVIII—Avec Privilege du Roy. (pet. in-8° 285 pages).

A la fin, Extrait du Privilège, du 28 octobre 1668, octroyé pour sept ans à M.A.G.C.S.D.M. (Messire Antoine Gombaud, Chevalier, seigneur de Méré) pour faire imprimer « un livre intitulé *Conversations* ». — Il faut remarquer que l'*Extrait* n'est pas suivi, contre l'ordinaire, de la formule d'enregistrement à la Communauté des Libraires.

II. Les—Conversations—D.M.D.C.E.D.C.D.M.—A Paris—Chez Denys Thierry ruë Saint-Jacques—à l'Enseigne de la Ville de Paris—MDCLXIX—Avec Privilege du Roy.

Même Extrait que pour l'édition de 1668. Mais suivent deux indications nouvelles :

1° L'auteur a cédé son privilège à Claude Barbin, qui y a associé Denys Thierry ;

2° Le privilège a été registré sur le Livre de la Communauté des libraires et imprimeurs, le 19 décembre 1668.

III. Les—Conversations—D.M.D.C.E.D.C.D.M.—Troisième Edition—augmentée d'un Discours — de la Justesse—A Paris — Chez Claude Barbin, au Palais sur le—second Perron de la Sainte Chapelle —MDCLXXI—Avec Privilege du Roy.

Dans l'Extrait du Privilège, une seule modification, mais remarquable ; l'auteur pourra faire imprimer « ses Conversations ou *Discours* ».

Dans l'intérieur du volume, un titre spécial annonce : Discours— de la Justesse —A Madame L.M.D.C. (la Maréchale de Clérambault). A la fin, l'extrait du privilège est reproduit.

Jusqu'ici, nous ne connaissions, — et personne n'avait connu et employé — que les éditions de 1669 et de 1671. L'édition de 1668, ignorée de Brunet dans son *Manuel du Libraire*, avait été révélée par la description qu'en donna le Catalogue de la Vente La Rochebilière, et qui signalait des différences considérables entre elle et les suivantes. L'exemplaire était devenu, sans doute, la propriété d'un bibliophile très-discret. Aucun autre, au signal donné, ne s'était déclaré.

Un bibliographe Poitevin, M. de la Bouralière, en 1908[1], prenait acte de l'attestation fournie par le catalogue La Rochebilière. L'édition restait introuvable. Aucun de ceux qui ont étudié Méré n'a pu la rencontrer. Aucune bibliothèque, publique ou privée, ne semblait la posséder.

Nous aurions donc, nous aussi, dû nous contenter de collationner les éditions de 1669 et de 1671, sans le précieux et gracieux concours de M. Gérard Gailly.

Possesseur de l'exemplaire, sinon unique, du moins uniquement désigné à la curiosité des lettrés, il a bien voulu nous confier la copie qu'il en avait prise ; il nous a fait la faveur, et rendu le service, de nous montrer le rare volume. C'est à lui seul, à sa très-libérale obligeance, que nous devons de présenter au public, — à leur place de *variantes* — les singularités de l'édition de 1668. Nous exprimons ici à M. Gérard Gailly notre reconnaissance d'éditeur ; et nous sommes assuré d'interpréter par avance, en même temps, les sentiments de gratitude et de haute estime que lui réservent les « honnêtes gens ».

M. Gérard Gailly, quand ces lignes paraîtront, aura-t-il publié la reproduction phototypique de l'édition de 1668? La découverte que je dois à la bonne fortune ne peut qu'en confirmer l'authenticité.

Tout le travail que j'avais entrepris était terminé. Une nouvelle visite — pour vérifier un mot — à la Bibliothèque de l'Arsenal, la veille du jour où je comptais déposer mon manuscrit, m'a révélé qu'elle possède un exemplaire de l'édition de 1668. Je fais grâce au lecteur des menus épisodes. Du moins ai-je l'agréable devoir de remercier Messieurs les bibliothécaires de la bonne grâce avec laquelle ils se prêtent aux recherches. Sans ce concours de leur complaisance et du hasard, je ne sais si l'Arsenal n'eût pas, longtemps encore, gardé un secret, que ni le catalogue La Rochebilière, ni la *Bibliographie* de La Bouralière, ni les travaux jusqu'ici consacrés au chevalier de Méré n'avaient pu décider à se révéler.

1. La Bouralière, *Bibliographie Poitevine*, publiée par Alfred Richard, archiviste départemental de la Vienne, *Société des Antiquaires de l'Ouest*, 21 septembre 1908.

Cela dit, je reste, en ce qui concerne la collecte des *variantes*, débiteur — et insolvable — uniquement de la copie dont M. Gérard Gailly m'a donné communication. Je n'ai pas besoin de dire que l'examen du volume imprimé m'a fait admirer la perfection de la copie...

Qu'est-ce que cette édition de 1668? Et que penser de ce transfert d'Edme Martin à Claude Barbin?

Lisons la lettre CLXIV de Méré à Ménage. Le *Menagiana* en certifie l'authenticité, au moins pour le fond[1].

« Je vous envoye ce Livre... Vous savez ce que nous nous sommes promis, et que nos interests sont si liez que rien ne les peut separer. Je pretens que dès aujourd'huy ce celebre jour de vostre assemblée,... sans avoir examiné ce Livre, vous soûteniez à tous les savans que vous n'avez rien vû de meilleur ni de plus achevé. » C'est là le ton de parade, du Chevalier avantageux, qui se campe, sans pourtant s'en faire accroire ; car nous devons mettre le point d'ironie. Mais voici la sincère inquiétude de l'auteur débutant : « Ce livre, *quoi qu'il soit imprimé, n'est pourtant pas encore public ; mais il pourroit le devenir*[2] ; et je seray bien aise qu'avant que cela soit, vous en observiez jusqu'au moindre defaut, et qu'avec ces yeux que vous avez à trouver *nodum in scirpo*[3], vous ne découvriez qu'à moy seul ce qui ne vous plaira pas. »

Assurément, Ménage, « censeur solide et salutaire », ne hasarda pas de panégyrique « sans avoir examiné ». Il « ne découvrit qu'à » l'auteur ses critiques ; mais l'auteur n'en attendait pas un tel paquet. Il ne s'agit pas de quelques coups de crayon, de petites croix clairsemées ! Mais bien d'un bouleversement de la mise en pages, d'une refonte de l'édition. Edme Martin s'y refusa-t-il? Regrettons-le : l'impression est soignée ; les caractères flattent l'œil. Mais enfin Méré transporte son manuscrit chez Barbin, entre le 28 octobre et le 19 décembre 1668 : on a vu que l'édition Martin ne mentionne pas l'enregistrement du Privilège.

---

1. « Vous remarquerez que dans la 164 de ses Lettres qui m'est adressée, il faut entendre que c'est du Livre des Dialogues touchant l'éducation de M. le Dauphin dont il veut parler. » (Ed. 1715, II, p. 364.)

2. Je souligne. — Il y a quelque contradiction avec l'invitation intrépide qui précède. Mais l'essentiel est dit : les exemplaires Ed. Martin sont des « bonnes feuilles » imprimées et reliées. Ainsi en est-il de l'unique volume des *Pensées*, daté de 1669 (Bibl. nationale), ou de celui du *Discours sur l'Histoire Universelle* (in-4°, 1681), qui porte des corrections manuscrites, et que M. Auguste Gazier a signalé en 1910 (*Bulletin Historique et Philologique*).

3. Proverbe latin, en cours chez les érudits du temps. *Quaeritur in scirpo, soliti quod dicere, nodus* (Ennius, *ap. Festum*) : « C'est chercher, comme on dit, des nœuds sur un roseau. »

Il me semble que nous pouvons nous assurer, selon la vraisemblance, de l'époque précise ; et assister même à l'irruption précipitée de l'auteur dans la boutique de Martin. Voici cinq contrats de fermes, ou de baux, passés entre les seigneurs de Baussay et leurs métayers. Quatre portent la date du 6 Novembre 1668, et sont signés par Charles Gombaud seul, le frère aîné. Mais dans les quatre, la formule de comparution des parties était préparée ainsi : « Hault et puissant *(sic)* Mres Charles et Antoine Gombaulx frères chevaliers seigneurs de Mairé et de Baussay. » Et dans les quatre, les mots : *et Anthoine*, et : *frères*, sont obliquement barrés[1]. C'est donc que, brusquement, il a été, ou retenu, ou appelé, à Paris[2] ; c'est donc qu'au dernier moment, il a manqué au rendez-vous fixé. La coïncidence des dates, et la rature, concourent à autoriser notre raisonnement.

Les exemplaires Martin sont les restes d'une édition provisoire, tirée à un petit nombre d'exemplaires, et qui aurait pu devenir l'édition *princeps*. Il n'est pas étonnant qu'elle soit aujourd'hui « introuvable » : il l'est, au contraire, que quelque survivant puisse témoigner de sa passagère existence clandestine[3].

1. *Arch. Dx-Sèv. Doss. Pal.*, 4e Liasse (1665-1668).

2. Méré a travaillé à Baussay, de 1665 à 1667. Il a dû, ensuite, chercher un libraire, ou s'arranger avec lui. Est-il revenu en Poitou ? Est-il resté à Paris ? Je ne *sais* pas.

3. Tout de même, l'édition Barbin de 1671 se compte pour la « Troisième ». On en a compté cinq, de 1668 à 1684. Je ne connais que l'édition de 1692 (*Œuvres*, P. Mortier, Amsterdam) : au tome I, les *Conversations* font suite aux *Discours*, et de 1676-1677, et de 1671.

VARIANTES

(Édition Edme Martin, 1668.)

Par exception, nous ne distribuons pas les *Variantes* parmi les *Notes*, qu'elles encombreraient et brouilleraient. Surtout on se rendra compte plus aisément et sûrement, à en suivre la série continue, des raisons diverses qui ont imposé ou conseillé à l'auteur une revision qui va parfois jusqu'au renversement des pensées, et des rôles.

Nous négligeons les fautes d'impression ; les retouches insignifiantes (*comme* = *de la sorte que* ; *croire* = *imaginer*, sans particulière intention). 1669 supprime systématiquement certains termes, certaines locutions, de 1668 : nous n'en transcrirons que quelques exemples pour chaque espèce. Il suffit d'avertir que la première composition abusait de l'expression : *il sied bien* (ou *mal*), *il siéroit*, etc., et que la seconde ne la maintient qu'en deux ou trois endroits, sur plus de vingt. De même pour : *se prendre* (bien ou mal) *à* quelque chose ; *biais* (remplacé par : *voies*) ; *volontiers* (changé en : *ordinairement*, ou *d'ordinaire*).

Le texte de 1669-1671 est imprimé en italiques. De même, pour les variantes étendues ou compliquées, la partie *commune* aux deux éditions.

PREFACE

Page 3

que ses amis pensoient. — Qu'on pensoit.
s'acquitter dignement d'une affaire. — se bien prendre à une *affaire.* [Exemple].

Page 4

incertain de ce qui en arriverait... si la chose n'eust pas réüssi : incertain de la chose... si elle...
de ce Prince qu'il... de l'admiration : qu'il avoit toujours de la joie quand il *parloit* de *sa bonne mine* et de sa manière d'agir.

qu'*il avoit de l'aversion pour... et... mauvaise raillerie :* qu'il ne pouvoit souffrir l'honnesteté contrefaite ni la mauvaise raillerie.
Aussi, quelle : D'ailleurs, quelle...
pour en estre mieux : pour se rendre plus agréable...

Page 5

donneroit du plaisir : réjouiroit.
que son mal... en jour : qu'on desesperoit de son mal, et sçûs.

Page 6

n'y sçauroit employer (etc.) *:* ne les sauroit lire une fois (*qu'elle n'en soit...*)
pour remarquer en tout : à cause que je remarque en tout... [Suppression fréquente de : à cause que].

PREMIERE CONVERSATION

Page 7

Il aime mieux parler : Aussi voit-on qu'il aime mieux parler.

Page 8

Je ne sçay quoy de modeste qui fait naistre le respect : qui leur sied si bien. [A titre d'exemple.]
Craignant que l'occasion : comme je crois, [après : *craignant*].

Page 9

Entre : *sans instruction,* et : *et j'espere :* J'ai déjà fait amitié avec Epicure. Socrate est assez de mes gens. [Remarquable].
L'esprit est toujours... soient si savantes : L'esprit sied bien à toute sorte de personnes, *dit le Chevalier.* Mais on n'aime pas que les femmes *soient si...*
Cette Dame... l'idée de celles : elle... l'idée de ces Dames...

Page 10

(*On en rit*), *ajoûta le Chevalier :* continua.
cela seul devroit vous la faire aimer : vous la devroit faire...

Page 11

le dépaïse, et luy découvre en toute rencontre : le dépaïse en toute rencontre, et luy découvre.
ce qui luy convient : ce qui est bien.

(De là, à : *la langue des anciens Romains*) : (ce qui est bien). Mais qui le comprend mieux que vous? » Alors le Mareschal, prenant cette mine enjouée qui lui sied si bien, s'écria : « Chevalier, faisons nostre Héros en nous réjoüissant. Et que pourrions-nous faire de meilleur? — Comme quoy? dit le Chevalier? En idée? — Non, dit le Mareschal. Je me sens ému comme si j'avois oüy une certaine musique grecque dont vous m'avez quelquefois parlé. Imaginons que nous sommes autour de luy, et ne le perdons point de veuë qu'il n'en sçache autant que nous. Il me semble que je le voy courre et joüer devant mes yeux, cela me donne de la joye. Mais ne remarquez-vous pas comme la grandeur et cette longue suite de Roys commence à paroistre en ses petites actions? » Le Chevalier fut un peu surpris de voir pousser la figure si loin. Aussi le Mareschal qui s'en apperçut changea de ton, et luy demanda s'il n'estoit pas *d'avis que* ce jeune prince *apprist la langue des anciens Romains.*

Page 12

le Prince seroit... et mesme s'il devenoit... : si le Prince devenoit..., il seroit bien aise de...

Le plus nécessaire d'une langue : le gros d'une langue...

Et — *c'est toujours beaucoup — quand on le sçait :* (Ordre inverse).

Et mesme ses divertissemens : (manque).

Je voudrois qu'on eust... montrer les moindres choses : Il importe mesme de sçavoir quels gens on appelle pour luy montrer...

Page 13

que ceux qui s'en acquittent... luy donnassent : que ceux qui se connoissent le mieux à ce qui sied bien luy donnassent.

Car je suis persuadé que... et que... trop bon lieu : Enfin, comme je suis persuadé que..., je voudrois que tout ce qu'il apprendroit vînt des bons lieux. Et sous ce mot je n'entends que le mérite.

Tout ce que j'eusse observé : tout ce qui m'eust paru.

Et ce que vous disiez... assez pratiquer : Vous dites fort bien qu'il y a des gens qui portent bonheur en tout.

On ne peut rien s'imaginer : souhaiter.

Après : *sans mentir :* quand vous voulez.

Page 14

Mais celle des paroles : mais pour l'ordinaire celle des paroles.

à voir les choses : à regarder.
la bien-séance[a] *:* ce qui sied bien.

Poge 15

(Après : *ni rigoureux*) *pour les autres :* (manque).

Page 16

J'en connois aussi qui... c'est le défaut qui... : L'envie est le défaut qui...
plaindre ceux que le monde : plaindre les gens que le monde...
et qui n'en pouvoient souffrir la réputation : et qui témoignoient par tous leurs discours qu'ils n'en pouvoient...
qui veulent bien plaire : qui ne parlent que pour leur interest. Ils veulent bien...
et je voi... qui le meritent : et je voi que l'on se sçait *toujours bon gré* de servir *les personnes qui le meritent.*
vous estes venu dans le commerce... Cela fait bien voir... : Vous estes venu à ceux qui ne parlent pas comme ils devroient et *qui se servent mal de leur esprit.Cela* (etc.).

Page 17

de ces choses qui ouvrent l'esprit : de certaines choses. [Exclusion fréquente de ce mot indéfini.]

Page 18

Je m'imagine, dit... : Ce pourroit bien estre aussi, dit...
et qu'il y avoit toujours... sentoit bien : et que de certaines personnes sentoient bien...

Page 19

Je voiois... vous m'aimiez : Je voi bien... vous m'aimez.
plutôt un avis, qu'une... : un avis pour me corriger, qu'une...

Page 20

(Entre : *conversation brillante et enjoüée,* et : *une complaisance*) *:* et les bons mots et les jolies choses, et mesme les belles choses quand on les dit à propos, et qu'elles sont belles d'une vraie beauté.
plus ces sortes... on les fait bien : plus les choses qu'on fait bien sont agréables, (plus elles dégoûtent).

(a) C'est le seul exemple de substantif comme remplaçant de la locution synonyme.

SECONDE CONVERSATION

Page 22

(Après : *pas à dire*), *en ce temps-là* (manque).

Page 23

(*et parle*) *souvent* (*d'un esprit tendu*) : (et parle) volontiers...

Leur jeu n'estoit... : Comme Scipion et Lélius se divertissoient sur le rivage de la mer à choisir des coquilles, le jeu du Mareschal et du Chevalier n'estoit...

auprès d'elle, l'entretenant : auprès d'elle, et l'entretenir...

C'est beaucoup, répliqua... que cela : J'ay déjà sujet de me plaindre, répliqua le Mareschal, d'y estre tout-à-fait ignorant.

Page 24

Entre : *Je n'y comprenois rien* et *de son essence :* et quand je le priois de *s'expliquer* plus clairement, je n'en estois que plus étourdi. J'avois retenu quelques mots de son langage, et m'imaginois, comme il en parloit, que *la philosophie* estoit *une espece de nuit. Je lui demanday s'il estoit* (*de son essence*)...

des plus avancez : de plus avancez.

On ne l'entend... démêler leurs pensées : Vous comprenez bien, *dit le Chevalier*, que *ces gens-là* se *sont accoûtumez dès leur bas âge à parler de tout sans rien voir distinctement*, et qu'ensuite cette sorte d'*obscurité* s'accommode fort à *leurs pensées.*

Page 25

des instructions... Je vous dirois : des instructions de tant de grands hommes? » — Je vous dirois...

Je vous parle de vous... tout ce qu'ont de meilleur : Quand *je vous parle de vous, répliqua le Mareschal*, je ne vous déguise rien, ni mesme quand *je vous* parle *de moy*. Vous me devez donc croire sur vostre sujet. Et pour ce qui me regarde, je sçay bien que *la vanité sied mal*, et qu'il arrive presque toujours *que l'on meprise tout ce qu'ont de meilleur....*

Car quelque soin... il en vient : Car, bien qu'on la tienne secrète, il en vient..

Page 26

L'air du païs est doux : estoit.
(Après : *leur manière de dire*) *:* les choses.

Page 27

(Entre *tableau* et *de Roxane*) *:* des avantures.
aux pieds de sa prisonnière : de la captive.
Une avanture... sa conqueste. Et ce qui m'en paroist de plus admirable, quand on l'avoit bien considerée, on *s'étonnoit* moins *de sa conqueste* que de sa *beauté.*
qui font imaginer quelque chose : qui donnent de l'admiration, et qui font (*etc.*).
La musique leur estoit : Les secrets de la musique leur estoient...
Et n'avez-vous pas ouy dire : Ne dit-on pas.
dont le secret n'est pas venu : qui ne sont pas venus.

Page 28

(Après : *pour de certaines connoissances*) *plus cachées :* (manque).

Page 29

(*admirer*) *de la multitude :* de tout le reste.
qui paroist (*en tout ce qu'on voit*) *:* qu'il apporte.

Page 30

qui ne l'entendoit (*pas mieux*) *:* qui ne l'entend (pas mieux).
(*à cause de quelque*) *adresse :* méthode.
(*Outre que cette*) *methode :* voie.
(*Comme le Chevalier*) *eut cessé de parler :* n'eut plus rien à dire.

Page 32

(*que le merite n'y ait eu*) *la meilleure part?* — La moindre part. [Faute justement corrigée, mais qui attire l'attention sur un trouble auquel Méré peut être sujet, sous l'influence de l'interrogation ou de la négation.]
Ce que je voudrois... honneste homme : Ce que je voudrois qu'un Roy sçust bien, ce seroit d'avoir de l'esprit et d'estre honneste homme.
(Après : *qui hazardent tout*) *:* et mesme l'honneur que l'on doit peu hazarder.
Et qu'on ne peut rien : (manque).
A quoy l'emploier : de quoy.

Page 33

les plus habiles gens : ces habiles gens.
à ce qu'on y peut faire : à ce qui s'y peut faire.

TROISIEME CONVERSATION

Page 36

les divers ouvrages de la nature : (manque).
et ces astres : et ses astres.

Page 37

de veuë nostre jeune Prince : mon Heros de veuë.
(Interversion de *couchoient* et *levoient*).
(*qu'il seroit bon*) *que le Prince... les beaux emmeublemens :* qu'un *Prince sçût se passer quelquefois de* la *magnificence. Ce n'est pas qu'il faille écouter ceux qui grondent tant contre* l'or et *les dorures.*

Page 39

(*de la grace*) *dans leurs actions et dans leurs paroles :* en leurs façons.
de se communiquer : de se faire communiquer. [*Se communiquer :* entrer en contact, en liaison.]
ceux qui l'ont, et qui la pratiquent : de certaines personnes qui la pratiquent toujours.
ceux qui ont (*l'esprit fait*) *entendent :* dès qu'on a... on entend.
(*et qu'il ne*) *leur* (*faut plus*) *:* (manque).

Page 40

Comme il parloit avec beaucoup d'agitation : (manque).
(Entre : *J'en conviens, dit le Chevalier,* et : *le charger*) : et je ne croirois pas qu'il fust à propos de le...
(Entre : *si méthodiques* et : *le louer*) : Je voudrois tourner en tous sens les choses qui se diroient et qui se presenteroient devant luy, le louer...

Page 41

O que vous dites vrai ! : Vous le prenez de bon sens, (s'écria...).

Et qu'est-ce pour... si tost qu'il auroit : (toute cette partie manque ; et le Maréchal continue.)
si tost qu'il : Et quand il (auroit)...
(Entre : *ces premières années* et *Les enfans*) *:* Je *le menerois par tout. Mais de peur de le mal conduire, et de m'égarer* moy-mesme, *j'aurois grand soin de choisir* les meilleurs *guides* qui se pourroient trouver, et je ne les perdrois point de veuë.
(Après : *Les enfans*) *dit le Chevalier*, manque : Et c'est toujours le Maréchal qui parle, jusqu'à : *Pour le moins, ajouta le Chevalier...*
et qui sont capables... en eux-mesmes : et qui témoignent de l'aversion à se communiquer.
(Entre *trop agissant* et *à force de penser*) *:* Il faut rendre le commerce aisé de l'un à l'autre. L'esprit, à force...
(*L'action*) *trop* (*continue*) *:* (manque).
produit (*tout au dehors*) *:* rappelle (tout...).
(*s'y attachent*) *perpetuellement* : toujours.
(De *mais quand on croit* à *Il arrive par là*) *:* mais après *les avoir trouvez,* il faut souvent *les mettre en œuvre,* à cause que *l'experience* est necessaire, et qu'elle découvre si ce qu'on s'imagine pour exceller en quelque chose est raisonnable. *Que si* c'est *une pure idée ou quelque invention trop difficile à pratiquer, on s'en desabuse* en moins de rien.

Page 42

(Après : *Quand je vins à la Cour*) *; dit le Mareschal* manque, puisque le Chevalier n'a pas pris la parole. (V. Les enfans, etc.)
(Entre *de cette nature* et : *qu'il aimoit*) *:* On ne s'attachoit pas indifferemment à tous les exercices. Chacun choisissoit celuy...
(Après : *L'action*) *: dit le Chevalier* manque. [Le Maréchal faisait donc, d'abord, un monologue.]
(Entre : *bien receu* et : *du merite*) *:* si l'on s'y prend de bonne grace et qu'on y remarque du...
comme diseur de rien : (manque).

Page 43

(Après : *agrémens de maistre*) *;* (tout manque, depuis *: Les gens qui ne veulent,* jusqu'à : *Pour revenir à nos anciens ;* le Maréchal seul, toujours, continue : Et *pour revenir... ;* et le Chevalier, — comme dans l'*éd.* 1669 — prend la parole : « *Pour le moins, ajouta le Chevalier*) *;* mais, ici, c'est la première fois qu'il parle, depuis que le Maréchal s'est écrié :« O que vous dites vrai ! »)

Pgae 44

(Après : *des exemples si rares*) *: Je ne serois pas d'avis non plus que vous, dit le Chevalier, qu'on se reposast là-dessus, et je croi que,* manque. Et c'est le Maréchal qui continue : « A mon sens, *c'est le plus seur pour...* »

Ce seroit donc mon sentiment : Je serois donc d'avis.

continua le Chevalier, manque, le Maréchal restant seul à parler.

Page 45

Car comme un enfant sans étudier : Ici le Chevalier prend la parole ; donc *car* manque ; *sans étudier,* dit le Chevalier, *apprend...*

(Entre *la parle* et *naturellement*) *après cela :* (manque).

Elle ne suffit pas (*etc.*) *:* Elle ne suffit pas. Pour bien parler, il est nécessaire...

Page 46

(De : *je ne sçai quel esprit* à : *Il me semble*) *:* qui se trouve rarement dans l'art et dans l'étude.

Puisqu'il ne faut..., quand on auroit appris : En effet, *puisqu'il* n'est question *que* de *bien dire et bien faire pour estre honneste homme, et que* le discours tombe sur le *bien dire, quand on...*

La pluspart des maistres... n'en disent pas un mot : Il semble que *la pluspart des maistres, si..., n'en* touchent *pas un mot.*

Page 46-47

Quant aux règles qu'on donne (etc.) : (Jusqu'à : *De sorte que si quelqu'un*)... l'agencement, et la thèse même, réforment le texte de 1668, ainsi conçu :

« *Quant aux règles qu'on* trouve en tous les arts, *il faut* s'attacher *exactement* à *celles* que *l'usage* ou la coutume veulent qu'on observe, et principalement pour de certaines curiositez, lors qu'on s'en mesle. Si l'on y manquoit, ce seroit faire autant de fautes que l'on feroit d'actions. Mais il n'en va pas ainsi des *règles qu'on donne* pour les choses de conséquence. Car comme la pluspart de ces règles ne sont *prises* que de l'*expérience* et de quelques voies *qui ont réüssy,* tantost d'une façon, tantost d'une autre, on ne les suit *que selon qu'on s'en trouve et qu'on le juge à propos. Il faut* observer le *temps* et les *circonstances* plutost que l'art et les règles.

On croit que les arts sont fondez sur l'expérience, et l'on a raison de le croire, parce qu'il y a fort peu de gens qui puissent connoistre les meilleurs biais, à moins que de les avoir éprouvés. Que *si quelqu'un* (etc.)... »

QUATRIEME CONVERSATION

Page 49

Où vous me laissâtes, remplace : et le matin à rêver.
(De : *Vous m'avez dit* à : *n'y auroit-il point?*) : usoient... (*neantmoins*) c'estoit (*un défaut*).

Page 50

(*m'estre*) *trompé :* embarrassé.
(De *variété à leur langage* à : *Quelques Dames*) : L'expression ne *sçauroit estre trop pure* ni trop du monde, au moins pour les honnestes gens. *Mais la diversité* sied bien. *Et si le moindre mot peut* trouver *sa place* agreablement, *nostre langue n'est pas si abondante qu'on le doive négliger*.

Pages 50-51

(De : *Quelques Dames* à : *Je le croi aussi*) : manque, d'un bout à l'autre. [Intéressante addition de 1669, avec le salut discret à l'Académie Française.]
Je le croi aussi, dit le Mareschal... car on passe les plus doux momens : On passe, dit le Mareschal, (etc.).
(Entre : *d'y réüssir* et : *Mais ce qui me paroist*) : Je m'étonne qu'on n'ait plus de soin d'en chercher les biais .(Mais ce qui...)
(De : *Vous m'avez tout-à-fait éveillé,* à : *c'est le plus seur moyen*) : Je ne dors plus, *dit le Chevalier. Cet un peu mieux* m'a *tout-à-fait éveillé.* Je le trouve *bien difficile, et je suis de vostre avis,* que l'on *ne sçauroit trop* souhaiter d'estre d'agreable *conversation ;* c'est (etc.).

Page 52

(*choses qu'on*) *invente :* (qu'on) s'imagine.
ce qui seroit le plus (honneste) : de temps en temps je ne sçay quoy d'(honneste).
(*Qu'une source si pure*) : Que cette manière...

(De : *ne l'abandonne point*, à : *pas heureux en tout*) : Il faut que tout ce qu'on dit roule sur ce principe et il sied mal de s'en éloigner. En s'y prenant de la sorte, je veux bien que l'on ne soit pas...

Page 53

(*les choses*) *de cette valeur* : de ce prix-là. [Suppression fréquente de ce mot.]
(Entre : *des fautes*, et : *mais c'est toûjours*) : Ce talent a ses beautez.
(Après : *le mesme ton*) : et le mesme génie. On *sçait*...

Page 54

pour en découvrir les voies : pour découvrir de certains biais.

Page 55

(Après : *les autres n'iront jamais bien loin*, et jusqu'à : *Car il ne faut pas prétendre*) : Mais comme les maistres sont volontiers persuadez que rien ne leur manque, la pluspart n'aiment pas que l'on se mesle de les instruire. *Et par où voudriez-vous commencer* pour les *enfans?* Car...
(Entre : *luy feroit connoistre*, et : *Que s'il avoit*) : les bonnes voies pour exceller en tout. Et s'il avoit...
(*Ce que j'entens*) *par là* : sous ce mot de trop délicat.
(De : *comme un malade ; mais*... à : *Il ne faut pas*) : (mais) se connoistre à tout et en bien juger. [L'addition de 1669 est particulièrement intéressante.]
faire en sorte (*qu'un jeune homme*) : donner ordre.
(Après : *spéculation*) : elle agit et prend connoissance de tout selon les rencontres.

Page 56

et ce qui leur peut servir : (manque).
à ce qui leur paroist le (*plus necessaire*); au (plus nécessaire).

Page 57

(De : *c'est bien le mesme genie* à : *effets bien differens*) : [Les deux parties interverties, et quelques menues différences] : Un mesme genie produit des effets... et le plus accompli du monde n'est...
violemment amoureux : enchanté, comme il le dit luy-mesme.
Il écrit aussi à quelque : et à une : ce qui l'empesche...

Pages 57-58

[Toute cette critique de Voiture est présentée dans un ordre tout différent par le Texte de 1668, et s'orne d'un quatrain] :

On m'a fort assuré *qu'il avoit pris ces inventions des Espagnols*. Et si cela est, je ne veux pas dire qu'il eust choisi de mauvais *modéles, mais* qu'*il en usoit à contre-temps. Car cette maniere galante* (etc.)... *de rire et de badiner. Du reste* il songeoit moins à rendre son affection agréable qu'à la *persuader.* Mais il *exagére tant ses ennuis et son desespoir, que l'on sent que tout cela est faux. Il est bien mieux d'en dire peu* et d'en persuader beaucoup, comme ces vers d'un homme qui mourut d'amour :

> Belle Philis, puis que ma foy
> N'a pu vaincre ma destinée,
> Je rens mon ame infortunée
> A la mort plus douce que toy.

Je regarde que cet autre *examine ponctuellement tout ce qui se passe dans son cœur,* et *qu'il n'est pas de la nature des passions violentes de réfléchir sur elles-mesmes. Un homme emporté de colere ne songe pas qu'il est en fureur, et quand on est* éperdument amoureux, *on ne s'apperçoit pas* (etc.)... *on se considere comme dans un estat naturel, qu'on ne croit pas qui puisse changer. Il faut la pluspart du temps* (etc.).

(De là à : *Il me semble d'ailleurs*, l'ordre est le même ; seuls, des mots sont modifiés ou retranchés en 1669) :

(*d'Astrée et de*) *son Amant :* ce berger.

de choses si recherchées : de ces *choses si...*

leur affection ne paroist pas : leur affection pure et parfaite *ne...*

les fausses beautez : les faux agrémens...

Page 59

(*en la personne de*) *Zelide :* son Heroïne : [Le roman d'*Alcidalis et Zelide.*]

[Discussion sur l'Eloquence.]

(Après : *ne me l'a bien fait comprendre*) *:* (Le Maréchal ajoute) : Nous ne sçaurions mieux faire que de nous *égayer.*

Page 60

(De : *sont toujours un peu douteuses,* à : *dont la cause est pourtant*) *:* Celles qui regardent les Grâces sont *de ce nombre,* et mesme *celles qui regardent la beauté, dont la cause...*

(*laquelle*) *seroit* (*la plus agréable,* etc.) *:* est [les deux fois].

que tout le monde en demeurast d'accord : que personne n'en pust douter.

(Entre : *n'est pas* et *comme on se l'imagine*) *:* tout-à-fait.

(*qu'elle soit*) *toujours* (*sur le haut ton*) *:* (manque).

elle est la plus belle et (*la plus noble*) *:* elle est la plus noble.
la plus difficile, et la moins commune : la plus difficile.
(*principalement à*) *l'esprit...* (*pour but que de*) *le* (*gagner*) *:* à l'intelligence... (*but...*) *de gagner* l'esprit.

Page 61

(*dans une*) *grande* (*assemblée*) *:* célèbre.
se fait peu considerer (*du costé de l'esprit*) *:* brille peu du costé...
(*ajustée*) *ou toujours* (*parée*) *:* et...

Page 63

Pour ce qu'on appelle de bons mots, je croirois : Je croirois que les bons mots...
(*des choses*) *justes et bien prises :* de bon goust.
(De : *on affecte d'en dire,* à *Je trouvois*) *: Il y a toujours, comme vous sçavez,* de *faux agrémens dont le monde est abusé,* et par exemple, *on affecte aujourd'huy* de ne plus parler de personne sans *faire* son *portrait.*
(De : *Je trouvois* à *Les excellents peintres*) *:* [Tous les imparfaits de 1669-1671 sont des présents.]

Page 64

Et quand il parle de l'arrivée... pour la suivre : Et quand Armide parut *dans le camp des Chrestiens,* et *qu'on l'eut ouïe,* s'il n'eust dit que *deux ou trois mots :* que *l'on vouloit tout abandonner...*
(Entre : *Les Graces,* et : *ne paroissent*) *:* comme dit Platon ou quelque autre.
(Après : *le soleil se couche*) *:* et je suis aussi las d'estre assis que de parler. — Retournons, (*dit le Mareschal*), comme nous sommes venus, et si vous (etc.).

CINQUIEME CONVERSATION

Page 65

ni contrainte, ni affectée : contrainte.
et quoi qu'il songe principalement à plaire aux gens : et bien *qu'il* ne *songe à plaire* qu'*aux gens...*

Page 66

il ne néglige pas l'estime des autres : l'estime des plus simples le réjouït.

d'un petit nombre de livres qu'il... : de certains livres...

(*un jeune homme...*) *qui seroit élevé par de bons maistres :* qui verroit de certaines gens.

d'un fort habile homme (*que je connois*) *:* d'un certain homme que...

Pages 67-68

les (*gens comme on les cherche*) *:* des gens...

Page 69

l'un et l'autre (*fust inutile*) *:* tout cela.

(*pourveu qu'on le*) *prenne* (*adroitement*) *:* touche.

(Entre : *on apprend à la mal faire ;* et : *C'est aussi que les gens*) *:* et que *les bons maistres* sont moins connus *pour l'adresse de l'esprit que pour celle du corps ;* à cause que *les avantages* de l'esprit sont moins sensibles. Et parce que les bons maistres sont moins connus, *il est plus difficile de* bien *choisir,* et l'on s'y trompe aisément.

Quand on s'en acquitteroit en perfection : (manque).

Page 70

(*Si l'on veut juger de leur juste*) *valeur :* prix. — *considérer à quel point :* regarder si ; — *quand elles sont :* pour estre ; — *puisque c'est là :* à cause que c'est ; — (*qu'on*) *en* (*lise*) ; les.

Page 71

(*l'on ne*) *peut sçavoir* (*bien écrire*) *:* sçauroit savoir.

Page 72

Ce qui doit plaire : ce qui sied bien. [Cette substitution de 1669 entraîne une explication : *Je dis : à ce qui doit plaire* (etc.) qui manque, pour cause, en 1668.]

Car — en matière d'agrément — chacun a son goust : (1668 : absence de *car ;* interversion des deux membres).

Page 73

(La beauté)... *est au-dessus de nos forces, nous ne la pouvons soûtenir :* estouffe plus qu'elle ne plaist.

(*à force de*) *s'y accoûtumer :* de comprendre ce qui sied bien.

continuellement (*quelque progrès*) *:* toujours quelque...

des gens qui sont nez avec cela : de certaines gens.

Pages 75-77

[Définition de l'Honnêteté :

Texte de 1668, à partir de : *On y pourroit faire un plus grand progrès. En italiques,* les parties communes, nombreuses d'ailleurs. Les chiffres, ici, marquent la place de chaque phrase dans l'édition de 1669. Car la différence consiste surtout dans l'ordre, et s'étend jusqu'à : *Après tout, une Dame parfaitement belle...*]

« *Dites-moi ce que vous en croyez, reprit le Mareschal. Je serai bien-aise de voir si nous avons les mesmes pensées sur une chose de cette conséquence*[a]. » — « *Comme je sçay, dit le Chevalier, que vous l'avez toujours pour guide, et qu'ainsi vous la devez bien connoistre, si l'idée que j'en ai est bonne, elle est sans doute conforme à celle que vous en avez*[3]. *Car la parfaite honnesteté est toûjours la mesme en tous les sujets où elle se trouve, quoique la différence du temps et de la fortune la fasse paroistre bien différemment*[1]. *Pour en avoir une connoissance plus distincte, nous la pouvons regarder en elle-mesme separée de tout ce qui n'en est pas, et la considerer* en tous sens et *à toute sorte de jour*[1].

Il me semble qu'elle ne fait mystere de rien, et, comme elle fuit les extrémitez, qu'elle ne cherche ni à se cacher ni à se montrer[7]. *Son abord n'a* rien de fort éclatant qui puisse éblouir ni surprendre[a]. *Mais quand on vient à la considérer,* c'est un charme, à cause qu'elle se prend de si bonne *grace* à *tout ce qui se présente de bien ou de mal, de sérieux ou d'enjoüé, qu'on diroit que tout luy est égal pour estre agréable*[8]. Aussi *plaist-elle toujours, et c'est à cela principalement qu'on la peut reconnoistre*[5]. *Car les vrais agrémens ne viennent pas d'une* légère *superficie,* [...] *mais d'un grand fonds d'esprit,* ou *de merite, qui se répand sur tout ce qu'on fait* [...][6]. *Que s'il y a des rôlles si desavantageux que* mesme *il seroit impossible aux Grâces*[b] *de les joüer agréablement, elle sçait bien les refuser*[9].

[...] *Elle n'est point rigoureuse, elle excuse et pardonne aisément ; et bien loin de se faire valoir aux dépens d'un misérable, elle est toûjours preste à le secourir*[10]. *Elle n'est jamais si satisfaite d'elle-mesme, qu'elle ne sente quelque chose au-delà de ce qu'elle fait*[11]. *Elle cherche* rarement *les faux avantages ; au contraire, si l'occasion ne se présente, il faut souvent deviner ce qu'elle a de meilleur*[15].

Son interest ne l'éblouït point, et s'il arrive qu'un honneste homme soit accusé, quand mesme on en voudroit à sa vie,

(*a*) 1669 : éclat... ébloui... surpris.
(*b*) 1669 : *mesme,* déplacé, mis après *Grâces.*

il n'aime pas toute sorte de raisons pour se défendre ; mais si peu de chose qu'il dit, donne toûjours du regret de l'avoir offensé[16]. *Representez-vous Socrate, ou Scipion, ou quelque autre de cette volée*[17]. *J'observe aussi que ces gens-là sont comme au-dessus de la Fortune,* et qu'*au moins la teste leur tourne peu dans la prospérité.* On ne les trouve sévères que contre eux-mesmes. Ce qu'ils ont de plus dur, ne paroist que dans leurs propres malheurs; et *sans leur entendre jamais dire que leur vertu ne les abandonne point, on sent qu'ils en ont de reste*[18]. Ajoûtez à cela que l'honnesteté *laisse* toûjours[a] *d'elle un souvenir tendre et agréable à ceux qui l'ont connuë, et qu'elle fait en sorte qu'on se sçait bon gré de l'avoir obligée*[24]. Je remarque en plus, qu'elle est heureuse à trouver dans les moindres sujets je ne sçay quoy qu'on est bien aise d'entendre, mais qu'elle aimeroit mieux perdre cent bonnes choses que d'en dire une mal-à-propos, parce qu'il n'y en a point de si bonne qu'un contre-temps ne puisse rendre mauvaise. Comme elle est souvent enjouée et rarement moqueuse, on voit que *sa gaïeté ne tend qu'à donner de la joye* et *mesme* aux personnes *qu'elle met en jeu*[13]. Je trouve qu'elle a peu de vanité et beaucoup d'honneur, *qu'elle prefere le choix à l'abondance, qu'elle* est plus curieuse *de la propreté que de la parure, et des choses qui sont peu en veuë, que de celles qu'on découvre d'abord*[19] *; qu'elle a plus d'égard au mérite qu'à la fortune, qu'elle n'est point sujette aux préventions, que ce qui choque les gens bornez ne la surprend guère,* et qu'elle ne s'attache pas tant aux choses qu'elle a veuës, qu'elle n'en connoisse *la juste valeur*[20].

Il me semble aussi que l'honnesteté *ne dépend guère du temps ni des lieux, et que celuy qui peut tant faire que d'estre honneste homme en sa cabane, l'eust esté en toutes les Cours du monde*[21]. *Mais il faut bien des choses pour estre honneste homme ; et quoy qu'on passe pour l'estre à la Cour d'un grand Prince, on ne doit pas croire pour cela que rien n'y manque, à moins que de le pouvoir estre par tout, et avecque toute sorte de gens*[22]. *Enfin on* reconnoist *l'honnesteté à cela*[24], qu'elle *juge bien,* encore *qu'elle soit assez retenuë à décider*[19], qu'elle regarde le monde et les choses comme elle doit, et qu'*elle rend heureux tous ceux qui dépendent d'elle, autant que la Fortune le permet*[11].

Page 78

d'une valeur si haute et si extraordinaire : de ce prix-là.
des Gouverneurs : du Gouverneur.

(*a*) Les mêmes mots : *à cela, honnêteté, toûjours,* placés différemment.

SIXIEME CONVERSATION

[Signalons, avant tout, que, en 1668, le Maréchal de Clérambault garde seul la parole, depuis le début jusqu'au moment où le Chevalier dit : « *Du moins César l'estoit.*]

Page 80

de ce qui luy tenoit le plus au cœur : de son Heros.
Je sçai ce que c'est que la fausse gloire... la méprisent ; mais : (manque).
(*on aime*) *le veritable honneur :* l'honneur.
(De : *Et prenez garde,* à : *Cela neantmoins ne sçauroit*) l'ordre des phrases est inverse, et quelques mots, différents, dans le texte de 1668 :
Aussi, pour *dire le vrai, ce qui fait desirer les grands emplois et les hautes charges, ce n'est pas la commodité de la vie ;* au contraire *elle en est plus penible et plus agitée ; mais c'est l'esperance de faire voir qu'on a du merite. Et prenez garde que de tous les déplaisirs qu'on* en *peut recevoir, ce sont ceux qui* regardent *l'honneur qu'on pardonne le moins, et que, lorsqu'on se sent obligé de ce costé-là, on ne trouve rien de trop cher pour le reconnoistre.*
(*de bons conseils*) *sur cela :* (manque).
principalement (*connoistre*) *:* surtout.

Page 81

(*il*) *embrassoit* (*tant de choses*) *:* faisoit.
(*Les*) *plus petites* (*fautes*) *:* moindres [plusieurs fois].
(Après : *à jouër leur personnage*) *:* et ce qui leur sieroit bien.

Page 82

(De : *une si précieuse vie...* à : *d'un pas assuré comme*) : il ne lui siéroit pas *de s'exposer en toute rencontre,* et *je trouve bien plus beau de se présenter* à la mort (etc.).
(De : *Il y a des Souverains,* (etc.) jusqu'à : *J'ay connu des Princes*) :
Il y a des Souverains qu'on ne regarde *que comme de sages Politiques.* Cette veuë ne les embellit pas. *Les amours et les armes*[a]*, je ne sçay quoy de noble* et de brillant, leur siéroit mieux. S'ils s'avisoient d'en venir voir un, ils

(*a*) Déplacé en 1669.

seroient bien surpris de le trouver au milieu de tant de magnificence et plus éclatant luy seul que tout ce qui l'environne. Mais s'ils avoient bien de l'esprit, ce ne seroit pas ce qui les étonneroit le plus. J'en *ay connu qui eussent esté de fort galants hommes* (etc.).

[En 1668, la thèse (le Prince galant) : en 1669, le Chevalier se donne l'avantage de l'objection.]

reprit le Mareschal : (manque, nécessairement).

à ce qu'il y avoit à faire : à les y dresser.

(*d'une*) *plus grande* (*importance que*) *:* autre.

est approuvé : est bien receu.

si-tost qu'ils ne sont plus : n'étant plus.

(Après : *encore qu'on les aime*) *:* de tout son cœur.

Page 83

(De *Cependant*, à *: leur bonheur*) *: Il y a* pourtant *des moyens bien seurs*, quand *on les approche, pour leur dire agréablement tout ce qui peut contribuer à leur gloire et à leur bonheur*, pourveu qu'on ait bien de l'adresse et *qu'on ne s'émancipe à rien par interest.*

De : *Il est aisé de bien conseiller*, à : *c'en est un beau moyen que de se voir des premiers :* (tout manque, y compris la répartition entre les deux interlocuteurs).

C'en est un beau moyen (etc.) *:* C'est un beau moyen pour estre heureux que d'estre des premiers, *etc.* ; (le Maréchal continuant, sans avoir encore été interrompu).

(De : *Considerez ce que c'est*, à : *ces grands Princes*) *: Le plaisir de faire du bien*, et c'est *à mon gré* le *plus pur* et le *plus noble, ne semble estre fait que pour les Rois.*

(De : *Plus ils font de grâces*, à : *Ce qui leur manque*) *: Leurs présens qui sont accompagnez de choix et d'estime, soustiennent leur grandeur et les rendent plus puissans. Plus ils* donnent, *plus ils sont en estat de* donner, quand ils sçavent bien dispenser leurs grâces. *Car ce n'est pas* de l'argent, qui *s'épuise* aussi-tost, ni d'autres choses de cette nature *qu'il faut principalement attendre des Rois, mais* des *occasions* où l'on se puisse faire connoistre. Et remarquez qu'il arrive bien rarement qu'on ne fasse quelque chose en servant son Prince, et qu'au-moins lors qu'on s'y prend en galant homme il en revient toûjours de l'honneur.

[Parmi les interversions, retranchements, substitutions, de 1669, au sujet du « service du roi », la « valeur » a remplacé la « galanterie ». *Cf.* plus haut.]

Page 84

(De : *Ce qui leur manque,* à : *et de pouvoir disputer : Ce qui* me paroist de plus incommode en la condition des Rois, c'est qu'ils n'ont guère *de ces* sortes de *plaisirs que vous sçavez, de s'entretenir librement avecque les personnes qu'*on aime, *et de pouvoir...*
(Après : *le prix du merite*) *: qui touche tant les cœurs bien faits,* (manque).
tout ce qu'ils font : tout ce qui vient d'eux.
ce qui touche le plus : ce qui tient le plus au cœur.
(Entre : *qui font que* et : *l'on se plaist dans les Cours*) *:* l'on a de l'esprit et que...
Et que l'on tâche de s'y rendre honneste homme : (manque).
(Entre : *événements sauvages qu'on n'aime point,* et : *je défierois l'Arioste*) *:* (Tout manque).
et mesme Sapho : (manque).
(Avant : *si c'est estre heureux*) *:* Au moins.

Page 85

(*qui fait sentir*) *avecque plaisir :* de bonne grace.

Page 86

(Arioviste, qui) *contre le droit des gens :* qui, d'un esprit barbare...
voicy une chose qui (*marque*) *:* Cecy.
à quel point (*il estoit aimé*) *:* comme.
quand ils (*sont d'un si haut mérite*) *:* et mesme s'ils...
et que nous sentons qu'ils (*n'ont pas sujet*) *:* quand ils n'ont pas...
L'on éleve... dit le Mareschal : On donne le prix au merite selon qu'on aime les gens, dit (etc.).
(*César*) *sçavoit bien :* estoit habile à...
(*tant*) *quand* (*j'estois*) *: tant* que...

Page 87

(Après : *un peu de négligence*) *:* dans la vie...
que César (*estoit peu cavalier*) *:* qu'il estoit... [Equivoque.]

Page 88

(Entre : *grand Seigneur* et : *Ce que vous venez de dire*) *:* J'aime bien, dit le Mareschal, à vous entretenir ; vous me portez bon-heur et me découvrez de temps en temps de nouvelles veuës. Vous me donnez de l'esprit en me réjoüissant ; et ce que...

Page 89

qui vient de la bonne nourriture et de la hauteur du génie : qui sied si bien aux grands hommes.

(Au lieu de : *Dans un endroit... celles de Pompée*) : Un jour que son armée fut en desordre : « On croit...

Page 90

(De : *complexion assez délicate*, à : *Il* (César) *avoit par tout des amours*) : et fort sujet à de cruelles vapeurs. *On dit* pourtant qu'il se fit un fort bon corps, et qu'*il se rendit infatigable à force d'exercer*[a] et de négliger son mal.

(*de la plus haute*) *qualité :* volée.

les manières de la grandeur : les qualitez qui accompagnent la grandeur.

à faire parler de luy : la renommée en tout ce qui se presentoit.

un Conquerant : un Prince.

Page 92

(*examiné*) *de la sorte :* de ce sens-là.

Nous n'avons pas à pousser à fond les conclusions, les appréciations, que suggère ou impose l'examen des variantes. Nous croyons qu'elles renseignent sur les procédés de travail de Méré, sur son caractère même.

Le texte de 1668 abonde en termes et en locutions dont une partie rentre dans la catégorie de ce que nous appellerions volontiers les mots à tout faire, les remplaçants du mot juste et de l'idée nette ; l'autre, dans celle des mots de routine et de machine, des *tics* du langage. On les doit, souvent, à la tradition domestique, à la coutume régionale, locale : il se peut que le style du Chevalier ait tenu de ce que Balzac, d'un badinage érudit, nommait la Poitavinité. En 1669, Méré fait soudain une chasse tardive, mais impitoyable, à ces chevilles, à ces parasites. Ou Ménage?

On est plus surpris, mais on est bien obligé, d'apprendre, non seulement qu'il se livrait sans scrupule à la commodité des « répétitions », mais qu'il « maçonnait » — pour lui emprunter son dédaigneux langage de critique « épuré » — des constructions branlantes, et que cette « justesse » de sens et de paroles, dont il allait bientôt se faire le grammairien, n'était pas chez lui un don de la nature. On le voit, en vérité, « faire » son style ; à soixante ans.

Les remaniements de la composition ne sont pas moins intéressants. Il n'arrivera pas à beaucoup d'écrivains de pouvoir — sans inconvé-

(*a*) Interversion.

nient pour la solidité et l'équilibre de leur ouvrage — bousculer l'ordre des phrases. L'aisance, et l'innocuité, de cette opération convient à un éventaire où sont exposés des « articles » variés ; il n'y faudrait pas songer, avec un groupement de pièces ajustées et concertées en harmonie raisonnée.

Il est de même impossible, quand on se rend compte des échanges, des transferts, que, d'une édition à l'autre, Méré organise entre le Maréchal et lui-même, de se défendre de quelques réflexions sur les combinaisons, conciliations et compromis qui se ménagent parfois entre la sincérité et l'art.

Enfin, plus d'une retouche caractéristique fait apparaître que l'auteur fut averti que son esquisse de pédagogie... *ad usum Delphini* risquait d'étonner plus que de persuader le monde politique, en modelant « l'idée » d'un Prince de l'*Astrée*, d'un Sigismond chevaleresque, héros d'amour et de prouesses, plutôt que d'un Chef d'Etat moderne, d'un Roi de France, souverain, mais responsable, d'une nation... Et c'est sans doute aussi des considérations d'un réalisme moins profond, mais non moins... politique, qui l'ont décidé à s'incliner, en passant, devant M^lle^ de Scudéry, à saluer l'Académie Française, — et à expulser Epicure.

NOTES

PREFACE

Page 3.

1. *Le Maréchal de Clérambault*[1], *et les « Conversations »*.

« Les Historiens ne rapportent pas tout » : c'est le dernier mot des *Conversations*. Quelques allusions, et des omissions plus nombreuses, nous instruisent mal du caractère du Maréchal, et de la situation ou de l'état d'esprit où il se trouvait à l'époque de ces entretiens préparés et intéressés. Sans faire son histoire, il convient d'étudier le personnage.

Philippe de Clérambault, baron et comte de Palluau (seigneurie du Bas-Poitou), naquit en 1606, et mourut, le 24 juillet 1665, au château du bourg de Palluau[2]. Tous les contemporains se sont accordés à célébrer en lui le modèle du galant homme, du courtisan fin et poli, de l'homme d'esprit : il est de ceux dont on cite les « mots ». Les moins bienveillants expliquent par la « faveur » l'heureuse élévation que ne justifiaient ni le goût, ni la science, ni les succès, de la stratégie... guerrière. On chansonna ses échecs, ou ses absences : l'occasion manqua de chanter ses victoires ou ses exploits. « Maréchal de Clérambault » en 1653, il épousa, le 27 avril 1654, Louise-Françoise Bouthillier, fille aînée de Léon, seigneur de Chavigny, Ministre d'Etat, et d'Anne Phelypeaux.

Méré connaissait Palluau dès 1650 : c'est l'année où il mena chez Balzac le Lieutenant du Comte d'Harcourt, général de l'armée royale en Guyenne[3]. Est-ce le hasard qui les rapprocha, en 1664, à Poitiers? Est-ce la libre fantaisie d'une sympathie aidée par les loisirs, qui conduisit leurs « conversations »? Je ne crois pas.

---

1. M. Cauchie (Boisrobert, *Epistres en vers*, T. I, p. 131) a signalé qu'il signe toujours ainsi, et non *Clerembault* ou autrement.

2. Luneau et Gallet, *Documents sur l'Ile de Bouin* (1674).

3. Balzac, *Œuvres*, *cit.*, 1665, *Lettres* à Palluau, 5 et 6 juillet 1650 (ou dans les *Entretiens*, 1657). Cf. Tallemant, *Hist.* de Balzac.

1° Le *Menagiana* (1715, T. II. p. 346) désigne l'ouvrage de Méré par ces mots : « le Livre des *Dialogues* touchant l'éducation de M. le Dauphin ».

2° La *Dédicace* de Ménage à Méré, au Tome I des *Observations sur la Langue françoise* (1672) dit : « La pudeur ne me permet pas de mettre icy sur le papier tout ce que vous distes à mon avantage, lorsqu'on parla de moi pour estre Precepteur de Monseigneur le Dauphin... »

3° La lettre CLXIV, de Méré à Ménage, pour s'assurer le zèle du directeur des séances académiques du Mercredi, rappelle : « Vous savez ce que nous nous sommes promis, et que nos interests sont si liez que rien ne les peut séparer. »

4° La lettre CXXXVI est destinée à servir d'introduction, auprès de Ménage, à un « amy » qui « souhaitte passionnément » de le voir. « J'espère que vous me saurez bon gré de vous avoir donné sa connoissance. Au moins parmy plusieurs qualitez qui sont en luy, vous en remarquerez deux qui ne s'accordent que bien rarement ; car il est fort bègue et fort éloquent tout ensemble. » (Décembre 1659 ou janvier 1660?) Méré parle assez souvent de ce bégaiement qui donne une sorte de grâce hésitante et de finesse fragile aux traits d'esprit de Clérambault, pour qu'on puisse reconnaître le Maréchal dans cet « ami » que Ménage n'aura pas à regretter d'avoir écouté.

5° Les *Propos* de 1674-1675 révèlent une préoccupation étrange, que nous appellerons un regret pesant : « Un gentilhomme du monde ne peut estre *sous-gouverneur* que de M. le Dauphin ». (R.H.L. oct.-déc. 1923, p. 523). A propos de Blondel, « Maistre de Mathématiques de Monseigneur le Dauphin », il s'écrie, — ou soupire : « Je ne vaudrois rien auprès de luy ; il est trop pédant ; cela est incurable. » (*Ib.* juill.-sept. 1925, p. 449.)

L'origine, et le but, des *Conversations* s'éclairent. Il semble bien que Clérambault, Méré, et Ménage, ont, en effet, lié partie. Le Maréchal prévoit, et prépare, le jour où il briguera l'emploi auquel, au début de septembre 1668, fut appelé Montausier. Ménage devait être nommé précepteur : et jusqu'au dernier moment, malgré la mort de Clérambault, il garda l'espoir. Je ne sais s'il en fut de même pour Méré. Mais le futur sous-gouverneur se chargea, en 1664, d'exposer les principes de l'Education d'un Prince. *Les Conversations*, c'est le livre qui recommandera, à l'heure souhaitée, un candidat.

Le « Chef de part » mourut trop tôt. Mais les *Conversations*, désormais inefficaces pour l'inspirateur, pouvaient, en son souvenir et sous son patronage, faire honneur et profit à l'interprète.

Circonstance notable : quand Clérambault trace, avec le concours de Méré, le canevas de sa pédagogie princière, il est malade : il est venu de Palluau à Poitiers, et y retourne ensuite. Ce mélancolique détachement, que Méré lui prête, ne doit pas nous faire illusion. Depuis la mort de Mazarin, et surtout depuis la chûte de Fouquet, il est, sans violence inutile, disgrâcié. Comme il sied à un gentil-

homme, il songe à se revancher, et à remonter au pied du trône[1].

Page 4.

1. Richelieu et Mazarin.

Page 5.

1. *V. Cinquième Conversation*, à la fin ; et *note*. — *Cf.* Cicéron (*De Oratore, III*, 15) : définition de la *Sagesse* par les Grecs : « institutrice à la fois du bien faire et du bien dire » (*et recte faciendi et bene dicendi magistra*). Crassus rappelle que Phœnix, d'après Homère (*Iliade*, IX, *v.* 443), avait reçu de Pélée la mission de faire d'Achille un homme éloquent et un homme d'action. Ce n'est pas incidemment ou par caprice que Méré transporte à *l'Honnêteté* les caractères que les anciens donnaient, soit à la Philosophie, soit à l'Éloquence. Les *Conversations* paraissent mettre à profit une étude, ou des réflexions antérieures, sur le *De Oratore* et l'*Orator ;* ou démarquer, pour en former l'idée de l'honnête homme, les vues cicéroniennes sur l'Orateur. D'autre part, il apparait que Méré n'ignore pas l'*Honneste Homme* de Nicolas Faret (1630).

Page 6.

1. C'est l'attitude de Méré avant d'être — comme dit Bouhours *(Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, 1671) « l'Auteur des Conversations » : v. *Lettre X* à Balzac (avant 1654, et même avant 1645) ; *Lettre LII* à M.***, *CXXXIV* à M. de P*** (Plassac), vers 1648-1649. Plus tard, cette affectation de « négligence » fera place à une ambition avouée de travailler pour « la postérité ». V. *Lettre XLIX*, à Mme Bitton, et *LXXVII* à Madame***, entre 1672 et 1677 ; *CXXVII* à Mitton, vers 1679-1680.

---

1. St-Evremont a parlé des « imaginations de retraite » que « la prison de M. Fouquet jeta dans la tête » du Maréchal. Mais d'une part les Mémoires de La Fare (Petitot, LXV, p. 149) font remonter à la mort de Mazarin son discrédit. D'autre part, on avait découvert que Fouquet lui avait « baillé pour une seule fois trente-deux mille livres » (Chéruel, *Fouquet*, T. I, Appendice) ; et les *Portefeuilles* de Vallant parlent d'une pension de dix mille écus (Bibl. Nat., ms. fr. 17046, f° 27). Les idées « de retraite » ne sont pas volontaires ; et le renoncement n'est pas davantage irrévocable. Témoin la lettre qu'il écrit à Colbert (29 août 1664 ; et la date nous intéresse). Il prend « la hardiesse » de réclamer la restitution des dépots qu'il avait chez Alibert, Châtelain, Bonneau, Girardin, dont les biens sont séquestrés, et s'autorise d'un précédent qu'il n'invoque ni au hasard, ni en toute candeur : celui de Mme de Sully, fille du chancelier Séguier, qui a été remboursée sans difficulté (Ravaisson, *Archives de la Bastille*, T. I, p. 221).

PREMIERE CONVERSATION

Page 7.

1. *Cf. Lettres CXXXVI,* à Ménage ; CXLI, à M. de Vieux-Fourneaux; et *Propos* de 1674-1675 (citation d'un mot de M^me^ Cornuel sur l'infirmité du Maréchal : « Il est bien méchant, de m'avoir quittée à cette heure que je commence à l'entendre ! » (R.H.L. juill.-sept. 1925, p. 447). Le même mot, en raccourci, dans le *Menagiana* (1715, T. II, p. 75).

2. *Cf. Propos :* « Le Mareschal de Clerambault n'escoutait que ceux qu'il estimoit beaucoup. » (R.H.L. juill.-sept. 1923, p. 381.)

3. Loret (*Muze Historique,* T. III, 25 mars 1662) annonce que le Maréchal est chargé d'aller au-devant du comte de Fuentes, ambassadeur d'Espagne. Sa retraite, quelle qu'en soit la cause, a dû suivre de peu. Les dates de Loret, de Méré, et des entretiens de Poitiers, concordent.

Page 8.

1. *Autre* (1668 et 1669) manque dans l'éd. 1671, mais est rétabli à l'*Erratum.*

Page 9.

1. *Cf. Lettre LXXXVI,* à Madame *** : « Moy qui sçay presque par cœur tout le divin Platon, et tous les plus beaux endroits d'Homère ». Je ne sais. Les citations ou réminiscences précises de Platon sont extrêmement rares dans l'œuvre de Méré. Il semble l'avoir plutôt parcouru qu'étudié; il en est plutôt influencé que pénétré. Il lui doit, sans doute, le mot — plus que l'exacte intelligence — de « l'idée ». Plus important : il se peut qu'il ait trouvé, dans les Livres VI^e^ et VII^e^ de la *République,* l'inspiration de prêter à son Honnête Homme les plus hautes et énergiques de ses qualités (justice, désintéressement, indépendance).

2. Le compliment vient d'un connaisseur, et qui pratique ce qu'il sait. *Cf. Propos :* « Il y a des gens qui ne vont dans le monde que comme des chiffonniers dans les rues, qui amassent avec un crochet tous les haillons et les ordures qu'ils trouvent. » Le rédacteur des notes ajoute : « Il (Méré) les contrefaisoit. » (R.H.L. janv.-mars 1922, p. 94). Il se plaît à imiter les gestes, les tons, caractéristiques. L'imitation juste prouve l'observation intelligente : il sied de garder la mesure exacte. « Je n'ay pas vû d'homme qui réussît mieux dans les goinffreries que mon frère de Plassac ; quand il chanta je ne sçay quelle chanson d'un homme de Tours,... quand il dansa comme Gau-

tier Guerguille. Il contrefaisoit un fat, un glorieux. Il imitoit les Espagnols, quoy qu'il ne sust pas l'Espagnol ; il en avoit seulement ouy dire quelques mots. Il regardoit cela comme un défaut en luy, et il n'aimoit pas qu'on l'en louast... Le Mareschal de Clerembaut en fut esbloui un jour chez Miton. Ceux qui réussissent si bien en ces choses grossières n'ont point de talent pour ces choses tendres et délicates. » (R.H.L. juill.-sept. 1925, p. 437). L'honnête homme n'a garde de bouffonner. *Cf.*, *Disc.* des *Agrémens*, l'avis d'une mère à sa fille.

3. Cf. suite des *Propos* ci-dessus : « ...Tout au contraire, si Madame de Lesdiguières, Madame de Longueville et Madame d'Anguitar eussent voulu jouer de ces rolles, cela ne leur eust pas réussi. Je n'ay jamais remarqué ces deux talens en une mesme personne. S'il n'y avoit toujours quelque chose de délicat et d'honneste homme en ce que je fais et en ce que je dis, cela ne me siéroit pas. »

4. Les « bons mots » sont définis et appréciés différemment selon les goûts ; et, par Méré, selon les occasions ou moments, dans les *Discours*, les *Lettres*, et les *Propos*. Du moins, dans toutes ses recherches et réflexions sur l'Honnêteté, ils prennent leur place, — comme aussi la « raillerie ». — Or Faret lui a donné l'exemple. (« De la Raillerie » ; — « Des bons mots » ; — « de l'excellence des bons mots » ; — « des choses qu'il y faut observer » ; « qu'il y faut éviter la bouffonnerie » ; « Reigles principales des bons mots »). Mais Cicéron est l'original (*De Oratore*, II, 54-62). Le terme même vient de lui : « haec scilicet *bona dicta*, quæ salsa sint. » (54) ; mais le sel doit être fin ; il faut que l'orateur évite « la plaisanterie de bouffon ou de baladin », *scurrilis jocus aut mimicus* (59). *V. Conversation IV.*

5. Les *Propos* éclairent le sens que Méré donne à ce mot — qui, on le sait, désigne, au XVII^e^ siècle, une qualité d'esprit ou de caractère, et non pas un aspect physique : (Le comte d'Estrades, l'ambassadeur) « avoit une jolie femme ; elle avoit quelque chose de délicat, de tendre et de mélancolique. » (R.H.L. avril-juin 1922, p. 222). — « Tout ce qu'elle (M^me^ de la Bazinière) dit est tiré du sujet présent. Elle ne dit ny maximes, ny apophtegmes, ny bons mots, mais de jolies choses. Elle dit de ces choses communes qui vous tambourinent : « Il est de mes bons amis... » ; et quand je luy dis que j'aimerois mieux qu'elle dist des maximes, elle dit, en riant ! que c'est que je suis trop pédant. » (R.H.L. janv.-mars 1923, p. 80).

Page 10.

1. Plutarque (*Vie d'Antoine, trad.* Ricard, XXVIII) : « Cléopâtre, voyant que les plaisanteries d'Antoine n'avaient rien que de commun, et sentaient le soldat, lui répondit sur le même ton... » (Méré, sans doute, pratique la traduction d'Amyot ; mais jamais il ne la reproduit). — Cléopâtre, aux yeux de Méré, est le modèle historique des agréments et des grâces, comme M^me^ de Lesdiguières en fut le modèle

visible. Plutarque n'y est pour rien. La *Cléopâtre* de La Calprenède (*Livre II, Histoire de Jules César et de Cléopâtre,* — la mère de l'héroïne imaginaire) a prévalu, sans doute, sur les *Vies* de César et d'Antoine ; et aussi l'influence de l'*Astrée*, et cette sincère illusion, dont l'idéal romanesque fut le complice intéressé, qui attribue aux héros de l'antiquité et des premiers temps de la Gaule, aux sociétés même, les principes et les goûts des grands seigneurs et des nobles dames, héritiers des traditions chevaleresques.

2. Le mépris ou l'aversion qu'elles ressentent...

Page 11.

1. On sait bien que Pascal l'a dit aussi, et comment. Il n'est question que de savoir si Méré l'a révélé à Pascal, ou reçu de lui. Il ne l'a pu trouver dans Faret. Mais Cicéron s'attache, dans le *De Oratore*, à donner à son Orateur ce caractère d' « homme universel ». Assurément, il était plus naturel et commode à un Méré, qu'à un Pascal, de ne pas être un « spécialiste ».

2. Esquisse, ou raccourci, de l'idée qu'ailleurs exprime la formule : « citoyen du monde ».

3. Au sens platonicien, et non au sens moderne de l'expression. Toutefois, le mot de Platon sera le plus souvent vidé de sa valeur originelle ; au point de signifier le contraire de ce qu'y entendait le philosophe, et d'être synonyme de : *chimère, utopie.*

Page 12.

1. Remarque d'autant plus intéressante que Méré critique, sévèrement, l'éducation des collèges, et, librement, les œuvres des Latins.

2. C'est le mot technique. Faret comprend et recommande, sous ce titre, non seulement la gymnastique, l'équitation, les armes, mais la danse, le chant, la musique, et les « jeux de hazard ». — *V. Conversation III.*

Page 13.

1. M. de Turenne et Monsieur le Prince, Condé.

2. *De Bello Africano, LXXI :* César est comparé au maître gladiateur qui instruit des débutants (*lanista tirones gladiatores condocefacere*). — L'auteur est inconnu.

3. Cicéron fait dire à l'orateur Antoine (*De Orat., II,* 14) : « Quand je me promène au soleil, si même ma promenade a un autre but, mon teint se colore naturellement. »

Page 14.

1. Après : *les penser,* l'*éd.* 1669 met une virgule. L'*éd.* 1671 la supprime ; à tort, croyons-nous. La syntaxe, discutable, mais coutumière, de Méré autoriserait l'absence de ponctuation. *V. Lettre CXXVII* à

Mitton : « et peut-être que je me plaindrois d'*une manière que* dans deux mille ans on vous en feroit encore des reproches » ; c'est-à-dire : d'une telle manière, que... Mais le sens ainsi présenté ne peut satisfaire. La virgule, au contraire, fait paraître une idée, discutable, mais intelligible, et que vérifie une pensée semblable dans les O.P. (*Disc. IV*).

2. Ces observations se rattachent peut-être à la discussion qui ouvre la conversation, dans le *De Oratore* (I. 8-12) ; elles s'opposeraient alors, ou du moins résisteraient, à la thèse de Crassus, qui refuse au philosophe, au politique, si clair et sûr que soit son langage, le nom et les talents d'orateur.

3. Première forme d'une « distinction » reprise et remaniée 1° dans le Discours de la *Justesse* (1671) ; 2° dans les *propos* de 1674-1675 ; 3° dans le Discours de *la Conversation* (1677) ; absente — ignorée ? oubliée ? abandonnée ? — des *Œuvres Posthumes ;* souvent indiquée dans les *Lettres*, mais comme vérité démontrée et reçue. — C'est une des « choses nouvelles » que Méré se flatte d'avoir dites. Cette distinction touche, ou rencontre, par quelque endroit, la distinction pascalienne de l'esprit géométrique et de l'esprit de finesse (ou : justesse) ; surtout elle contient, ou accompagne, les deux méthodes, l'une de convaincre, l'autre d'agréer », définies par Pascal (*L'Art de persuader*, deuxième partie du fragment : *De l'esprit géométrique*) : c'est bien le chevalier de Méré que Pascal désigne comme seul capable d'arriver à connaître les règles de l'art de plaire, que lui-même, — il faut le noter — estime « impossible » de découvrir. — Mais enfin la distinction des *Justesses* n'est identique, ni à la distinction des *Esprits*, ni à celle des *Méthodes ;* quant à l'application, aux exemples, que Méré nous en fait voir dans ses *Œuvres*, qu'on les compare aux idées, au but, aux conséquences que Pascal conçoit et développe. V. *Conversation III*, à la fin.

Page 15.

1. Romaine de l'antiquité ? ou moderne ? Je n'ai pu trouver.

Page 16.

1. *Sic ;* et aussi dans l'édition de 1668. Comme s'il eût fallu dire : *et aucun ne marque autant...*

Page 17.

1. Cette philosophie de la nécessité, ou cette morale de l'intérêt, n'est pas celle où Méré, avant et après les *Conversations*, s'établit. Le « plaisir », la « félicité », (ici condiment, raffinement, luxe, ajoutés aux intentions de la nature) est, d'ordinaire, à ses yeux, la fin même de l'homme, en cette vie, et — dira-t-il bientôt — en l'autre. — D'où vient cette exception, ce passage inopiné, et bref ? C'est peut-être le *De Oratore* qui le domine. Crassus, à l'aide de comparaisons prises

de l'architecture, soutient que l'utilité, et presque la nécessité, font naître l'éloquence ; et que c'est ensuite et par surcroît que nous y cherchons l'agrément et la grâce. (III, 45-46) — *V. Disc.* de la *Conversation*, sur le bon goût, les bonnes choses, et le bonheur. — Sénèque (*De Vita beata*, IX) développe la même idée : le plaisir est de surcroît, *supervenit*...

Page 19.

1. *Surprendre*, c'est, toujours (*Cf.* surprendre le jugement), frapper ou saisir avant que la réflexion ait pu intervenir; d'où, souvent, fausser le jugement.

Page 21.

1. Les *Propos* en disent plus, et trop. « Il ne faut pas moins cacher le dessein qu'on a de plaire quand on se veut faire aymer d'une femme que quand on plaide devant un juge ; par des esgards différens ! Quand on n'a point d'empressement, une femme s'imagine qu'on fait les choses naturellement, et qu'elles ne coustent guère. On ne l'embarrasse point. » (R.H.L. oct.-déc. 1923, p. 521) ; — « Ce ne sont pas les hommes qui débauchent les femmes. Ce sont elles qui se débauchent. Il faut faire en sorte, par son air et son procedé, qu'elles fassent des desseins. » (*Ib.* juill.-sept. 1925, p. 435). Il y a bien de cet art de plaire, ou de séduire, dans quelques endroits du *Discours des Passions de l'Amour*, — attribué à Pascal.

2. Ce sentiment de gourmet, — plutôt que de *dilettante* — est exprimé dans ce même *Discours* : « Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent de plaisir » ; — « Il y a de certains esprits à qui il faut donner longtemps des espérances, et ce sont les délicats. Il y en a d'autres qui ne peuvent pas résister longtemps aux difficultés, et ce sont les plus grossiers. Les premiers aiment plus longtemps et avec plus d'agrément ; les autres aiment plus vite, avec plus de liberté, et finissent bientôt. »

SECONDE CONVERSATION

Page 23.

1. Il avait gagné et devait une revanche au Maréchal.

2. Le Clain, affluent de la Vienne, contourne la hauteur où Poitiers se dresse.

3. *Cf. Propos :* « Le Mareschal de Clerembault souhaittoit d'estre sçavant. Je connoissois son foible ; je luy persuadois qu'il estoit sçavant. Aussi il l'estoit. Il avoit roulé ; gouverné les hommes, les femmes ; pateliné. Il estoit ambitieux. Je luy disois que je savois tout ce qu'on apprend au collège, que cela n'estoit pas grand chose, et qu'il n'y

avoit rien d'estimable que de sçavoir vivre, de sçavoir le monde, d'estre d'agreable commerce ; il estoit aussi sçavant de ces choses qu'il sçavoit, que Ciceron dans son mestier. » (R.H.L. juill.-sept. 1923, p. 381). Clérambaut ne demandait qu'à se laisser persuader ; il disait à Méré « qu'il tiroit cet avantage, de n'avoir pas estudié, que ce qu'il disoit, on croyoit qu'il ne le tiroit que de luy-mesme. » (*Ib.* janv.-mars 1925, p. 76). — *Cf. Lettre VI*, à M^me^ de Lesdiguières, et *Lettre LXXXIX*, à M. ***. — Sans remonter jusqu'à Montaigne, Caillères, en 1658 (*La fortune des gens de qualité*, etc.), critiquait les collèges. (*V.* Magendie, *op. cit.*).

Page 24.

1. Il se peut que cet ami du Maréchal soit le marquis de Sourdis, son voisin du Bas-Poitou ; il fut un assidu de l'*Académie* de Montmor, instituée en 1657 ; un des premiers mondains à s'instruire de la philosophie cartésienne. Les *Portefeuilles* de Vallant ont conservé, avec plusieurs lettres à M^me^ de Sablé, avec des questions et des réponses sur l'amour, des notes de lui sur des problèmes et expériences de physique. Une lettre de Méré (XLVIII) est adressée au « comte » de Sourdis : « J'aprens que vous avez fait ce voyage avec un certain Bas-Poitevin qu'on nomme le maréchal de Clerambaud ; si vous avez, dans vostre Bas-Poitou, beaucoup de ces gens-là, je vous conseille d'y demeurer de temps en temps, et d'en prendre toûjours quelqu'un en passant quand vous irez à la Cour. » (1656 ou 1658?) Il y a le marquis de Sourdis, gouverneur d'Orléans, Amboise, et pays de Beauce, (qui mourut en 1666, donc après les entretiens de Clérambault et de Méré) ; et un comte, dont nous ne savons rien, sinon qu'il est chef du nom, et « réside ordinairement à Paris . (Rapport de Colbert de Croissy, Intendant de Poitou, 1664.)

2. *Cf. Lettres XIX*, à Pascal, et *LXXXIX*, à M. ***.

Page 25.

1. Théorie constante de Méré. « Il ne faut pas donner des préceptes ; il faut pratiquer ce qu'on sçait. Ne sçavez-vous pas ce que je dis là-dessus dans *les Conversations*? » (R.H.L. juill.-sept. 1923, p. 381) — *V. Conversation III.* — « Il faut faire comme M. Sanguin, qui guérit les malades sans parler de médecine. » (*Ib.* oct.-déc. 1923, p. 524) ; — « Ce n'est pas mon mestier d'enseigner ; je songe comme on parle dans le monde. Je n'ay voulu instruire que dans le jeu de l'hombre ! Je dis comme Nostre-Seigneur : Qui a des oreilles, oye ! » (*Ib.* juill.-sept. 1925, p. 445-446).

2. Modestie, et confiance. « Je n'apele science que d'avoir le goust bon, se connoistre aux choses, sçavoir vivre. » (R.H.L. janv.-mars, p. 84-85). — « Il faut étudier de soy-mesme. Je descouvre tous les jours quelque chose de nouveau. » (*Ib.* p. 93). « On apprend plus pour la spéculation en pensant et en praticquant pendant six mois qu'en un an d'estude. » (*Ib.* oct.-déc. 1923, p. 528). — Et puis... : « J'en

sçay plus que je ne le tesmoigne dans mes livres. » (*Ib.* janv.-mars 1925, p. 73).

Page 26.

1. Philippe, comte de Palluau, vicomte de Mareuil, marquis de l'Ile de Bouin, périt à Hochstedt en 1704. Jules fut abbé de Saint-Savin de Poitiers, de Jard de Luçon, succéda à La Fontaine à l'Académie Française, et mourut en 1695. Thérèse entra en religion. « Pour ses deux fils, dit Saint-Simon dans son portrait de la Maréchale, elle ne s'en soucioit point, et n'avoit pas grand tort. » Ninon écrivait à Saint-Evremont : « M. de Clérambault me demande souvent s'il ressemble par l'esprit à son père : *Non*, lui dis-je ; mais j'espère de sa présomption qu'il croit ce *non* avantageux ; et peut-être qu'il y a des gens qui le trouveroient. »

Page 27.

1. Cicéron (*De Orat.*, I, 59 et III, 11) parle de la douceur (*suavitas*) et de l'accent (*sonus vocis*) qui font la grâce du langage d'Athènes. *Cf. Brutus*, XLVI ; et *De Fato* (IV, 7) ; « le climat léger (*tenue caelum*) d'Athènes affine les Attiques ». Il a pu lire aussi dans Montaigne (I, chap. 25) que Platon fait aux Athéniens un privilège de « l'abondance et élégance du parler » ; et au *Liv. II*, chap. 12, la citation du *De Fato* ; ou encore (I, chap. 25) qu'« à Athènes, on apprenoit à bien dire ». Etc.

2. Il s'agit du tableau où Timante, de Sicyone, ou de Cythnos, avait représenté le sacrifice d'Iphigénie, et n'avait su mieux exprimer la douleur et la honte d'Agamemnon — ou tourner à son avantage l'impuissance même de l'art — qu'en cachant le visage du roi sous les plis de son manteau. *V.* Cicéron, *Orator*, XXII, 74; Quintilien, *De Institutione oratoria*, II, 13 ; — Pline l'Ancien, *Historiarum mundi Lib. XXXV*, chap. 36. Cicéron décrit en détail ; Quintilien nomme l'auteur; Pline ajoute : « C'est le seul peintre qui suggère au-delà de ce qu'il fait voir » (*intelligitur plus quam pingitur*). Méré reproduit la description exacte du tableau dans la *Lettre I*, à M. ***. Plassac (*Lettres*, 1648 ; *Lettre LV*, au Marquis de la Roche-Pozay, Lieutenant de Roi en Poitou), a devancé son frère, au sujet de Timante.

3. Roxane est cette jeune fille Perse qu'Alexandre remarqua dans un chœur de danse, et qu'il épousa. Lucien (*Hérodote*, ou *Aétion*, IV) décrit ce tableau d'Aétion. Pline n'en dit rien. Méré n'y a pu voir ni myrtes, ni roses ; mais il mêle la *Jérusalem* du Tasse à l'*Hérodote* de Lucien, et enchaîne Alexandre avec les guirlandes dont Armide enlace Renaud. (*Jérusalem délivrée, Chant XVI*; et *Avantures de Renaud et d'Armide)*. — Perrot d'Ablancourt, dont Méré parle deux fois dans ses *Propos*, comme traducteur de Tacite, et, probablement, de Lucien, avait traduit l'auteur grec en 1654.

4. Ni Plutarque, ni Quinte-Curce, ne parlent de cet incident dans leurs *Vies* d'Alexandre. Mais Plutarque (Morales : *De la fortune et*

du mérite (ἀρετή) d'Alexandre, II) parle d'une « chanson militaire » par laquelle le joueur de flûte « Antigenide » excite ainsi le roi ; et ce nom (fils d'Antigénès) désigne peut-être ce Xénophante dont le chant, d'après Sénèque (*De Ira*, II, 2) entraîna le roi à saisir son épée.

Page 28.

1. « La vieille théologie est toute poésie, disent les savants, et la premiere philosophie. C'est l'originel langage des dieux. » (Montaigne, III, 9.)

2. Alexandre ne personnifie pas le type grec, la Macédoine ne prouve rien sur la Grèce, ni un peintre du Péloponèse sur Athènes. Ce qui est à retenir, c'est la position que prend Méré en face des Virgiliens et Cicéroniens, des humanistes et des politiques, de tous les admirateurs et disciples de l'« ancienne Rome ».

3. Allusion — claire — à Socrate, modèle du sage, honnête homme, aux yeux de Méré ; et à l'*Apologie* (VI) de Platon : « Je n'ai qu'une petite supériorité sur les autres : quand j'ignore, je ne me figure pas que je sais. » Méré, lisant les *Vies des philosophes* de Diogène Laërce, dit : « Il faut finir par Socrate, comme on finit par les meilleurs fruits. » (R.H.L. janv.-mars 1922, p. 88.)

4. Pascal unit Aristote et Platon dans la qualité de « gens honnêtes et, comme les autres, riant avec leurs amis. » (*Ed.* Brunschvicg, *Sect. V*, 331). — D'où Méré prend-il cette idée d'un Docteur courtisan, d'un Pédant arriviste? De quelques traits de Plutarque, dont il force le sens? D'une ligne de Montaigne? « (Aristote) a assez à faire à se descharger d'aulcunes taches notables » en sa vie. (II, 12.) Ou de Bacon? Dans la seconde partie de l'*Instauratio magna* (*Ed.* Bouillet, T, II, p. 425) un examen sévère de la philosophie d'Aristote est précédé de cette boutade : *Aristoteles, Ottomanorum more, regnare se non potuisse existimavit, nisi fratres trucidasset :* « Aristote, à la mode des Ottomans, a pensé impossible de régner sans commencer par le massacre de ses frères. » Lisons : confrères. Méré a-t-il lu l'œuvre du philosophe anglais? Il est certain qu'il en a été, plus ou moins, informé. *V. Conversation VI* (sur Alexandre) ; *Disc.* de l'*Esprit* (sur les savants appelés par les rois ; et sur Auguste et César).

Page 29.

1. Anti-cartésien, Méré est aussi anti-aristotélicien : c'est que le Maître de la Scolastique et le libérateur de l'esprit sont tous deux raisonneurs (ou rationalistes) et dogmatiques. « Il n'y a point de philosophie qui donne si mauvais air que celle d'Aristote, et personne ne le fait mieux voir que Balzac quand il en touche quelque chose. Vous diriez que ce sont des crapauds qui naissent devant vous. » (R.H.L. juill.-sept. 1925, p. 453-454).

2. *Ed.* 1668 : *ridicule.* Le pluriel paraît plus conforme au sens usuel. *Cf.* Molière, *Misanthrope* : « (Cléonte), Madame, a bien paru ridicule achevé » ; — « Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps, Vous tourne en ridicule (*fait de vous un ridicule*) auprès de bien des gens. » (*Actes II, Sc.* 3 et *I, Sc.* 1.)

3. Pur Montaigne. « Si j'estois du mestier, je naturaliserais l'art autant comme ils artialisent la nature. » (*Essais III*, ch. 5 : *Sur des Vers de Virgile*). D'ailleurs. bien des chapitres des *Essais* (III, 8, *L'Art de Conférer* ; 12, *De la Physionomie* ; 13, *De l'Expérience*, entre autres) ont servi à Méré. Nous ne pourrions les émietter dans ces *Notes* sans abus de références.

4. C'est le fond de la question. A cet égard, Epicure, Descartes — et Pascal — valent Aristote. « Quand je voy que des gens allèguent de ces raisons comme ce qu'Epicure dit sur la mort, et ce que Descartes dit que qui osteroit le vuide, etc., deux murailles se toucheroient, je ne les escoute plus. Ils me sont suspects ; ou je les regarde comme des faussaires, ou comme des gens qui ne sçavent ce qu'ils disent... Ces distinctions de plaisirs nécessaires et non nécessaires (théorie d'Epicure *ap.* Cicéron, *Tusculanes V*, 33-34), c'est pour moy comme si un homme disoit : « Il y a du plaisir à boire, du brandevin, du rossoli, du vin de Frontignan, à une claire fontaine, — l'été, dans une ornière, quand le soleil brusle. » (*Propos*, R.H.L. janv.-mars 1922, p. 94-95.) — *Cf.* Montaigne (II, ch. 12) : « Le dieu de la science scolastique, c'est Aristote », et toute la discussion.

5. *Ed.* 1668 et 1669 : *de* ; — 1671 : *des.* — L'usage, et la majorité, nous ont déterminé.

Page 30.

1. *Cf.* Cicéron (*De Officiis I*, 6) sur ce défaut, de concentrer son soin et son étude sur des sujets obscurs et ardus ; et en outre, superflus, ou incompatibles avec l'action ; — *Cf.* Pascal : « J'avois passé longtemps dans l'étude des sciences abstraites, et le peu de *communication* qu'on en peut avoir m'en avoit dégoûté. » (*Ed.* Brunschvicg, *Sect. II*, p. 44). — *Cf.* Saint-Evremont (*Jugement sur les sciences*, etc., publié pour la première fois dans le *Recueil contenant plusieurs discours libres et moraux en vers et un jugement en prose*, s. l., 1666, que Boileau appelle, en ce qui le concerne, l' « édition monstrueuse » ; — réimprimé en 1668 dans les *Œuvres meslées* de Saint-Evremont, Barbin ; privilège du 2 mai, achevé d'imprimer du 26 juin) : « Les mathématiques, à la vérité, ont beaucoup plus de certitude (que la philosophie) ; mais quand je songe aux profondes méditations qu'elles exigent, comme elles vous tirent de l'action et des plaisirs, pour vous occuper tout entier, ses démonstrations me semblent bien chères... »

2. *Cf. Lettre XIX*, à M. Pascal : « Ces longs raisonnemens tirez de ligne en ligne vous empeschent d'entrer d'abord en des connois-

sances plus hautes qui ne trompent jamais ;.. et je vous jure que ce n'est presque rien que cet art de raisonner par les règles, dont les petits esprits et les demi-savans font tant de cas » ; — et les *Propos :* « Les Géomètres ne manquent pas de methode ; mais souvent elle n'est pas agréable. » (R.H.L. oct.-déc. 1923, p. 526.) — *V.* les *O. P., Disc. III.* — *Cf.* Pascal : « La nature a établi (tous les préceptes) sans renfermer l'un en l'autre » ; — « La nature a mis toutes ses vérités chacune en soi-même ; notre art les renferme les unes dans les autres, mais cela n'est pas naturel ; chacune tient sa place. » (*Éd.* Brunschvicg *Sect. I*, 20 et 21). Et c'est là le problème : en formules condensées et profondes, Pascal a-t-il renouvelé les vues de Méré? En flottantes et fluides touches, Méré a-t-il assoupli et atténué les pénétrations de Pascal? Ou, chacun de son côté, l'un a-t-il effleuré ou effeuillé ; l'autre, percé et étreint?

Page 31.

1. Plutarque (*Alexandre, IX*) dit qu'Aristote apprit à son élève « non seulement la morale et la politique, mais encore les sciences plus secrètes et profondes que ses disciples appelaient particulièrement *acroamatiques* et *époptiques*, et qu'ils avaient soin de cacher au vulgaire. » (Trad. Ricard.)

Page 32.

1. « A qui doivent César et Alexandre cette grandeur infinie de leur renommée, qu'à la Fortune? » (Montaigne, III, 16.)

Page 33.

1. C'est l'objection de Scévola, quand Crassus attribue la civilisation au pouvoir de l'éloquence. (*De Orat. I*, 9.)

2. Extension à l'avenir d'une pensée de Montaigne (I, 20)? « En l'estude que je traite de nos mœurs et mouvemens, les tesmoignages fabuleux, pourveu qu'ils soient possibles, y servent comme les vrais : advenu ou non advenu, à Rome ou à Paris, à Jean ou à Pierre, c'est tousjours un tour de l'humaine capacité, duquel je suis utilement advisé par ce récit. »

TROISIEME CONVERSATION

Page 36.

1. Sur le « sentiment de la Nature » chez Méré, *cf. Lettres* à Mitton : XXXV (le « monde artificiel » ou « grand monde », seul goûté des « assidus courtisans » qui « ne pensent qu'à leur fortune ou à leurs amours »), LXV, et CLXXIV ; — et *O. P., Disc. III.*

Page 38.

1. Lieu commun. *Cf.* Cicéron. *De Officiis I*, 20 : « Rien n'est d'un si étroit et petit esprit que d'aimer la richesse » (etc.).

Page 39.

1. Ces mêmes regrets d'un « grand Courtisan » sont rappelés, *Lett. CXXI* à M. de Luns.

Page 42.

1. « Bon acteur » : *cf. De l'Esprit*, et *O. P. Disc. VI*, au début. — C'est un mérite, de bien jouer le rôle qui convient à notre caractère et à notre condition. Mais quand on « joue le personnage d'un autre », on est « Comédien » (*Lettre CXXVIII*, à M. ***, sur Voiture) ; et quand on joue, en charge, en ridicule, on est « bouffon » ou « histrion ». (*Lett. IV, XXXI, CLXXIII*). Enfin on peut être « bon acteur », sans qu'on soit encore « honnête homme » (*Lett. CXXVII*). Il faut remarquer que Bacon (*Instauratio*, 1re Partie, Liv. *VIII*, chap. I) parle de la « Conversation » : *affectata esse non debet, at multo minus neglecta.*

2. *Cf.* Cicéron (*De Oratore, III*, 56-59) : *Actio quasi sermo corporis* : « l'action est une sorte de langage du corps. »

3. Distinction reprise, *Disc.* des *Agrémens. Cf.* Bouhours (*Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, 1671 : *De la Langue Française*) : entre autres emplois du mot *air*, qui sont des « expressions nouvelles », sont donnés en exemples : « Il a bon air, il a méchant air ;... il s'habille, il danse de bon air. »

Page 43.

1. Je dois à M. Gérard Gailly de m'être détourné de Cicéron, critiqué par Méré (O. P. *Disc. IV*) pour une opinion en partie seulement analogue à celle-ci. C'est Descartes qui est en cause : « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée » ; « la puissance de bien juger et de distinguer le vrai d'avec le faux... est naturellement égale en tous les hommes ; et ainsi (que) la diversité de nos opinions... (vient)... seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne considérons pas les mêmes choses. » En outre, quelques vues rapides sur la raison des enfants, rappellent Descartes, disant que nous n'avons pas « l'usage entier de notre raison dès le point de notre naissance. » (*Discours de la méthode.*)

2. « Heureuse naissance », d'abord (« présents du Ciel ») ; puis éducation (*nourriture*), et art : la première, condition préalable, *sine qua non* ; mais, à elle seule, insuffisante. Principe constant de Méré ; mais thèse, aussi, de Crassus, en ce qui concerne l'orateur (*De Orat., I* 25 : *dona naturae.*)

Page 44.

1. C'est à cet endroit que Méré renvoie son auditeur dans le *propos*

cité (*Conversation II, page* 25). « On apprend à chanter par (plutôt que : *pour*) chanter. »

2. *Cf.* Faret, *op. cit.* : *Eloge des Honnestes gens* : « Il s'en rencontre si peu, qu'il ne faudroit pas beaucoup multiplier le nombre du Phénix pour le rendre égal à celuy de ces admirables personnes. » Un peu avant, — comme Méré un peu après — Faret parle de la difficulté, et de la vertu, de savoir se taire.

Page 46.

1. Au moins Cicéron n'y manque pas, et affirme la nécessité de cette connaissance (*De Orat.. I*, 5, en son nom; 8, et 12 *in fine*, par la bouche de Crassus ; 51, par celle d'Antoine). — *Cf.* Pascal (*Ed.* Brunschvicg, *Sect. I*, 16) sur la nécessité d'étudier « le cœur de l'homme pour en savoir tous les ressorts ».

Page 47.

1. *Cic.* (*De Orat., II*, 57) : « Comme si, dit Crassus, ces matières dont Antoine nous entretient si longuement, souffraient des règles ! Il se fait une sorte d'observance, comme il l'a dit lui-même, des pratiques qui font réussir l'éloquence ; mais si elle suffisait à rendre éloquent, qui ne le serait? » (*Observatio quaedam earum rerum :* n'est-ce pas plutôt : *observer, pratiquer,* que *remarquer?*)

2. Le Tasse, *Jérusalem délivrée, Ch. XVI, st.* 9 : « Tout ce qui donne à l'œuvre sa beauté et son prix, l'art, qui a tout fait, ne se découvre nulle part. » — Bouhours (*op. cit.*, 1671 : *Le je ne sais quoi*) cite ces vers, peut-être d'après les *Conversations*, qu'il a lues.

3. Théorie souvent présentée par Méré. *Cf.* Faret (*op. cit.* : *De l'Affectation et de la Négligence*) : « ...fuyr comme un precipice mortel cette malheureuse et importune Affectation ... user par tout d'*une certaine negligence qui cache l'artifice, et tesmoigne que l'on ne fait rien que comme sans y penser, et sans aucune sorte de peine...* ». *V. Disc.* des *Agrémens.* — Plassac (*Lettres*, 1648) dans la *Lettre VIII*, à Climène, recommande la négligence apparente, l'art voilé, et dénonce l'affectation.

Pascal, dans l'*Art de persuader*, (publié en 1728 par Desmolets) a rendu hommage à Méré, — assurément — quand, s'avouant incapable de traiter de « la manière d'agréer », et jugeant « la chose impossible », il ajoute : « Au moins je sais que si quelqu'un en est capable ce sont des personnes que je connois, et qu'aucun autre n'a sur cela de si claires et si abondantes lumières. » — Mais pas plus qu'il n'a convaincu Méré de la justesse — et de l'efficace intellectuelle et sociale des Mathématiques, lui-même n'a été converti à la recherche des « règles... pour plaire ». Il en témoigne assez clairement et résolument, quand il écrit : « En sachant la passion dominante de chacun, on est sûr de lui plaire; et néanmoins chacun a ses fantaisies, contraires à son propre bien, dans l'idée même qu'il a du bien ; et c'est une

bizarrerie qui met hors de gamme. » (*Ed.* Br. II, 106 ; *éd.* 1670, XXXI, 21.)

Page 48.

1. « M. le Gouverneur ». — « Nostre cher et bien amé cousin Le duc de Rouannois pair de France s'estant vollontairement démis ez nos mains de l'estat et charge de gouverneur et nostre Lieutenant general ez nostre province de hault et bas poictou » (etc.) ; cette formule, qui déguise une disgrâce longtemps suspendue, précède l'octroi des Lettres de Provision de Gouverneur à Charles de la Vieuville, duc et pair de France, le 12 septembre 1664. (Bib. Nat., fonds Clairambaut, 961, f° 210.) — Donc, au temps du séjour du Maréchal à Poitiers, c'est encore Roannez qui est en fonctions, officiellement. Toutefois, le *Rapport* de Colbert de Croissy, intendant de Poitou, signale, en 1664, que le duc « n'est guère souvent dans la province ». Du moins voyons-nous qu'il est à Paris en avril. S'il est à Poitiers en été, c'est pour faire ses adieux. — Quand Méré travaille à ses *Conversations*, c'est La Vieuville qui est gouverneur. Il y a deux *Lettres* de lui à La Vieuville, LIV et LXIX, toutes deux de juin-juillet 1674, contemporaines de la défense des côtes du Poitou, organisée contre la menace d'une flotte hollandaise.

QUATRIEME CONVERSATION

Page 50.

1. Plaidoyer *pro domo sua.* — *V.* O. P. *Disc. IV* ; et les corrections de l'édition de 1668 par la suivante. — Cf. Pascal, (*Ed.* Br. *Sect. I*, 48) : « Quand dans un discours se trouvent des mots répétés », etc...

2. Précepte Cicéronien (*Orator, LXVIII*) : « Le beau langage, le langage d'orateur, ne consiste qu'à se servir des plus belles pensées (ou : des plus beaux tours) et des termes les plus choisis. » (*De Orat., I*, 12, 15, 49, avec des nuances diverses ; — III, 37 *sqq.*).

Page 51.

1. Il est moins respectueux de l'Académie, dans le particulier : « Benserade est plus épuré que Voiture. Celuy-cy avoit quelque chose de l'Académie. » (R.H.L. juill.-sept. 1925, p. 453) : — « Cicéron : un homme d'Académie, de collège. » (*Ib.* janv.-mars 1923, p. 89.)

Page 52.

1. « Le plus seur... est, à mon advis, de se rejeter au party où il y a le plus d'honnesteté et de justice ; et, puisqu'on est en doubte du

plus court chemin, de tenir tousjours le droict. » (Montaigne, I, 24.) Il applique ainsi aux crises de son temps et à sa propre conduite politique un principe que Méré, en son nom et par réflexion sur la situation présente du Maréchal, formule avec une arrière-pensée, sans doute, d'allusion. Dans d'autres endroits encore des *Conversations*, l'idée générale, la théorie, expriment, et recouvrent, des expériences, des souvenirs, des ressentiments personnels.

Page 53.

1. *Sic* pour la ponctuation, peut-être trompeuse.

2. C'est le texte qu'impose l'*Erratum* de l'édition 1671, rectifiant sa faute : *on peut espérer*. Toutefois, en 1668 et 1669 : *on en peut espérer*.

Page 54.

1. *Présumer ;* seul exemple de cet emploi dans les *Œuvres*. Pour le sens, la suite immédiate l'éclaire : être présomptueux. — *Présumer de soi, du succès*, est usité. *V.* Littré.

Page 55.

1. Ce n'est pas « goût », c'est « bon » (ou mauvais) que Méré s'excuse d'abord d'employer, et approuve ensuite. La Rochefoucauld (*Maximes*, 1665) use volontiers du substantif, sans lui accoupler l'adjectif. Molière, au contraire, s'y est plu. « Tudieu ! vous avez le goût bon ! » (*Précieuses*, 1659) ; « A la Cour on se peut former quelque bon goût » (*Femmes Savantes*) ; — « Et sur son méchant goût lui faisant son procès » (*Ib.*). — Mais pourquoi, en 1668, Méré s'excuse-t-il d'une expression, ou banale ou hasardée, qu'il emploie dans une lettre à Balzac (III, 1646)?

2. Cf. Bouhours (*op. cit.* (1671) : *Le je ne sais quoi*) : « Ce sont de premiers mouvemens qui préviennent la réflexion et la liberté » (et conduisent où il faut).

Page 56.

1. « On estime les gens, et on ayme les gens, qui, n'ayant pas beaucoup de cette civilité ordinaire, sont effectifs, et rendent, dans les occasions, de bons offices... Ne vous souvenez-vous pas de ce que je dis dans les *Conversations* de ces choses qui sont excellentes, mais qui n'ont pas de montre? « (R.H.L. oct.-déc. 1923, p. 523). Ce propos nomme deux gentilshommes du Poitou à qui Méré a rendu un service discret. Même idée, et probablement même allusion, *Lettre CXCIV*, à M. ***. Cf. *Disc. de la Conversation*, et *O. P. Disc. II.* — Cicéron (*De Orat., II*, 85) parle des « belles actions qui veulent de l'effort et du risque, et restent sans salaire ni récompense » ; et Pascal (*éd.* Br. *Sect. II*, 159) : « Les belles actions cachées sont les plus estimables. »

Page 57.

1. Voiture. — Attaque brusquée, qui a dû susciter des étonnements, des reproches ; le *Discours de la Justesse* doit être venu de là.

2. Voiture, *Lettres amoureuses, XII*, à Madame *** : « Mais je voy bien que mon âme (etc.). (*Ed.* Ubicini II, p. 195.)

3. *Lettres amoureuses, XI*, à Madame *** : « Et certes, celle (la vie) que je mène », etc. (*Ed.* Ub. II, p. 194.)

Page 58.

1. C'est le début même du roman d'Honoré d'Urfé.

2. « Et leur sembloit que c'estoit affoler les mystères de Vénus que de les oster du retiré sacraire de son temple, pour les exposer à la veue du peuple ; et que tirer ses jeux hors du rideau, c'estoit les perdre. » Montaigne (II, 12) raille des philosophes grecs : mais le « sacraire » laisse entrevoir un intermédiaire latin (*sacrarium*).

Page 59.

1. C'est le dernier vers du fameux sonnet de Benserade, sur Job, qui balança le succès du *Sonnet d'Uranie*, de Voiture, en 1638. Méré est « Jobelin ». Cf. *Lettre CXLIX*, à M. ***, et les *Propos*, qui répartissent plus équitablement la critique aussi bien que l'estime entre les deux rivaux. Au temps des *Conversations*, Isaac de Benserade doit surtout sa réputation, ou sa vogue, aux *Ballets* de la Cour. Il ne s'est pas encore avisé de mettre en rondeaux les *Métamorphoses* d'Ovide, ou, du moins, de publier (1676).

2. Cette révélation, et la surprise du Maréchal, sont étranges. Le roman d'*Alcidalis et Zélide* a paru pour la première fois en 1658 (*Nouvelles Œuvres*, Paris, Courbé, in-4°). Mais les *Lettres* déjà publiées en 1650, (V. *Lettre VIII, éd.* 1685) prouvent à la fois que Julie d'Angennes a donné le sujet, l'esquisse, et que Voiture y travaille.

3. Toute cette discussion sur l'éloquence met à profit, et combine, à diverses doses, des thèses antérieures, anciennes ou récentes, et des formules empruntées, pour en produire une théorie, sinon originale, du moins opposée à celles des auteurs consultés. Voici (à notre avis) : 1° Il est superflu de démontrer la part de Cicéron. La distinction des trois genres d'éloquence : sublime, tempéré, simple : (*grandiloquum, ornatum, splendidum* ; — *temperatum, medium, nitidum* ; — *subtile, tenue, acutum*) domine l'analyse. Toutefois, le genre intermédiaire est éliminé ici. D'autre part, Méré se fait Atticiste, et, contre Cicéron, avec Brutus, se déclare pour l'éloquence grave, sobre, dépouillée, élégante, sincère, pure, vraie (*incorrupta, elegans, tenuis, subtilis*, etc.). Enfin, il tend à identifier, au cours de son exposé, la « haute » et la « subtile » éloquence. Mais il appelle « grande », et non : « haute », l'éloquence « orageuse », passionnée, retentissante, qu'il rejette. 2° C'est qu'à Cicéron il mêle Balzac, et, contre Balzac, comme contre Cicéron, retourne les armes qu'il lui emprunte. Balzac, en

effet, (*Œuvres Diverses*, 1646, Discours sixième : *Paraphrase, ou De la Grande Eloquence*, à Monsieur Costar) distingue, définit, et dépeint l'éloquence fleurie, parée, mignarde ; — et l'éloquence qui entraîne les assemblées populaires et les sénats, qui impose les lois et les mœurs, qui fonde, soutient, gouverne, les Etats : « la grande Eloquence ». Méré refuse son admiration à la préférée de Balzac ; mais à celle qu'il préfère lui-même il transporte, parfois dans les termes de Balzac, certains des caractères dont son maître et ami marquait la grande éloquence. Ainsi esquisse-t-il une thèse où il fait entrer des parties de Cicéron (*De Oratore, Orator, Brutus*) et de Balzac, mais qui conclut contre l'un et l'autre. (Cf. Balzac, *op. cit. Discours IV*, p. 120-121 ; — et Méré, *O. P. Discours III*). 3° Pascal ne peut être omis : « L'éloquence... consiste dans une correspondance qu'on tâche d'établir entre l'esprit et le cœur de ceux à qui l'on parle, d'un côté ; et, de l'autre, les pensées et les expressions dont on se sert ; ce qui suppose qu'on aura bien étudié le cœur de l'homme pour en savoir tous les ressorts... Il faut se renfermer, le plus qu'il est possible, dans le simple naturel ; ne pas faire grand ce qui est petit, ni petit ce qui est grand. Ce n'est pas assez qu'une chose soit belle, il faut qu'elle soit propre au sujet, qu'il n'y ait rien de trop ni de manque. (*Ed.* Brunschvicg, *Sect. I*, 16.) — Et rappelons, simplement, les pensées sur « la vraie éloquence » (*ib.*, 4), sur le « discours naturel » (*ib.* 14), sur le « style naturel » (*ib.* 29). — Qui des deux doit à l'autre, s'il y a un débiteur? Rappelons du moins la *Vie*, de M^me^ Perier : « Il avoit une éloquence naturelle ; ... mais il avait ajouté à cela des règles dont on ne s'était pas encore avisé, (etc.) » ; et ce que dit Pascal lui-même : « La manière d'écrire d'Epictète, de Montaigne, et de Salomon de Tultie, est la plus d'usage, (etc.) » (*Sect. I*, 18).

Page 60.

1. Un célèbre problème est seulement indiqué ici : identité, ou non, du *Beau* et de l'*Agréable* ; leurs caractères, leur substance. Méré a pris là-dessus, son parti, et s'y tient, à chaque occasion : il sépare ; et il met l'*Agréable* au-dessus du *Beau*. Cf. Pascal, La Rochefoucauld, Saint-Evremont, La Bruyère, Fontenelle, etc.

Page 61.

1. Toute cette page est parsemée de souvenirs, et de petits fragments, de Balzac : la comparaison des diverses éloquences avec les beautés et les parures féminines, (la « coquette » et l' « amazone ») ; l'opposition de « la vraie éloquence », de « l'éloquence d'affaires et de service », — et de « l'éloquence de montre et de vanité » ; et des échos : « Si elle se déborde quelquefois, ses efforts et ses torrents ne font que passer ;... ils.... s'écroulent au pied des arbres et des murailles, sans les ébranler. » — « Les paroles que notre flatterie a nommées puissantes et pathétiques, n'étaient que de la cendre et

du charbon, au prix d'*un feu si pur et si vif.* » — (Il y a une « faiseuse de bouquets » et une « tourneuse de périodes »)... qui n'a *soin que de s'ajuster*, et ne songe qu'à *faire la belle*,... quoique néanmoins il y ait des fêtes dont elle déshonorerait la solennité, et *des personnes à qui elle ne donneroit point de plaisir.* » Il est seulement piquant de voir passer à la « subtile » éloquence les éloges que Balzac fait de « la grande », et à « la grande » les railleries de Balzac à l'adresse de la « fausse ». — Ici encore, cf. Pascal : « Qui s'imaginera une femme sur ce modèle-là, qui consiste à dire de petites choses avec de grands mots, verra une jolie damoiselle toute pleine de miroirs et de chaînes, dont il rira, parce qu'on sait mieux en quoi consiste l'agrément d'une femme que l'agrément des vers », etc. (*Sect. I*, 33),

Page 62

1. Cf. *Discours de la Justesse*, sur les débuts trop brillants des Lettres de Voiture.

2. Cf. Cicéron (*De Oratore II*, 78) : « Il n'est rien dans la nature, qui se déploie d'une seule masse, (*se universum profundat*), et prenne d'un coup tout son essor » (*totum repente evolet.*)

3. C'est l'art du peintre Timante (V. *Conversation II*) ; le talent principal de Méré. Sorbière l'a discerné, ou senti : « C'est (dit-il de l'auteur, qui lui a envoyé son livre) un esprit délicat, qui touche finement les choses, et les laisse presque toutes à deviner aux personnes sçavantes et judicieuses. » (*Sorberiana*, 1694, p. 169-170.) Cicéron (*De Orat., III*, 53) ne comptait que dans la foule des procédés et des ressources de l'art ce qu'il appelait *percursio, et plus ad intelligendum quam dixeris significatio :* « l'indication en courant, et l'allusion (le mot suggestif) qui donne à comprendre plus qu'on n'a exprimé ».

Page 63.

1. V. *Conversation I.* — Séparés ici des « équivoques » — les « turlupinades » de Molière, les calembours — les bons mots le sont encore des « maximes » et des « sentences », dans les *Propos.* Ils se rapprochent plutôt des « apophtegmes », des « dits » des philosophes et des hommes célèbres. Ce sont des traits vifs de raillerie, de satire même, mais qui portent plus loin que la personne ou le fait qui en sont l'occasion ou l'objet. Leur qualité s'élève et s'affine avec leur contenu de vérité humaine, universelle. De là vient que Méré tantôt estime, tantôt méprise, les « bons mots », — et ceux qui en font, et ceux qui n'en savent pas faire. « Montaigne eût trouvé bons tous les bons mots de ces philosophes (grecs) ; il n'en a jamais dit un bon. » (R.H.L. janv.-mars 1922, p. 92-93) ; — « Je ne fais pas de cas d'un homme qui ne sçait dire que des bons mots, qui jette cela comme un pois par une sarbatane. Mais il faut que cela soit meslé avec d'autres choses. » (*Ib.* juill.-sept. 1925, p. 450). Et pourtant « la plupart des bons mots sont métaphysiques » (*Ib.*), c'est-à-dire proviennent de

l'esprit de finesse ; or « il n'y a point d'esprit que l'esprit métaphysique. » (*Ib.*, janv.-mars 1922, p. 92.)

2. La mode des *Portraits* procède, sans doute, du *Cyrus* (1649-1653) et de la *Clélie* (1656-1661) : *V.* les *Précieuses Ridicules*. Mais ce qui est dit ici vise plutôt le genre des *Divers Portraits* publiés en 1659 par Segrais, dont quarante, sur cent, seraient de la main de Mademoiselle — la Grande Mademoiselle. Le détail physique y était bien plus recherché que dans ces célèbres romans, où au contraire on trouve malaisément des traits caractéristiques, qui permettent de reconnaître tous les originaux.

3. Homère, *Iliade*, Ch. III, *v.* 158 ; et même *Odyssée*, Ch. IV, *v.* 122 et 305.

Page 64.

1. *Jérusalem délivrée, Ch. IV, st.* 28-30. — V. *Discours des Agrémens* ; — et *Les Avantures de Renaud et d'Armide*.

CINQUIÈME CONVERSATION

Page 65.

1. Les *Archives* des Affaires Etrangères et de la Guerre conservent des lettres, — signées, au moins, de Palluau — à Mazarin et à Le Tellier. « On ne peut pas mieux discourir, lui fait écrire le Cardinal, que vous faictes sur l'Estat present des affaires », 12 septembre 1651. (*Archiv. Aff. Etr.*, 268, f^os^ 221-222).

Page 66.

1. « Cela me remet dans la pensée le Mareschal de Clérembault, qui cherchoit autant d'esprit avec une femme de chambre entre deux portes, que lorsqu'il parloit à la Reyne au milieu de toute la Cour. » (*Lettre XXVII*, à Ménage).

2. Cet habile homme n'est sans doute pas ce comte du Broussin, à qui Chapelle et Bachaumont dédièrent leur *Voyage*, et dont Méré dit : « M. Broussin, qui n'estime pas le Tasse, c'est un petit sot qui ne sçait pas l'Italien. » (R.H.L. avril-juin 1922, p. 221). Songerait-il à Boileau — bien qu'il ne le « connaisse » pas de près — et au « clinquant du Tasse »? — Il me paraît que le Tasse n'a guère laissé d'impression dans l'esprit de Balzac. A ce propos, il est amusant de lire (*Œuvres diverses, cit.* : Discours Quatrième) : « le plus célèbre de nos derniers Poëtes m'a avoué, qu'il avoit cherché trois jours entiers dans les Poëmes de Térence ce qui m'y plaisoit si fort, sans avoir pû le trouver.» (Et c'est Malherbe). — Quant à Voiture, il se souvient plus volontiers de l'Arioste que du Tasse.

Page 67.

1. Cf. *Lettre IV*, à M^me^ de Lesdiguières, sur le vrai et le faux ordre, et contre la méthode des pédants et des docteurs ; et aussi les excuses et aveux de l'auteur, averti par la Critique, dans les O. P. Dans les *Propos*, il justifie sa thèse par une comparaison familière : « Un homme dira à une femme : « Je veux vous faire connoistre trois honnestes hommes, M. de la Chaise, M. de la Fragnée, M. de Boissoudan ; je vous les mèneray les uns après les autres, afin que vous les connoissiez mieux. » Elle diroit : « Pourquoi les voulez-vous amener les uns après les autres ? Je seroy bien aise de les voir ensemble », etc. « Afin que vous soyez bien instruit de cela, il faut que je vous parle de quatre choses » : cela embarrasse un homme du monde, et il ne vous escoute plus. » (R.H.L. juill.-sept. 1924, p. 494-495.)

2. *Sic* partout.

Page 68.

1. C'est ainsi que les *Propos* nous font voir Méré occupé à « faire » son jeune compagnon, gardant peu d'espoir de « faire » son ami le procureur du roi à Saint-Maixent, Hilaire Gogué, et son voisin le notaire de la Mothe-Sainte-Héraye, M. Guilbard, — et déjà résigné et résolu à « ne rien faire » de sa jeune belle-sœur, la marquise de Sevret.

Page 69.

1. V. Disc. des *Agrémens*. En 1668, nommer, choisir entre tant d'écuyers et maîtres de manège, et sans un mot d'explication, Pignatelle, Jean-Baptiste, de Naples ! Mais c'est que le maréchal de Bassompierre (V. les O. P., *Disc. III*), que Méré a connu (vers 1630?), étant à Naples en 1597, à dix-huit ans, fut son élève. « J'appris à monter à cheval sous Jean-Baptiste Pignatelle ; mais au bout de deux mois, son extrême vieillesse ne luy permettant plus de vaquer soigneusement à nous instruire,... je m'en retiray. » (*Mémoires, éd.* de Chanterac, 1870, T. I, p. 49.)

Page 72.

1. Tenir compte de bien des choses. « Pour des esgards differens » (*Propos*) : pour des raisons, par des considérations, différentes.

2. C'est, tout à fait, la règle énoncée par Pascal (*Ed.* Br. *Sect. I*, 32), et, d'ailleurs, tout à fait différente des diverses et incohérentes remarques du *Discours des Passions de l'Amour* : « Il y a un certain modèle d'*agrément et de beauté* qui consiste en un certain rapport entre notre nature... et la chose qui nous plaist » (etc.). Mais la différence — importante — est que Méré distingue entre la *beauté* et l'*agrément* (ou : les graces), et n'applique la règle qu'à l'agrément : la *beauté*, à son avis, est une réalité objective, qui ne relève pas du goût, c'est-à-dire de notre personnel et individuel tempérament.

3. Cf. Bouhours (*op. cit.* : *Le je ne sais quoi*) : « On sent même, je ne sais comment, diminuer par là les sentimens que son mérite (de l'honnête homme) avait fait naître, soit qu'on s'accoutume peu à peu à ce qui paraissait extraordinaire en sa personne, soit qu'à force de le pratiquer on découvre en lui des défauts cachés. »

Page 74.

1. Cette négligence des parents allait-elle aussi loin que dans la *Lettre VI*, à M^me^ de Lesdiguières? On y voit accueilli sans défiance, pour instruire des enfants, un jeune inconnu qui vient de déposer ses hardes à l'auberge du village. Il y avait une espèce de précepteurs, connue, et admise : « le précepteur libertin », c'est-à-dire : ambulant, circulant, sans titre ni lieu d'attache : le colporteur d'études.

2. Ces réflexions et conseils sur l'éducation d'un « jeune Prince sont — déjà? ou... aussi? — expliqués dans la *Lettre IV*, à M^me^ de Lesdiguières (morte en 1656) ; ainsi que la critique de l'ordre et de la méthode des pédants et des collèges.

3. Authentique ou non, cette fantaisie a servi ailleurs : « Vous ne songez pas qu'il est bien rare de trouver un honneste homme. J'ay un ami qui feroit le voyage des Indes, pour en voir un seulement. (*Lettre CXLII*, à Madame ***). — V. encore O. P. *Disc. III*, où Méré reprend à peu près une parole, que Tallemant rapporte, de la marquise de Rambouillet. — Et déjà Plassac avait dit (*Lettre LXVI, à M. le Chevalier de Mairé*), en 1648 : « Si je ne pouvois trouver ce contentement (la vue d'un excellent homme) qu'en Perse, je ferois ce voyage. » (Clérambault est peut-être le seul qui n'ait pas dit le mot.)

4. Texte de l'édition *princeps* (1668 et 1669). Cf. « Les nuances vont à l'infini. » (*Des Agrémens*). Le mot est, à peu près, à cette époque, un néologisme ; et peut-être est-ce les peintres qui l'ont acclimaté : or, Méré a fréquenté des peintres. — *muance*, au contraire, est déjà un archaïsme. Montaigne, qui s'en sert souvent, l'entend dans son sens étymologique de changement (*mutare*, muer). Le *Dictionnaire* de l'Académie, de 1694, ne le connaît plus que comme « terme de musique ». — 1671 donne : *muances*.

Page 75.

1. Cf. Montaigne (III, 12) : « Au nombre de plusieurs aultres offices, que comprend le general et principal chapitre de Sçavoir vivre, est cet article de Sçavoir mourir, et des plus legiers, si nostre crainte ne luy donnoit poids » ; — et encore (I, 29) : « Qui apprendroit les hommes à mourir, leur apprendroit à vivre. » Sénèque avait dit (A Lucilius, LXI) : *Ante senectutem, curavi ut bene viverem ; in senectute, ut bene moriar :* « Avant d'être vieux, j'ai pris soin de bien vivre ; vieillard, de bien mourir. »

Page 76.

1. Locution familière à Méré, (*le peu de*, sujet du verbe). Cf. Vaugelas (*Remarques*, II, p. 460 *éd.* Chassang.)

2. Allusion à Corneille (*Cinna, I*, 4) : « S'il est pour me trahir des esprits assez bas, Ma vertu pour le moins *ne me trahira* pas » ; vers repris, avec la même variante, mais en citation avouée, dans les *Agrémens*.

3. On doit peut-être résister à la tentation de retrouver, dans cet emménagement bousculé, ce qui provient de Cicéron, de Sénèque, de Montaigne, etc. ; — on peut céder plus probablement à celle de reconnaître des échantillons de Caillères (le « juste milieu ») et de Faret surtout : (L'homme de bien sert son prince « sans intérêt » ; il sait aimer ; se prête à obliger; à « secourir les misérables, prendre part à la douleur d'un affligé, ayder à la foiblesse de ceux qui sont opprimez d'une puissance injuste » ; il faut « que la douce et honeste raillerie anime la conversation » ; — « il vaut mieux estre propre que paré », vêtu « nettement » que « richement », etc. V. Magendie, *op. cit.*

Page 77.

1. L'honnêteté n'est pas une qualité ou vertu de circonstance, de société, qui soit inutile ou injustifiée dans l'intimité, ni même la solitude. V. O. P. *Disc. II.* Et l'honnête homme n'a d'obligation qu'envers lui-même, ne se doit qu'à son idéal. Là, Méré corrige ou conteste les vues de ses récents prédécesseurs. Caillères ne conçoit l'honnêteté qu'à la Cour ; Faret écrit : « Un Gentilhomme qui seroit doué de tous les dons capables de plaire, et de se faire estimer, se rendroit indigne de les posséder, si, au lieu de les exposer à cette grande lumière de la Cour, il les alloit cacher dans son village, et ne les estalloit qu'à des esprits rudes et farouches. » — Toutefois, on pourra constater que cette idée de Méré s'affirme plus vigoureusement dans le temps où il ne peut plus être, pour lui, question d'établissement à la Cour.

Page 78.

1. Cf., à la fin du *Disc. de la Conversation*, une solution, aussi catégorique, et aussi illusoire, d'une difficulté aussi embarrassante, au sujet du *goût*.

2. Une tradition fait du centaure Chiron l'éducateur d'Achille. Mais pour Homère (*Iliade, IX*, 443), c'est Phénix qui donna ces leçons : et de même pour Cicéron (*De Orat., III*, 15) et Quintilien (II, 3). — V. *Préface*, et note.

SIXIÈME CONVERSATION

Page 81.

1. « Depuis que les versions de Vaugelas et d'Ablancourt ont fait de ces héros les sujets de toutes nos conversations, chacun s'est rendu partisan de l'un ou de l'autre, selon son inclination ou sa fantaisie. » (Saint-Evremont, *Jugement sur Alexandre et César*, écrit en 1662, imprimé en 1679.) C'est oublier Amyot. Mais on oubliait en effet volontiers le siècle précédent : dès lors, Alexandre avait quatre ans d'avance sur César, Vaugelas ayant traduit Quinte-Curce en 1646 ; Perrot d'Ablancourt, les *Commentaires*, en 1650. Au reste, Saint-Evremont dit vrai. Les admirateurs de Condé retrouvent en lui un « autre Alexandre ». Le *Quatrième* Courrier de la Fronde (*éd.* Moreau, 1857, T. II, p. 9) annonce une marche des troupes d'Alexandre... J'entends, les troupes de Condé. » Le héros de Retz est César. Quant à Méré, il évolue, au cours des *Conversations ;* et — chose curieuse — de la même façon que Montaigne, qui, comme l'a montré M. Dezeimeris dans la R.H.L. (1916-1918) est revenu de l'estime que la lecture de Plutarque lui avait inspirée pour Alexandre, lorsqu'il se mit à lire Quinte-Curce. Lui aussi, Méré, s'en rapporte d'abord à Plutarque, puis passe à l'auteur latin. — Ici même, c'est plutôt Quinte-Curce, (IV, 13), — ou Montaigne, qui le cite (I, 6) — qu'on retrouve; dans Plutarque (Alexandre, XLIV) Alexandre réplique : « Je ne dérobe pas la victoire » ; mais il répond à Parménion. Dans Quinte-Curce, c'est à Polysperchon, car il ne veut pas s'adresser à l'autre. Montaigne prend à Quinte-Curce le nom, laisse tomber le motif. Méré supprime, ou du moins dissimule, la réponse même. (V. la traduction de la parole latine d'Alexandre, très exacte, et très proche de celle de Montaigne, O. P. *Disc. IV.*)

2. Plutarque (XLI) : « Si j'étais Alexandre, j'accepterais . — » Et moi, si j'étais Parménion ». — Quinte-Curce (IV, 11) supprime le mot de Parménion ; celui d'Alexandre n'est plus une riposte. Méré, entre les deux versions, s'abstient. — Remarquer que Bacon (*Instauratio*, Première Partie, *Livre I*, paragraphes 76 et 77) cite successivement les deux réponses d'Alexandre à Parménion (*Ed.* Bouillet, I, p. 87-88).

3. Qui se confient au destin, à la Fortune, au Ciel ; qui s'exposent, au hasard de leurs jours.

Page 84.

1. M^lle^ de Scudéry, bien qu'elle ait fait ses preuves avec le « Brutus dameret » de la *Clélie*, et d'autres vieux Romains. — Addition de

1669 à l'édition de 1668, sur l'avis, sans doute, de Ménage, ou de Conrart.

Page 85.

1. Suétone (*César, LXVII*) rappelle que César appelait ses soldats : *Commilitones*, « camarades » ; Montaigne, d'après lui : « Il les appeloit du nom de compaignons. » (II, 34.) V. César, *De Bello Gallico, IV*, 26.

2. Leurs bons mots? Leurs impressions, plaintes, protestations de dévouement, oui, souvent. Mais leurs boutades? Celle-ci, peut-être — perdue dans la masse des Œuvres de César et d'anonymes césariens : (Ils disent qu') « ils vivront plutôt de l'écorce des arbres que de laisser Pompée s'échapper de leurs mains ». (*De Bello civili, III*, 49.)

3. Plutarque (César, XVII) ; mais Montaigne aussi : Granius Petronius (ou Petro) répond à Scipion que « les soldats de César avoient accoustumé de donner la vie aux aultres, non de la recevoir ». (II, 34).

4. Le Maréchal a déjà fait sur Alexandre une remarque analogue. Celle-ci renchérit. Cette préoccupation ne semble pas d'une « âme guerrière » ; est-ce d'illustres autorités que Clérambault invoque en réponse à certains brocards et couplets que le maréchal courtisan a entendu fredonner ? Il n'est que juste de rappeler que Bossuet — pour une raison de logique chrétienne à laquelle Clérambault ne songe certes pas — a vu un signe d'élection dans la fin de Condé qui « meurt dans son lit, comme un David », tandis que Turenne tomba, d'un coup soudain, sur le champ de bataille. — Voiture a fait, sur César, la même remarque (*Ed.* 1685, *Nouvelles Lettres*, T. II, *Lettre XVIII*), mais de manière à s'attirer la censure de Méré. (V. *Disc. de la Justesse*) ; Saint-Evremont aussi (*op. cit.*), mais pour conclure qu'Alexandre avait plus de bravoure, et César plus de raison.

Page 86.

1. César, *De B. G., I*, 47 et 53. Les embrassements sont une invention, « à la mode » de Méré, — et de son temps. La joie même de César ne concerne que Valerius Procillus, « son familier et son hôte ».

2. César, *De B. C., II*, 38-42. Quelques lignes du *chap.* 38, loin de justifier l'invention des « larmes » et des « soupirs », excusent à peine la jeunesse, la légèreté (*temere*) et la présomption (*fiducia*) de Curion. Et, comme oraison funèbre, *praelians interficitur* (*chap.* 42) est sec. Quant à la valeur morale de Curion, V. Lucain (*Pharsale IV*), et Velleius Paterculus (II, 48).

3. *Astrée, éd.* 1647, T. I, p. 35 (Tyrcis à Hylas) : « Vous ne fustes jamais aymé de personne, puisque vous n'aymastes jamais » ; maxime

d'ailleurs fréquente dans ce roman, mais non en *vers d'Oracle*. *Cf.* la sentence d'Hécaton, *ap.* Sénèque (*A Lucilius*, IX) : *Si vis amari, ama.*

Page 87.

1. Cicéron (*Pro Marcello*, IV) : « C'est de la victoire même que tu te montres vainqueur, lorsque tu en as remis aux vaincus le bénéfice. » *(Ipsam victoriam vicisse videris, cum ea, quæ illa erat adepta, victis remisistis.*

2. Très rarement (p. ex. *De B. G., III*, 23) ; et au sens antique : peuplades étrangéres, et sans contrat politique.

3. 1° Méré déforme, et force, l'intention de l'auteur ; peut-être parce qu'il n'aime ni La Calprenède, ni Condé. « Vous imitez ce grand homme à qui Cléopâtre donna tant d'amour, comme vous marchez glorieusement sur ses pas par des actions toutes héroïques comme les siennes... Je ne diray pas, Monseigneur, que vous avez fait de plus grandes choses que ces deux hommes que j'oze mettre en comparaison avec vous... Mais je diray, avec verité... que vos commencemens sont incomparablement au-dessus des leurs ; que vous avez gagné trois batailles, pris les plus fortes villes de l'Europe, et fait mille actions dignes d'une éternelle mémoire, dans un âge où ils n'avoient pas encore tiré l'épée ; que la fortune qui servit puissamment à leur gloire, n'a point de part à la vostre ; que vous estes plus cavalier que César, et plus modéré qu'Alexandre, et que n'ayant aucun des vices de ce dernier, vous possedez toutes les vertus de l'un et de l'autre. » (*Cléopâtre* : Dédicace à M^gr le Duc d'Anguyen, 1647.) Visiblement, aux vices d'Alexandre ne correspond aucune tache ou faiblesse de César. Et malgré une symétrie purement verbale, si Alexandre est le contraire d'un modéré, il ne s'ensuit pas que César soit le contraire d'un cavalier, c'est-à-dire un cuistre, au titre civil, et un goujat, en langage d'armée. — Au surplus, le *Livre II* du roman est consacré aux amours de César et de Cléopâtre ; et glorifie, non seulement la vaillance et le génie, mais aussi la civilité et la galanterie du Romain. — 2° A propos d'un inconnu, Méré dit : « C'est un Cavalier, qui ne se mesle pas de faire des livres, comme Scudéry et Calprenède. » (R.H.L. *juill.-sept.* 1925, p. 455.) — 3° Le mot *Cavalier*, au sens figuré ou étendu, dépend beaucoup du goût ou du caprice individuel. Molière : « Tout ce que je fais a l'air cavalier ; cela ne sent point le pédant. » (*Préc. Ridic., Sc. X*). Balzac oppose le talent aventureux ou léger du Cavalier au travail régulier et solide de l'Auteur ou du Critique. Méré varie. On l'entend dire que s'il avait eu à faire la XIV^e Philippique de Cicéron, « il y auroit quelque chose de plus cavalier. » Et puis il écrit à M. *** (*Lettre CX*) : « Vous trouvez qu'il écrit (le comte de Cramail, peut-être, ou Scudéry?) fort bien pour un Cavalier. Cette différence d'un Cavalier et d'un homme de Lettres me paroist quelque chose ; mais je ne voudrois pas y regarder de si près, et je laisserois les Cavaliers et les gens de plume

écrire à leur mode sans les distinguer. Je n'userois pas non plus du mot de Cavalier dans le sens que vous l'entendez, et je ne m'en servirois qu'en temps de guerre, pour signifier des gens de cheval à la difference de l'Infanterie.

4. *Sic* pour la ponctuation, qui, avec raison, marque que Méré va suivre son opinion, juste ou non.

Page 88.

1. Cf. *Propos* : « Ce qui fait que les bourgeoises de Paris sont toujours bourgeoises, quoy qu'elles aillent (= même si elles vont) à la Cour, c'est qu'elles ont beaucoup de choses qu'ont celles de la Cour, et d'autres qui en approchent ; et cette grande ressemblance est cause qu'elles ne s'aperçoivent pas de la grande différence qu'il y a entre leurs manières et celles des femmes de la Cour. Il en est tout au contraire des femmes de la Campagne. » Et il définit cette catégorie, ces « bourgeois de la Cour » (tels que Mitton, v. *Lettre CLVII*, à Mme ***) d'un de ces mots prestes et vifs auxquels il interdit l'accès de l'édition — malheureusement — ; un mot qui, depuis, a fait fortune dans une autre carrière : « le demi-monde. » (R.H.L. juill.-sept. 1925, p. 441.)

2. D'ordinaire, c'est à Scipion et à Caton d'Utique que Méré reproche — comme le fait Montaigne pour le dernier (I, 23) — un formalisme trop respectueux de la légalité, et un nationalisme trop étroit (*Lettre LVI*, à Balzac). Mais dirait-il que Caton fut « clairvoyant »? — L'allusion conduit peut-être à Cicéron (*Ad Familiares*, VI, lettre 6, à Cécina) : il fait valoir sa *divinatio*, la justesse de ses pronostics (*quæ proviserim*) ; il admire : *justitiam et sapientiam Cæsaris*, et, si l'on objecte son acharnement contre Pompée (*asperius*), il répond : « C'est la guerre et la victoire qui sont responsables, et non César » : *armorum ista et victoriæ sunt facta...*

Page 89.

1. On admet aujourd'hui que César est l'auteur de sept livres sur huit, du *De B. G.*, et que le dernier est de Hirtius, à qui parfois on attribue aussi le *De B. C...* Quant au *De Bello Africano*, dont Méré emprunte aussi, on est d'accord pour en ignorer l'auteur.

2. *A parler* : au fait qu'il parle. Emploi, non fréquent, mais certain, de l'infinitif. La Bruyère, entre autres : « vous le serez (rare) davantage par cette conduite que par ne vous pas laisser voir. » (*Des Biens de fortune*, Clitiphon). M^me^ de Sévigné : « J'y fis réponse par aller dîner avec lui. »

3. C'est, à peu près, la pensée que Pascal lui aurait dérobée, comme il s'en plaint, en termes caractéristiques, et qui portent loin, dans ses *Propos* : « De cette pensée que M. Pascal a prise de M. le Chevalier : « Un Roy, un Procureur,» etc. : « Je croyois (dit Méré)

que M. Pascal estoit le moins larron de tous les hommes ; mais je me trompois ! Il y a encore des témoins. » (R.H.L. juill.-sept 1923, p. 380.) V. Pascal, *Pensées, éd.* Br. *Sect. XII*, 799. (Dirons-nous que la fin, tout au moins : « et Dieu parle bien de Dieu », sent peu l'esprit, et le tour, de Méré?) Le point curieux est que Méré parle ainsi en 1674-1675, et qu'il a lu cette pensée, sa pensée, non dans le corps de l'œuvre, mais dans la *Préface* de l'édition de 1670, où elle est transcrite comme exemple des réflexions obscures ou inachevées que les éditeurs n'ont pas jugé à propos de publier. — V. aussi *O. P. Disc. III.*

4. César, *De B. C., III*, 70 ; et Plutarque (César), XLVI.

5. César, dit Montaigne (II, 33) était « de *complexion* très amoureuse ; mais l'aultre passion de l'ambition, dequoy il estoit aussi infiniment blecé, venant à combattre celle-là, elle luy feit incontinent perdre place. » — Et il compare Alexandre à « un impétueux *torrent* » (II, 34.)

Page 90.

1. Suétone (César, XLV). Dès lors, c'est Suétone que suit Méré, — parfois après Montaigne. Bien entendu, Suétone ne « romance » pas la vie amoureuse de César ; cf. Montaigne.

2. Suétone, LI ; — Plutarque, XVIII ; — et Montaigne (II, 33).

3. Suétone, LII. Eunoé, femme de Bogud, roi de Mauritanie.

Page 91.

1. Suétone, LXVII ; — et Montaigne (II, 34) : « touts parfumez et musquez, ils ne laissoient pas d'aller furieusement au combat. De vray, il aimoit qu'ils fussent richement armez », etc. — *Leste* : cf. « Leste et pimpante » (Molière, *Ecole des Maris*, I, 2).

Page 92.

1. *Edit.* de 1668 et 1669. — Nous rétablissons, malgré l'édition de 1671, cette ligne finale, logiquement.

Quelques appréciations contemporaines, plus ou moins autorisées, circulent dans ce groupe mêlé de théologiens et de gens du monde que fait parler le *ms.* 4333 *n. acq. fr.* de la Bibliothèque Nationale. « M. Varillas (historiographe de Gaston d'Orléans, auteur laborieux, fécond, et bien oublié) estime fort les *Conversations* imprimées du chevalier Meré (*sic*). C'est un livre très-bien escrit. En nostre langue il n'y en a pas de mieux escrit. » Cette note est au nom de Goibaud du Bois. Une autre suit, anonyme : « Ce n'est pas le sentiment de tous les plus habiles, qui ne le croyent pas assés naturel. » (f° 23.) — M. Lumbert, studieux théologien, janséniste discret, « estime que le chevalier Meré est un livre précieux » (f° 63 v°) ; c'est-à-dire, du genre précieux. — Enfin, M. Bridieu,

chanoine de Beauvais, qui fut mêlé aux intérêts des jansénistes, déclare, à propos de l' « Education du Prince », que « M. le Chevalier Meré en fait un prince galant, ce qui est blasmable. » (f° 255 v°.)— Sur l'accueil fait à l'ouvrage, les *Propos* sont muets : ils ne nous renseignent que sur les défaillances de l'amitié. « Quand je luy disois (le rédacteur, à Méré) que M. de Mizeré (un Gillier, poitevin, cousin) avoit eu beaucoup de dépit de ce qu'il avoit fait imprimer les *Conversations*,... il me dit que M. Miton en avoit eu aussi beaucoup de dépit, qu'il luy en avoit dit quelque chose pour l'en détourner, mais que c'estoit des choses plus enveloppées que celles de M. de Mizeré. » (R.H.L. juill.-sept. 1925, p. 440.) — La *Lettre CXXIII* (de Mitton à Méré) expose, en effet, ces conseils d'une affection vigilante ; on doit constater qu'elle parle aussi du passage du Rhin, en 1672. C'est un peu tard pour déconseiller de publier les *Conversations*.

Discours de la Justesse

NOTICE

Ce discours est toujours réuni aux *Conversations*. Du moins n'en a-t-on pas signalé d'édition spéciale. La pagination, d'ordinaire, se continue des *Conversations* à la *Justesse*. Toutefois, la Bibliothèque de l'Arsenal possède un exemplaire où les *Conversations* (1669) sont suivies de la *Justesse*, paginée à part (59 pages), et suivie de l'extrait du privilège de 1668, contenant la formule : « Ses *Conversations* ou *Discours*. »

Il semble donc qu'on a relié la seconde édition des *Conversations* avec la première édition de la *Justesse*. Nous avons seulement constaté qu'entre cet exemplaire et les autres, il n'existe aucune différence que celle des fautes typographiques. Nous tenions d'autant plus à nous en assurer, que nous savions, par Méré lui-même, qu'il avait remanié, aussi, ce *Discours*-là[1].

NOTES

Page 95.

1. Ce discours est dédié à la Maréchale de Clérambault, veuve depuis 1665, et, depuis novembre 1669, gouvernante de Louise d'Orléans, fille de Monsieur (Philippe d'Orléans) et de Madame (Henriette d'Angleterre).

Si l'on en croit la *Lettre LVIII* au poète Denys Sanguin de Saint-Pavin, voici l'origine du Discours : « Je ne sçay... si vous trouverez

1. Voir la note finale au *Discours de la Justesse*.

bon que j'observe des fautes contre la justesse en cet Autheur (Voiture). Je pense aussi que je n'en eusse rien dit sans Madame la Marquise de Sablé qui ne croit pas que jamais homme ait approché de l'éloquence de Voiture, et sur tout dans la justesse qu'il avait à s'expliquer. Et combien de fois ay-je entendu dire à cette Dame : « Mon Dieu qu'il avoit l'esprit juste, qu'il pensoit juste, qu'il parloit et qu'il écrivoit juste » ; jusqu'à dire qu'il rioit juste, et si à propos, qu'à le voir rire, elle devinoit ce qu'on lui avoit dit. J'ay connu Voiture, on sçait assez que c'estoit un génie exquis, et d'une subtile et haute intelligence ; mais je vous puis assurer que dans ses discours ny dans ses écrits, ny dans ses actions, il n'avoit pas toujours cette extrême justesse, soit que cela lui vînt de distraction ou de négligence. Je fus assez étourdy pour le dire à Madame la Marquise de Sablé, un soir que j'estois allé chez elle avec Madame la Maréchale de Clerambaud ; je m'offris mesme de montrer dans ses Lettres quantité de fautes, contre la justesse, et vous jugez bien que cela ne se passa pas sans dispute ; Madame la Maréchale prit le parti de Madame la Marquise, soit par complaisance, ou qu'en effet ce fût son sentiment ; quelques jours après je fis ces observations, où je ne voulus pas insulter ; je me contentay d'apprendre à ces Dames que je n'estois pas chimérique, et que je n'imposois à personne. Un de mes amis fit voir à Madame la Marquise les endroits que j'avois remarquez, et cette Dame que toute la Cour admire me parut encore admirable en cela, qu'elle ne les eut pas plutost vûs qu'elle se rendit sans murmurer. Je vous assure aussi que Madame de Longueville que Voiture a tant loüée trouve que j'ay raison par tout... » Ce n'est pas le lieu de discuter sur cette lettre, ni sur sa date, bien que le Discours de la *Justesse* ait paru en 1671, et que Saint-Pavin soit mort en 1670. Mais on peut penser que les critiques lancées contre Voiture dans les *Conversations* ont provoqué l'étonnement et les protestations de la marquise ; et que Méré fut invité à se justifier dans un ouvrage « à part ».

Le *Discours* offre un double intérêt : un jugement sur Voiture ; une théorie, dont Méré se fait plus d'honneur encore que de sa franche hardiesse. « Je m'imagine bien, dit-il dans la même lettre, que les plus savans seront surpris de voir un discours de la justesse, parce que les Grecs ny les Latins ny personne que je sache n'y avoit encore pensé. »

Voiture et Méré. — Les *Œuvres* de Voiture ne nomment jamais le chevalier de Méré et ne le désignent par aucune allusion, à notre avis[1]. Personne, au reste, n'en a signalé. Aucune des lettres à des anonymes

1. Toutefois la *Lettre CXXV* de Voiture à Costart (qui est en Poitou et vient de passer huit jours avec Balzac, en 1640), à l'occasion de quelques façons de parler provinciales sur lesquelles Costart l'a consulté dit : « Après tout, je ne prétens pas rien apprendre aux gentilshommes de Poitou. Je connois ici de si honnestes gens de ce païs-là, que cela me donne bonne opinion de tous les autres. » A cette époque, Méré et son frère Plassac sont à Paris. Les *Lettres* de Balzac à Chapelain, de 1640 et 1641, sont nos garants sur tout ceci.

ne convient à Méré. Pourtant ils se sont connus. « Quand je disois quelque chose dans le jeu, Voiture m'escoutoit fort ; et je disois de ces choses devant la Marquise de Sable et la Comtesse de Maure, qui le luy pouvoient redire. » (*R. H. L.* oct.-déc. 1923, p. 526.) Cela se passait sans doute entre 1646, époque où les deux amies logeaient ensemble à la Place Royale, et 1648, année où Voiture mourut. Le même souvenir s'embellit encore : « Nous nous sommes vus à mesme attelier, Voiture et moy. Je l'esblouissois comme mon frère esblouissoit le Mareschal de Clerembault chez Mitton. » (*Ib.* juill.-sept. 1925, p. 440.) Mais Voiture n'éblouissait pas le Chevalier. « De trente inventions, il n'en avoit pas deux de bonnes. » (*Ib.* janv.-mars 1922, p. 97.) Il ne rompait pas en visière, assurément ; par égard pour M^mes^ de Rambouillet et de Sablé ; car elles « eussent bien renvoyé un homme qui eust autant estimé Théopinie que Voiture. » (Janv.-mars 1922, p. 93) : il gardait donc pour lui sa préférence. Bien entendu, il fut « Jobelin ». Benserade lui paraît « plus épuré que Voiture », qui « avoit quelque chose de l'Académie ». (Juill.-sept. 1925 p. 441-442.)

Qu'on ne s'y trompe pas. L'intelligence ou le savoir-vivre de Méré ne se laissent pas emporter aux vivacités de ses aversions, ou de ses dépits, ou de ses rancunes. Il est assez « habile » — en tous les sens du mot — pour reconnaître le « génie exquis » du grand homme de l'hôtel de Rambouillet. A ce propos, citons un trait piquant de son caractère, de son ombrageux amour-propre, et de ses artifices d'auteur. A son compagnon de l'hiver de 1674-1675, il déclare :

« Je dis à Pascal que je ne connoissois que Montagne et Voiture qui dissent des choses », c'est-à-dire : qui exprimassent des idées à méditer. (Oct.-déc. 1923, p. 524.) Mais quand il rend public cet éloge, c'est M^me^ de Sablé qu'il en charge. « Vous souvenez-vous que M^me^ de Sablé nous dit qu'elle n'en trouvoit (des choses) que dans Montagne et dans Voiture? » (*Lettre CLXXIV*, à Mitton ; après 1669.) Il est certain que, dans ses écrits imprimés, citations ou allusions maintiennent une résistance opiniâtre au prestige de Voiture. On l'a vu, pour les *Conversations*. On le verra dans les *Discours* de 1677. Quelques *Lettres* ne méconnaissent pas ses talents (XXIV ; XXVII, à Ménage ; CXVI). Mais la critique est précise (*Lettres I, XCVIII, CXXVIII, CXLIX*) ; l'éloge, superficiel et condescendant.

Du *Discours de la Justesse*, nous ne connaissons que deux jugements contemporains. Bussy-Rabutin écrit à Mademoiselle Dupré (4 févr. 1673) : « J'ai vu un petit *Traité de la Justesse* du chevalier de Méré qui me plaît assez ; mais il se moque de Voiture mal à propos ; s'il n'est pas toujours juste, sa négligence plaît mieux que la justesse de la plupart des autres, et le secret est de plaire. » (Et c'est un secret, aussi, après cette défense de Voiture, que le plaisir goûté par Bussy.) M^me^ de Sévigné — continuant sans doute un échange d'opinions dont il est regrettable qu'une partie nous échappe — écrit à sa fille (24 no-

vembre 1679) : « Corbinelli abandonne Méré et son chien de style, et la ridicule critique qu'il fait, en collet monté, d'un esprit libre, badin et charmant comme Voiture; tant pis pour ceux qui ne l'entendent pas. »

Page 96.

1. V. *Conversation* I, page 14. — Il convient donc d'apporter ici le texte de 1674, tel que les *Propos* nous le présentent, en double exemplaire, avec variantes : 1° « La justesse de l'esprit consiste à bien séparer et bien démesler les choses pour ne pas les confondre, à ne pas prendre l'une pour l'autre, et à ne pas laisser le nœu de l'affaire pour s'attacher à quelque légère circonstance. Celle du sentiment consiste à juger du trop et du trop peu ; il faut railler à un certain point, gronder, parler ; et le goust fait connoistre quand il est à propos de le faire... » — 2° « Pour estre d'agreable entretien, il ne faut pas moins s'attacher à la justesse de l'esprit et (*sic*) à celle du sentiment. Par la première on suit de veue ce qui est en question, et on ne laisse pas le nœu de l'affaire pour quelque légère circonstance ; par celle de sentiment, on sçait trouver un milieu entre le trop et le trop peu, qui n'est pas de moindre consequence que le prix de ce qu'on dit de meilleur. Il faut encore avoir une grande delicatesse de goust, pour connoistre la valeur des choses, et sçavoir choisir les meilleures, pour connoistre les meilleures expressions, et pour mettre les choses dans leur plus grande perfection. Je ne parle point là de physique, ny de ces choses dont on ne parle point dans le monde. » (R.H.L., janv.-mars 1923, p. 82-83.)

Page 97.

1. *Lettres* de Voiture (Édition 1685, Lyon, 2 tomes, in-12° ; — et éd. Ubicini, 2 volumes).

2. *Lettre XXV*, à Mademoiselle Paulet (*Ed.* Ubicini, T. I, p. 109). — De Madrid, 1633. — Sur Angélique Paulet, sur l'Hôtel de Rambouillet, sur tous les noms qui s'y rattachent, v. Tallemant, *passim*, et E. Magne (*Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet. — Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet*).

Page 98.

1. En fait, à M^lle^ de Rambouillet : *Lettre L*, de Bruxelles, 6 janvier 1634 (*Ub. I*, p. 200). — Cette « personne » à cette date, n'est pas le futur mari, le futur duc de Montausier. C'est son frère aîné, Hector, marquis de Montausier, qui fut tué en août 1635 au combat de Bormio en Valteline, et qui, sans doute, aurait épousé Julie d'Angennes.

2. *Lettre I*, 1625 (*Ub. I*, p. 20).

3. *Lettre XLIX*, à M. Gordon ; de Douvres, 4 décembre 1633 (*Ub. I*, p. 195), au sujet de la Comtesse de « Carlile » (Carlisle). — Cf. *Propos* : « Quand Voiture confond la bonté du cœur et de l'esprit, s'il ne savoit pas distinguer, ce n'est pas un défaut de justesse, mais une

marque d'ignorance, un défaut d'esprit ; que s'il savoit bien que ces deux bontés estoient differentes, c'estoit un défaut de justesse de confondre ce qu'il savoit bien estre different. » (R. H. L., juill.-sept. 1925, p. 441-442.)

4. *Lettre LII*, « à M. Godeau, depuis Evesque de Grasse » ; de Bruxelles, 3 février 1634 (*Ub. I*, p. 209). — M^lle^ de Bourbon sera la duchesse de Longueville.

Page 99.

1. *Histoire d'Alcidalis et de Zélide*, (*Œuvres* de Voiture, éd. 1658 (de Pinchesne) pour la première fois).

2. *Lettre XVI* des *Nouvelles Lettres*, à M. de Chaudebonne ; de Douvres, 17 décembre (1633) ; au sujet du chevalier de Balantin (*Ub. I*, p. 197).

Page 100.

1. *Lettre V*, « à Madame la Marquise de Rambouillet, sous le nom de Callot, excellent Graveur, en luy envoyant de Nancy un livre de ses figures » ; fin de 1629 ou début de 1630 (*Ub. I*, p. 35). Le « certain graveur » est mort en 1635. La Bruyère (*éd.* Servois, *II*, p. 138) ne le nomme que dans la sixième édition des *Caractères* (1691).

2. *Lettre XL*, à M^lle^ Paulet, 7 août 1633 (*Ub. I*, p. 162). Voiture avait écrit : « que l'on vous parle ». Et ce fut encore là une occasion pour Méré de le censurer, dans une lettre, étrange de la part d'un « honnête homme », et que Sainte-Beuve a mise à l'index d'une note discrète (*Lettre XCVIII*, à M^me^ ***, que l'on souhaite imaginaire). De la même *Lettre XL* est pris l'exemple suivant.

Page 101.

1. *Lettre XXXIX*, à M. de Chaudebonne, « à la veuë de la terre de Barbarie », 1633 (*Ub. I*, p. 159).

2, *Lettre CLXXXVII*, au Comte d'Avaux, plénipotentiaire à Munster (*Ub. II*, p. 48). — Texte altéré ; loin, en outre, du début de la lettre. — Voiture, au reste, aime ce procédé que blâme Méré (*v. Lettre LIV*, à M^lle^ de Rambouillet).

3. *Lettre CXLI*, à M. le Marquis de Montausier, prisonnier en Allemagne, décembre 1643 (*Ub.* I, p. 405). Ici Méré coupe et recoud. — Montausier ne fut duc qu'en 1664.

Page 102.

1. *Lettre LVIII*, à M^lle^ de Rambouillet ; de Bruxelles, 30 juin 1634 (*Ub. I*, p. 232).

2. *Lettre XLII*, à M^lle^ Paulet, *octobre* 1633 (*Ub. I*, p. 177). — Double erreur du juge : Voiture parle de Julie ; il écrit : « ses lettres ».

D'autre part, il a fait précisément la faute (*répondre*) que Méré signale plus loin (page 104).

3. *Lettre XXX*, à M^lle^ Paulet, juillet 1633 (*Ub. I*, p. 137). — Quelques coupures. — Cf. *Propos* : « Ce que dit Voiture : « S'il ne m'est pas bienseant, etc. (*sic*), cela est beau aussy ; ce qu'il dit de M. de la Salle est une jolie chose. » (R. H. L., juill.-sept. 1925, p. 437 ; la dernière de ces remarques se rapporte à la *Lettre LVI* de Voiture à M^lle^ de Rambouillet, au sujet de M^me^ de Sablé).

4. *Lettre VI* à M^me^ de Rambouillet; de Nancy, 23 septembre 1629 (*Ub. I*, p. 34). Nous devons représenter le texte exact : « Je me resolus donc de faire porter mon corps jusqu'à Nancy ; où enfin, Madame, *il est* arrivé si maigre et si défait, que je vous asseure *que l'on* en met en terre beaucoup qui ne le sont pas tant. Depuis huit jours que *j'y* suis, *je* n'ay pû encore me remettre. »

Page 103.

1. *Lettre XXV*, à M^lle^ Paulet ; de Madrid, 1633 (*Ub. I*, p. 107).

2. *Lettre CXIII, à* M. le Marquis de Pisany, fils de M^me^ de Rambouillet (*Ub. I*, p. 339).

3. *Lettre XL, citée* (v. page 100).

Page 104.

1. *Lettre XXXIII*, à M. de Puy-Laurens, de Madrid, 13 mars 1633 (*Ub. I*, p. 96).

2. *Cf. Lettre LXXXIII*, de Voiture à M^lle^ Paulet, où Galiane, Xarife, et Daraxe (ne pas lire : *Daxare*) sont encore nommées, et rejointes par Zaïde. Ce sont « héroïnes de roman. » (Ubicini). De quel roman ? Elles se présentent comme héroïnes d'histoire, — assurément romanesque. Nous n'avons pas un instant songé à les trouver dans Mariana, (*Histoire générale de l'Espagne*, en trente livres, 1592-1609, en latin d'abord, puis en espagnol). Nous avons mieux fait de chercher l'*Historia de los Vendos, de los Zegries y Abencerrages y guerras civiles de Granada* (1595-1604) de Ginez Perez de Hita, qui se donne comme traducteur de l'Arabe Aben Hamid. Elle a été — fort heureusement pour nous — traduite en français : en 1608, par un anonyme; en 1809, par Sané, sous le titre : *Histoire chevaleresque des Maures de Grenade*, traduite de l'espagnol de Ginez Perez de Hita (2 vol. in-8°, Paris, Cérioux et Nicolle). C'est là que les grâces et les amours de ces « muy hermose » Galiana, Xarifa, Daraxa et Zaïda, filles d'honneur de la Reine de Grenade, égayent de galanterie et de poésie l'histoire — plus ou moins exacte — de rivalités et de combats, qui conduisent à la catastrophe.

C'est sans doute pour avoir lu Voiture que Méré, vers 1655, demanda à M^me^ Filleau de Saint-Martin (je crois, et non : « la Comtesse de Saint-Martin », malgré la suscription de sa lettre *LV*) de lui

prêter « l'Histoire de Grenade » ; il la remercie dans sa lettre. « J'aime, dit-il, Xarife, Galliane, Abensaïde. » Il parle encore de ces « belles Mores » (et de Mme de Saint-Martin, sans titre nobiliaire) dans sa *Lettre CXL* (entre le 10 octobre et le 10 novembre 1657) à... Filleau de la Chaise, je crois. Il en parle encore, et de leur « historien », dans les *O.P., Disc. III.* — (Mme Filleau de Saint-Martin est la femme du futur traducteur (1677) de *Don Quichote.*) — Il faut noter que Voiture attribue à une femme ce nom de Zaïde, qui, dans l'*Histoire*, est celui de l'amant de Zaïda. Et aussi que, de Zaïde, Méré fait : *Abensaïde*, avec quelque légèreté de mémoire ; et de réflexion, puisque *Aben* n'appartient qu'au sexe masculin.

3. *Lettre LVI*, à Mlle de Rambouillet ; de Bruxelles, 1634 (*Ub. I*, p. 223). — Texte simplifié. — V. page 102.

4. *Lettre XXXVIII*, à Mlle Paulet (*Ub. I*, p. 155). — Salluste, comme Voiture, dit : « (L'Afrique) a pour limites, du côté du Couchant (*ab Occidente*), le détroit qui joint notre mer à l'Océan, et du côté du Levant (*ab ortu solis*) un vaste plateau incliné.. » (*Jugurtha*, XVII.) Il est exact qu'il dit : « Jusqu'au Couchant, depuis le Levant, le monde entier... obéissait au peuple romain. » (*Catilina*, XXXVI.) Encore regarde-t-il d'abord vers l'Ouest. Mais Voiture, apparemment, s'arrange à voyager de nuit, et à se reposer le jour. Donc, il part au coucher du soleil, et, à son lever, s'endort là où il est arrivé. Il dit vrai, et juste.

5. Malherbe : *A la Reine, mère du Roi, sur les heureux succès de sa Régence, strophe I* (*éd.* Lalanne, T. I.). — Voiture dit aussi *Calis*, pour *Cadix* (*Lettre XXXIX*, à M. de Chaudebonne).

6. *Nouvelles Lettres, Lettre XXI*, à M*** (*Ub. II*, p. 76). — Quelques mots changés.

Page 105.

1. *Lettre XLII*, à Mlle Paulet (*Ub. I*, p. 178). Méré brode. Il ajoute la course, et la biche ; et pourquoi pas les pommes d'or d'Hippomène? On saisit là un trait mental de Méré. Cf. les *Propos :* « Ce que Ciceron dit, que les harangues de Démosthène ne contentoient pas ses oreilles d'*Asne.* » (R. H. L., juill.-sept. 1925, p. 445.) Lisons Cicéron (*Orator*, XXIX) : « *Demosthenes... non semper implet aures meas : ita sunt avidae et capaces, et semper aliquid immensum infinitumque desiderant* : « Démosthène ne remplit pas toujours mon oreille : si grands sont ses désirs et sa capacité. » — De même, sur Virgile (*Enéide, Chant V*) : « Ces jeux qu'il fait faire, *ce meunier* qui fait claquer son fouet. » Or c'est le fils d'Egyptus, qui donne le signal du départ (v. 579) : *insonuitque flagello.* (R. H. L. janv.-mars 1923, p. 88).

« Mlle Atalante », c'est le surnom précieux d'une des deux filles de Mme de Clermont d'Entragues, amie des marquises de Rambouillet

et du Vigean, dévote, femme d'un confrère du Saint Sacrement, souvent saluée et louée par Voiture.

Page 106.

1. *Lettre XIX*, à M^lle^ Paulet, de Bruxelles, 1632 (*Ub. I*, p. 77). — Il eût convenu de tenir compte de la suite, qui dégage la responsabilité de Voiture, à part sa complaisance aimablement moqueuse : « Vous voyez comme je me sçay bien servir des jolies choses que j'entens dire. »

2. *Lettre LXV*, à M^gr^ le duc de Bellegarde, 1634 (*Ub. I*, p. 245). Roger de Saint-Lary, duc de Bellegarde (1563-1646), grand-écuyer de France, relégué à Saint-Fargeau par Richelieu après la crise de 1631, ne revint à la Cour qu'après la mort du Cardinal. (V. Tallemant ; et *Lettre III*, de Voiture.)

Page 107.

1. *Lettre L*, à M^lle^ de Rambouillet, 6 janvier 1634 (*Ub. I*, p. 203). Voiture n'annonce-t-il pas son sonnet de la *Belle Matineuse*, en certifiant qu'il célébrait la beauté naissante d'Anne-Geneviève de Bourbon? « Il sembloit qu'elle seule *éclairoit* l'Univers, et remplissoit *de feu* la rive orientale... Et l'on crut que Philis estoit l'*Astre du jour*. » Tout en rappelant qu'il l'appelait « l'étoile du jour », il dit, plus loin : « à ce que j'entens, *le Soleil* n'est pas si beau que luy. » Il a pu hésiter ; puis se décider dans le sonnet de 1635. — Toutefois M. E. Magne donne de fortes raisons pour convaincre que ce sonnet fut composé pour une demoiselle de Blois, « M^lle^ de V. » (*Voiture et les années de gloire* (etc.), p. 46-49.) Alors, reste l'analogie. Il est vraisemblable qu'un poète, pourvu qu'il rime sa pensée, en change, en cours de route, la destination première.

2. *Lettre CLXXXIV*, à Costar, 14 août (1639). L'Académie des *Humoristes*, de Rome, avait informé Voiture de son élection ; il avait à répondre en latin. — (*Ub. II*, p. 98.)

Page 108.

1. *Lettres amoureuses* ; *Lettre XV*, « à Diane ». (*Ub. II*, p. 200.)

2. *Lettre LXX*, « à M^lle^ de Rambouillet, En luy envoyant douze galans de ruban d'Angleterre, etc. » (*Ub. I*, p. 250.)

Page 109.

1. *Lettre IV*, à M^me^ de Saintot (*Ub. I*, p. 17-20) : la fameuse « maîtresse » de Voiture, sœur du poète Vion d'Alibray, ami de Le Pailleur et du Président Pascal ; mère des « petites Saintot » avec qui Jacqueline Pascal jouait des comédies. — Voiture parle beaucoup de sa beauté, mais reste sobre sur son esprit, du moins dans cette lettre ; et la *Lettre LXXVI* n'est pas tellement flatteuse !

Page 110.

1. *Lettre XXXIV*, à M. de Puy-Laurens ; de Madrid, 8 juin 1633 (*Ub. I*, p. 126).

2. *Nouvelles lettres* : *Lettre XVIII*, à M. *** (*Ub. II*, p. 73.) — Plutarque, Florus, donnent le nombre de vingt-trois coups. La logique ne veut-elle pas, si même l'idée reste discutable, que Voiture énonce un nombre?

Page 111.

1. Le Duc de Montausier, nommé gouverneur du Dauphin en 1668 ; Bossuet et Huet, précepteur et sous-précepteur, désignés en 1670. — Méré est beau joueur.

2. Il n'y a guère lieu — ni moyen — de ranger parmi ces ambitieux émules les divers anonymes que Méré dissuada d'admirer et d'imiter ce Voiture qui l'obsède. Avec l'un d'eux, il donne un *post-scriptum* — ou un prélude — au Discours de la *Justesse* : Et de quoy vous avisez-vous de vous parer des ornemens de cet homme, dont les moindres lambeaux sont connus de toute la Cour?... Voicy l'endroit qui vous a charmé ; (quoi ! M. *** ne le sait donc pas?) c'est à Mlle Paulet qu'il écrit : « Il n'est pas raisonnable, luy dit-il, que je commence à moins dire de bien de vous dans un temps que j'en reçois le plus. » Et Méré dénonce la faute de justesse, qui oppose deux choses de differente nature, et qui n'ont rien de commun que le nom. (*Lettre I*, à M. ***.) — (V. la *Lettre XXV* de Voiture).

Page 113.

1. *Lettre XCV*, à Mme de Rambouillet, de Gênes, 7 octobre 1638 (*Ub. I*, p. 313). Le Valentin est « une maison qui est à un quart de lieuë de Turin, située dans une prairie, et sur le bord du Pô. » — Le *Valentino* avait été construit pour Christine de France, fille d'Henri IV, alors veuve de Victor-Amédée Ier, duc de Savoie, mort en 1636. Il est aujourd'hui dans Turin même, et entouré d'un jardin public.

2. *Lettre CXLIV*, à M. le Marquis de Pisany, pendant le siége de Thionville, 1643 (*Ub. I*, p. 399). Toute la lettre est entrecoupée de ces railleuses parenthèses, à l'adresse d'un jeune « Cavalier » qui ne s'était pas fatigué à s'informer de l'antiquité, grecque ou romaine.

3. Le *Discours* fut retouché, remanié, avant de paraître. Nous le savons : « Sur le sujet d'un endroit qu'il a ôté dans le *Discours de la Justesse*, où il parle de ce qu'Aristote dit des deux veues qui se font par l'intelligence, où il parle du sentiment qui vient de la passion ; et c'est une faute de justesse ; il n'y a point d'excès de sentiment non plus que d'esprit. » (R. H. L., juill.-sept. 1925, p. 446.) Mais est-ce avant de faire imprimer? Ou existe-t-il une édition *princeps* de la *Justesse*, plus inédite encore que celle des *Conversations*?

TABLE DES MATIÈRES

Tome I

PAGES

INTRODUCTION

Abréviations VIII
L'homme avant les œuvres IX
La Famille X
Le Collège XVI
Dans le monde XX
Balzac XXXIII
L'Honnêteté XXXVII
La Duchesse de Lesdiguières XLIII
Pascal XLVII
Conclusions LI

NOTICE SUR CETTE ÉDITION LIV
I. Le Texte LV
II. Les Notes LVI

APPENDICES DE L'INTRODUCTION

Appendice I
1. Documents LVIII
2. Bibliographie LIX

Appendice II
Les Deux Chevaliers de Méré LX

PAGES

Appendice III

1. Légendes et Conjectures sur la vie sentimentale de Méré LXVI
2. Quelques renseignements sur la vie de Méré, de 1660 à 1684 LXVII

LES CONVERSATIONS

Preface 3
Premiere Conversation 7
Seconde Conversation 22
Troisieme Conversation 35
Quatrieme Conversation 49
Cinquieme Conversation 65
Sixieme Conversation 79

DISCOURS DE LA JUSTESSE 93

NOTICES, VARIANTES ET NOTES

Les Conversations

Notice 115

Variantes

Preface 119
Premiere Conversation 120
Seconde Conversation 123
Troisieme Conversation 125
Quatrieme Conversation 128
Cinquieme Conversation 131
Sixieme Conversation 135

Notes

Preface 140
Premiere Conversation 143
Seconde Conversation 147
Troisieme Conversation 152

PAGES

Quatrieme Conversation 155
Cinquieme Conversation 160
Sixieme Conversation 164

Discours de la Justesse

Notice 170
Notes 170

Xxv. 4. 53

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

CHEVALIER DE MÉRÉ

LES CONVERSATIONS

DE LA JUSTESSE

CHRIST CHURCH LIBRARY OXFORD

Prix : fr.